INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DIRIGÉE PAR

N. IORGA
Membre de l'Académie Roumaine,
Professeur d'histoire universelle à l'Université de Bucarest,
Membre associé de l'Institut de France,
Agréé à la Sorbonne, etc.



VOL. XVI, Nos. 4-6.
AVRIL-JUIN 1939.

Rédaction: Les manuscrits et la correspondance doivent être envoyés au directeur de la revue, Chaussée Bonaparte, 6, Bucarest.

Administration: Pour les abonnements et toute autre commande prière de s'adresser au siège de l'Institut, Chaussée Bonaparte, 6. Bucarest.

Abonnement: 240 lei; le no. 75 lei. On peut acquisitionner les tomes complets des années précédentes pour 400 lei l'exemplaire; le no. 100 lei.

SOMMAIRE

Articles: Pag.

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XVI-E ANNÉE, NOS. 4-6. AVRIL-JUIN 1939.

La couronne de Hongrie: nouvelles considérations

Dans la *Revue* de *Hongrie*, M. Moravcsik reprend l'analyse de la couronne de Hongrie, après avoir pu l'examiner personnellement. La description est précise et complète. Dans Γεωϐιτζᾶς, le nom du „Kral" auquel fut donné par Byzance, au XI-e siècle la Couronne, ne faut-il pas voir une forme slave: Iovitza? Dans le nom du roi Salomon ne faut-il pas découvrir une influence de ce même monde slave des Balcans qui aimait à cette époque les souvenirs de l'Ancien Testament? Personne n'a prétendu que le „kral de la Turquie", considérée comme un pays étranger à l'Empire et sans limites, eût été *un vassal politique* de l'Empire unique, qui n'admet pas d'égal, mais tout ce qui se trouvait en dehors des frontières de la Rome romaine ou de la Rome byzantine ne pouvait être *qu'un territoire d'occupation barbare, et pas un vrai État.*

Ce territoire qui, au commencement, comme pour les Goths du Danube au III-e siècle, donnait des fédérés ou des rebelles aux empereurs, pouvait plus tard être relié à Byzance, comme la Bulgarie tendant pour son chef au titre de parité du basileus, par l'„amitié", la φιλία. Elle supposait cependant le *passage de l'élément barbare à la religion chrétienne* et, à savoir, à l'*orthodoxie seule.* Or, lorsque Michel Dukas et son fils associé, Constantin, donnent à Géza la couronne avec leurs portraits et celui de ce voisin et ajoutent le titre de πιστὸς, „fidèle", — que M. Moravcsik glisserait volontiers à considérer comme un qualificatif d'alliance politique, ce qui, cas unique, est de fait une impossibilité, — sans lui accrocher aussi le ἐν Χριστῷ des empereurs, pour marquer dans le titre même comme dans la modicité de la couronne une infériorité, — ils veulent rattacher, celui qu'ils couronnent, — comme, plus tard, des rois d'Arménie, couronnés par le Pape, purent être couronnés par les empereurs aussi, — à la foi chrétienne d'Orient.

C'est, dans la lutte entre l'influence de la Rome occidentale et celle de la Rome d'Orient, une tentative d'arracher la Hongrie christianisée à la Papauté qui en faisait, par l'autre couronne qu'elle lui avait décernée, un instrument pour la propagation de la foi catholique.

Si M. Moravcsik revient à la charge pour rejeter, par „nationalisme", l'idée d'une vassalité envers le basileus, il ne fait que s'obstiner à enfoncer des portes ouvertes. La notion *occidentale* de la vassalité est restée inconnue au monde byzantin. Si Salomon est vassal de l'empereur germanique que Byzance n'a jamais reconnu comme tel, c'est une autre question dans un autre milieu.

La „byzantinisme" hongrois, prouvé par tel diplôme grec, s'est, du reste, maintenu pendant longtemps, aussi grâce à des alliances dynastiques avec les Russes, par ces couvents orthodoxes auxquels ou n'osa pas toucher jusque bien tard.

Il est bien probable que les éléments supérieurs de la couronne présentant huit des douze apôtres à inscriptions latines, — le reste ayant disparu lors du remaniement, — viennent de la couronne „apostolique" envoyée par le Pape au roi Étienne.

M. Moravcsik présente une hypothèse qui expliquerait le caractère fermé de la couronne par les velléités qu'aurait eues Béla III de rivaliser avec l'empereur, qui était à cette époque couronné de cette façon. Un peu de „nationalisme" ambitieux se mêle à cette proposition aussi. On n'est pas obligé de l'accepter [1].

N. Iorga.

Encore un voyageur en Orient

Dans le curieux ouvrages *De Bruxelles à Constantinople par un touriste flamand,* 1839, belle publication en trois volumes in-12, est décrit un voyage fait, en 1836, par le fils d'Albert Spitaels, banquier à Grammont [2].

L'auteur vient par mer, partant pour ses explorations orientales du port de Syra, qu'il décrit avec dégoût. Athènes le désillusionne.

[1] Dans un article suivant M. Alexandre Mihalik décrit, non sans quelques doutes sur la forme, la couronne, trouvée en 1861, qui fut envoyée en Hongrie par Constantin le Monomaque et les Impératrices soeurs, ses épouses Théodora et Zoé; les inscriptions manquent.

[2] Voy. la note à la page 522 du volume III.

Aucune critique n'est épargnée aux malheureux habitants. Le pittoresque de Constantinople la sauve. La visite chez Khosrew-Pacha, le „Talleyrand de la Turquie" (p. 230 et suiv.) est intéressante. Large biographie de cet homme d'État. Est visité aussi l'amiral Achmed-Fevzi, ancien cordonnier (pp. 240 et suiv., 475). Sur les vaisseaux construits par l'Américain Rodds, pp. 244-245

Suit une description de la ville. Récit du massacre des janissaires. Avec les souvenirs du livre de Salaberry est présentée la prise de Constantinople par les Turcs.

A Kandili, le voyageur revoit le Sultan Mahmoud, dont est raconté l'avènement et jugée l'oeuvre. „Belle et noble physionomie... Une immense énergie de volonté, doublée d'une sévérité mélancolique, voilà le trait saillant de sa figure mâle et olivâtre... Ses yeux, doux et bleus, vous transpercent dès qu'ils vous fixent... La ligne de son front est pure, noble et correcte... Sa bouche est intelligente et signale une grande bienveillance, sous la rude moustache qui l'ombrage; une barbe noire, touffue et luisante, dernier reflet de l'ancien costume, descend à flots sur sa poitrine"; p. 340. Halil-Pacha et Saïd-Pacha, ses gendres, des Caucasiens, l'accompagnent[1]. Après la prière, il s'en va vers les Eaux Douces. Là vient sa soeur, Esmé, personne d'un certain âge et encline aux sympathies pour les Européens; pp. 346-50. Au départ, rencontre des deux fils aînés du Sultan: Abdoul-Medschid, „qui m'a semblé âgé de quinze ans environ", et Abdoul-Hasiz *(sic)*, „qui est beaucoup plus jeune"; p. 351. Aspect réservé et tout à fait discret de ces princes.

Un paragraphe est consacré à Sainte Sophie. Suivent des considérations sur les moeurs. L'auteur passera à des observations médicales contre lesquelles il prévient son lecteur (mérites des docteurs Bulard et Lago).

Visites à des monuments, aussi à la suite de l'archiduc Jean; p. 423. Sont décrits ensuite: les Tziganes, les derviches tourneurs, les drogmans, qui sont énumérés, en commençant par les dynasties des Testa et des Pisani, dont l'un, Nicolas, après une faillite, voudrait s'attacher aux Belges.

L'auteur mentionne ceux de ses compatriotes qui sont em-

[1] Est mentionné aussi Housséin-Pacha, Aga des janissaires, jadis portefaix; p. 475.

ployés en Turquie où à peine vient-on d'établir un consulat réuni aux affaires personnelles du titulaire et une Légation. Il énumère, comme ses connaissances et guides pendant un séjour de quelques mois, en attendant le baron O' Sullivan de Grass (voy. p. 158), qui arriva peu avant le départ de notre voyageur et l'organisateur de la Légation, baron de Behr, le consul Lemoine de Liège, établi depuis quatorze ans en Turquie (un beau-frère, de Verviers, Maurice Fredérici, trafique au Levant), de Graeve, „jeune médecin d'Oudenarde", employé auprès du contre-amiral, Osman-bey, un comte de Gunderode, au service du roi de Grèce (p. 477). Est cité aussi un voyage de Corville, qui habita pendant trois ans l'Empire.

La société turque est jugée comme supérieure en fait de moralité à celle de certains pays de l'Occident Les Turcs sont honnêtes, respectueux de la propriété d'autrui (à peine une centaine d'agents surveillant l'énorme population de Constantinople; p. 515); ils n'ont pas besoin d'une bureaucratie paperassière. Du reste, l'auteur est un critique acerbe des pays de l'Europe chrétienne.

Quelques illustrations, d'une gravure très soignée, ornent l'ouvrage [1].

Une page de Dora d'Istria sur les Orientaux à Paris [2]

Bataillard sur les Tziganes.

L'écrivain, de connaissances vastes et variées, qu'a été Dora d'Istria, née Ghica, fille de Michel, lui-même frère du prince-régnant de Valachie, Alexandre, a laissé un énorme héritage littéraire où il y a beaucoup à glaner. Parmi ceux, très rares, qu'a pu intéresser cette figure curieuse et sympathique, personne n'a relevé ces quelques pages sur „les Orientaux à Paris" qui lui avaient été demandées par l'éditeur de l'ouvrage, écrit par plusieurs auteurs, qui cherchait à donner une vue d'ensemble complete de Paris sous le Second Empire

[1] Une partie contenant le voyage de retour est restée en manuscrit.

[2] *Paris-Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Paris (1867). *Deuxième partie.— La vie. Les Orientaux à Paris par Madame Dora d'Istria*, p. 1103.

„Les Albanais, qui forment avec les Roumains le groupe des nations pélasgiques de la péninsule orientale, ont eu autrefois avec Paris les rapports les plus intimes et les plus utiles à leur pays, ainsi que l'a prouvé M. Lavallée dans son *Histoire de la Turquie.* Ces rapports se sont renoués après la Révolution française et la conquête des Îles Ioniennes par les soldats de la République. Les curieux Mémoires sur la Grèce et sur l'Albanie de l'Alsacien Cerfbeer attestent des Français pour travailler à reconstituer au Midi de la péninsule un puissant État pélasgique, composé des Albanais, des Hellênes et des Roumains transdanubiens. Un autre Albanais célèbre, Méhémet-Ali, qui avait eu dans sa jeunesse de continuelles relations avec un négociant français, M. Lion, se prit d'une telle passion pour la France, qu'on peut dire que la résurrection de l'empire des Pharaons est le résultat d'une sorte d'alliance franco-albanaise. Si l'on voulait énumérer tous les services rendus à l'Égypte sous la dynastie albanaise par l'énergie et l'intelligence des Français, il faudrait écrire un volume. Qui ne connaît les travaux de M. Mariette, le docte auteur du „Sérapeum“ de Memphis, sur les antiquités égyptiennes ?

„L'établissement des consulats de Janina et de Scodra (Scutari) a fortifié dans toute l'Albanie l'influence des idées françaises.

„L'ouvrage de M. Hecquard, consul de Scodra, sur la Guégarie, ses rapports avec le chef des Mirdites, l'affection sincère qu'il avait conçue pour les compatriotes de Scanderbeg ont fait une vive impression sur les Guègues. M. Joubanij, ancien dragman du consulat, qui a aidé M. Hecquard dans ses recherches, et qui se sert sans peine de la langue française, ne laissera pas, il faut l'espérer, ces travaux inachevés.

Les Roumains transdanubiens sont une population qui forme la transition entre les deux groupes pélasgiques du Sud de la péninsule, puisqu'on les trouve à la fois sur le sol hellénique et sur le sol albanais. Parmi les Roumains d'Albanie, est né le célèbre Coletti, un des héros de la guerre de l'indépendance grecque. Paris, qui l'a vu dans ses murs, a loué sa tournure martiale, son air ouvert, son caractère décidé. Ses adversaires lui ont trop reproché „d'être sous l'influence exclusive des idées parisiennes“ pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point.

Le même reproche n'a pas été épargné aux Roumains des Principautés-Unies. Il est certain que, s'ils ne nomment pas,

comme les Albanais, les Français „des frères de berceau", ils n'en regardent pas moins Paris comme une seconde patrie, sentiment qui a été exprimé vivement par un de leurs poètes, M. Cretziano :

. . . . O ville dorée,
Où j'ai passé les belles années de ma jeunesse,
Toi que les arts, les sciences et le génie illustrent,
Dans le sein libre de laquelle j'aurais voulu être né !

„Le poète célèbre auquel la Roumanie doit la renaissance de sa littérature et la substitution des caractères latins aux caractères cyrilliques [1], a, comme l'illustre Manin, poursuivi par la réaction absolutiste qui a suivi 1848, trouvé une refuge à Paris (1849), où il a publié en français plusieurs ouvrages importants. C'est aussi dans cette cité que les autres chefs du mouvement national de cette époque, par exemple M. Nicolas Golesco [2], ont vécu pendant leur long exil, qui ne s'est terminé qu'après la guerre d'Orient. Leurs rapports avec Paris, où une église roumaine a été fondée, et avec la presse parisienne n'ont pas cessé depuis cette époque. Souvent ils se servent, à l'exemple de M. Héliade, de la langue française pour faire connaître leurs vues sur l'avenir de leur pays. C'est ce qu'a fait, par exemple, un économiste distingué, l'ancien prince de Samos, Jean Ghika, dernièrement président du Conseil des ministres de Roumanie. Je n'en finirais pas, si je voulais citer tous les écrivains de ce pays qui, comme M. M. Bolliac, Boeresco, Ionesco [3] ont écrit en français.

„Les Slaves de la péninsule orientale, dont la civilisation est bien moins avancée, n'ont pas eu avec Paris des rapports aussi intimes Cependant nous sommes bien loin du temps où les chefs des Slaves du Sud n'allaient jamais en France, Les souverains serbes que j'ai connus dans ma jeunesse n'avaient point visité Paris. C'est à Venise que j'ai vu Pierre II Pétrovitch, le dernier vladika (prince-évêque) de la Tsernagora. Je n'ai pas entendu le prince Miloch I-er Obrénovitch prononcer un mot

---

[1] Il s'agit de Jean Héliade Radulesc, auteur d'ouvrages en français sur la révolution valaque de 1848, dont il fut un des chefs. — *N. I.*

[2] Un des régents de l'État roumain en 1866. – *N. I.*

[3] César Bolliac, Basile Boerescu, Nicolas Jonescu. — *N. I.*

de la langue française. Il n'en est pas de même de son héritier, le prince Michel Obrénovitch, qui a vécu dans les principales cités occidentales, qui se sert de la langue française quand il ne s'adresse pas à ses sujets, et qui a des ministres, comme M. Garachanine, dont les sympathies pour les idées françaises sont bien connues. Aussi, lorsque deux écrivains serbes, M. M. Grouitch et Jankovitch, ont voulu défendre les intérêts de leur nationalité, ont-ils employé le français.

„L'influence de Paris a pénétré jusque dans les rudes vallées de la Montagne-Noire (Tsernagora; en italien Montenegro), asile inviolable des patriotes serbes. Lorsque l'énergique Danilo I-er Pétrovitch, successeur de Pierre II, après avoir aboli le régime théocratique, rétablit l'ancien gouvernement national, il alla chercher à Paris (1857) les inspirations qui ont eu une grande influence sur le reste de sa vie. Le code qu'il a publié, ses réformes, toute sa politique prouvent qu'il voulait faire aimer à un peuple intrépide la civilisation dont il avait apprécié les avantages. Il voulut que son neveu, qui lui a succédé sous le nom de Nikita I-er Pétrovitch, lorsqu'il est tombé sous les coups d'un assassin, fût élevé au lycée Louis-le-Grand. Sa courageuse et intelligente compagne, la princesse Darinka, qui parle la langue française avec beaucoup de facilité et qui avait fait avec lui le voyage de Paris, a montré le même zèle que le prince, toutes les fois qu'il s'est agi d'initier la Tsernagora aux bienfaits de la civilisation.

„Le genre d'existence des Orientaux qui vivent à Paris diffère selon leur condition sociale et leur nationalité. Dans des contrées où subsistent encore les moeurs turbulentes du moyen-âge, les révolutions sont si fréquentes, que plus d'un souverain oriental achève à Paris sa carrière agitée. Le dernier prince de Moldavie, Grégoire Ghika, mort à la campagne près de Melun[1], s'était retiré à Paris, et généralement les princes roumains prennent le même parti, tandis que les souverains serbes ont préféré, comme Milosch et Alexandre Karageorgevitch, le séjour de Vienne. Le luxe que quelques-uns des princes roumains ont déployé après leur chute, les prodigalités de quelques opulents propriétaires ont, parmi les Parisiens, fait au „boïar" la réputa-

[1] Au château du Mée; *N. I.*

tion que possède à Londres le „nabab" revenu enrichi de l'Inde. Les Latins orientaux sont, comme les Polonais et les Russes, beaucoup trop étrangers à l'esprit de calcul, et leur générosité naturelle passait aisément toute limite dans un temps où les richesses n'étaient point rares dans leur pays. Mais le rapide mouvement qui, partout, sauf en Angleterre, tend à faire disparaître les grandes fortunes se fait sentir aussi bien sur les bords du Danube que sur les rives de la Seine, et le jour n'est pas loin où l'heureux fonctionnaire, puisant dans le budget, étant seul vraiment riche, le „boïar" devra laisser aux princes et aux pachas égyptiens le monopole du luxe et tâcher de vivre à la manière grecque.

„La Grèce, qui n'est pas, comme la Roumanie, un pays fécond en ressources de toute espèce, est en effet une excellente école d'économie. En outre, les habitudes commerciales fortifient chez les Hellènes l'esprit de calcul et de prévoyance. Il en résulte que dans toutes les villes de l'Occident, à Livourne comme à Marseille, à Manchester comme à Paris, ils savent, généralement, même jeunes, résister aux tentations des grandes cités. Comme chez eux le goût de l'étude est plus développé que chez les autres Orientaux, ils peuvent plus facilement, quand ils deviennent Français, cas du reste fort rare, subir les examens qui arrêtent tant de jeunes gens à l'entrée des diverses carrières. Un Hellène, le général Bourbaky, est aujourd'hui général de division. En résumé, les fils de la Grèce qui vivent à Paris comme étudiants, fidèles à l'esprit éminemment pratique de leur nation, pensent moins à se mettre au courant des idées qui dirigent la nation qu'à acquérir les connaissances nécessaires à l'exercice d'une profession lucrative. Le Roumain, songeant moins à sa fortune et à son avenir, se préoccupe, au contraire, de toutes les manifestations de l'esprit public. Dans un pays appartenant comme le sien à la civilisation latine, il croit que tout ce qui intéresse les Français des bords de la Seine doit intéresser la „France orientale"."

•

Paul Bataillard, ami des Roumains de l'époque de leur essor politique, en 1848, s'est occupé tout spécialement des Tziganes, dans lesquels il voyait les descendants de la race préhistorique, aux mains petites, qui aurait apporté en Europe la connaissance

du bronze. Aussi est-ce à lui que les rédacteurs du *Guide* se sont-ils adressés pour une note sur cette race bizarre, et voici ce qu'ils en ont obtenu :

„*Les Bohémiens ou Tsiganes à Paris, par Paul Bataillard*[1].

„Un Roumain de mes amis a pu causer avec ces Bohémiens à Fribourg (le 27 août) et s'assurer qu'ils venaient de la Transylvanie : ils disaient avoir quitté ce pays depuis cinq ans, et avoir, dans cet intervalle, parcouru l'Allemagne, surtout la Prusse. Un autre de mes amis, M. Jean Bratiano[1], s'était en effet trouvé en même temps qu'eux à Dusseldorf, au mois de mars précédent.

„Mais ces étrangers, tous forgerons, chaudronniers et étameurs, très-habiles dans leur art, ont aussi visité la France. Des Bohémiens, qui sont pour moi de vieilles conaissances, et que je viens de revoir après une lacune de dix-neuf ans environ dans nos relations, se trouvent précisément avoir rencontré, au mois de mai 1866, dans le département des Ardennes, une grande troupe de Bohémiens étrangers, avec laquelle ils fraternisèrent et voyagèrent pendant une journée. Elle campa notamment dans un grand terrain vague, à Bazeilles, lieu distant d'une heure environ de Sedan, où la population de la ville allait visiter ces voyageurs étranges. Cette troupe se composait de soixante-trois personnes, et trainait après elle treize voitures bizarres, assez légères, attelées chacune de trois chevaux petits et efflanqués, mais très-rapides. Ces Romenè, comme ils s'appelaient, venaient certainement des contrées hongro-roumaines, et un détail, important à noter, c'est que leur idiome bohémien différait assez de celui des nôtres pour qu'on dût renoncer à communiquer dans cette langue.

„En un point intéressant, les informations que je relate ici diffèrent de celles recueillies à Fribourg : ici, ce n'est plus depuis cinq ans, mais depuis très peu de temps, que ces Bohémiens hongrois étaient partis de leur pays. Ils l'avaient quitté à cause de la guerre, et ils en arrivaient assez directement."

---

[1] P. 1113.

[2] Futur président du Conseil de Roumanie. — *N. I.*

Les Roumains et l'idée de la croisade au commencement du XVII-e siècle

Dans les *Échos d'Orient*, 1938, M. Dalleggio présente le vicaire patriarcal Angelo Petrica da Sonnino (première moitié du XVII-e siècle), comme prédicateur de croisade.

Il comptait aussi sur les princes roumains: „Vi sono due principi greci, uno di Moldavia e l'altro di Valacchie, de' quali cadauno a primo suono di tromba può armare 25 mila soldati, e, perchè sono le dette provincie lontane da Costantinopoli solo per lo spatio di 15 giornate, possono con gran danno del Turco prender l'armi contro l'istesso, e ciò fariano volentieri ogni volta che li fosse somministrato aiuto dalli principi christiani overo se li detti principi prendessero l'armi contro il Turco e combatessero con lui per altre parti contigue alla christianità. E di (= detti) principi anno gran desiderio, essendo ciò a me noto, per haver discorso con quelli, per esser stato molto tempo missionario della S. Congregatione in dette provincie. Anzi il principe di Valacchia ni (= mi) hà dato in nome della mia religione una chiesa con molte habitationi in una città ove lui risiede, per nome Buccoresti, e detto principe più volte mi diceva come puol essere che li principi christiani qualche volte non habbiano compassione de tanti christiani che sono sotto la tirania del Turco e non li venga pensiero di vendicar tante ingiurie che questi Turchi fanno a Christo Redentore. Questo è certo che detti principi sono sempre pronti a ribellarsi al Turco, se fossero a ciò animati et aiutati concordemente da' principi christiani" (p. 171).

Les princes dont il s'agit sont: pour la Valachie Mathieu Basarab et Basile (Lupu) pour la Moldavie. Nous avons publié la lettre du mois de janvier 1632 par laquelle Gournay, ambassadeur de France à Constantinople, s'adresse à un prédécesseur de Basile pour lui annoncer l'envoi comme missionnaires de ces deux Franciscains: „frat' Angelo da Sonnino et frà Francesco Antonio di San Felice" (*Acte şi fragmente*, I, Bucarest 1895, pp. 73-74).

Comme il est question de projets soumis au Pape Urbain VIII, nous en avons analysé un dans nos *Documente geografice*, extrait de la Revue géographique roumaine).

N. Iorga

Autour d'une polémique

— Réponse à M. Zvezdeline Tzonev —

En 1932 a paru à Sofia le livre de M. P. Mutafčiev, intitulé „Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens", c'est-à-dire la traduction de l'édition bulgare parue à Sofia en 1927, avec quelques omissions et compléments, où l'auteur, s'imaginant notre désir de pousser les frontières roumaines jusque sur la chaîne des Balcans (p. 281), nie, sur un ton inadmissible dans une polémique scientifique, notre existence, au temps du moyen-âge, dans ces régions et combat, entre autres, des théories et des faits que les historiens roumains avec lesquels il entend combattre, n'ont jamais soutenus.

Devant une interprétation correcte et impartiale des sources historiques, les théories de M. P. Mutafčiev deviennent totalement inacceptables, et, en ce qui concerne sa méthode de travail et ses connaissances de l'histoire roumaine, on peut facilement le voir dans les réponses que lui ont données MM. N. Iorga[1] et P. P. Panaitescu[2].

Mais ce ton et cette méthode ont trouvé des imitateurs dans le quotidien „Dnevnik" du 14 juillet 1938. M. Z. Tzonev y publie un article, „Около єдинъ споръ. Царували ли сѫ Българи на ромънския Тронъ" („Autour d'une dispute. Des Bulgares ont régné sur le trône roumain").

Devant un pareil titre, il est tout naturel de vouloir savoir, par quelle source d'histoire ou à la suite de quelle argumentation Basile Lupu, prince de Moldavie, et son épouse nous sont présentés comme ayant été des Bulgares.

En réalité l'article s'occupe de bien d'autres questions, et ce n'est que vers la fin, en quelques lignes, qu'il lance cette affirmation.

M. Z. Tzonev est mécontent du fait que M. N. Iorga a affirmé, au cours d'une conférence à Paris, que les Assénides ont été Roumains. C'est pourquoi, contre ces „intrigues" et „l'audace" de M. Iorga, le disciple de M. Mutafčiev se lève.

---

[1] *Revue historique du Sud-Est européen*, 1933, nos. 1-3, pp. 67-72.

[2] P. P. Panaitescu, *Les relations bulgaro-roumaines au moyen-âge, à propos d'un livre récent de M. P. Moutaftchiev*, dans la „Revista Aromânească", I, 1929, et tirage à part, et dans la *Revista Istorică Romînă*, III 1933), fasc. 1, pp. 83-89.

Et, pour combattre cette affirmation de M. N. Iorga, M. Tzonev se demande où sont les traces roumaines, dans la toponymie et la langue bulgare, qui puissent prouver que ces régions ont été sous une domination roumaine.

On voudrait bien connaître l'historien roumain qui eût affirmé une domination roumaine dans les régions du Sud du Danube : vers les Balcans et dans le district de Trnovo.

La question de M. Tzonev tombe donc d'elle-même. La science historique roumaine n'a affirmé que ceci : il a existé une population roumaine sur le territoire de l'ancien empire bulgare, population qui a laissé des traces dans la toponymie et dans la langue, et qui a donné aux Bulgares la famille des Assénides.

L'origine roumaine des Assénides, tant discutée dernièrement, n'a pas encore été reconnue en Bulgarie, et c'est pourquoi il est tout naturel que M. Tzonev ne l'accepte pas non plus. Malgré toutes les sources historiques qui sont d'accord à montrer leur origine roumaine, les historiens bulgares ont fait des Assénides : des Coumans[1], des Russes[2], et ils sont prêts à leur accorder n'importe quelle origine, sauf celle montrée par ces sources historiques, si nombreuses et si différentes : byzantines[3], françaises[4], allemandes[5], lettres papales[6], aveux flamands[7], etc[8].

M. Tzonev, qui met en doute l'existence d'une population roumaine ayant vécu dans les régions discutées, peut trouver cette existence dans les nombreuses sources historiques byzan-

[1] Après F. Ouspenski, Образованіе на втораго болгарского Царства *(La formation du deuxième Empire bulgare)*, Odessa 1879; V. N. Zlatarski, Потеклото на Петра и Асѣна, водачитѣ на възстанието въ 1185 год *(L'origine de Pierre et Assên, les chefs de la révolution de 1185)*, Sofia 1933.

[2] P. Mutafčiev, Произходътъ на Асѣневци *(L'origine des Assénides)*, Sofia 1928.

[3] Chronique de Nicétas Choniate, éd Bonn, 1835.

[4] Chronique de Robert de Clary, éd. Philippe Lauer, Paris 1924, et Chronique de Geoffroi de Villehardouin, éd. E. Bouchet, Paris 1891.

[5] Ansbertus, éd. Chroust, dans les *Mon. Germ. Hist.*, nouvelle série, V.

[6] Lettres papales dans les *Documents* Hurmuzaki, I, et dans Theiner, *Monum. Slav. Meridion.*, Rome 1863.

[7] Les notes de Ruysbrouck dans Hurmuzaki, *Doc.*, I[1].

[8] La discussion de ce problème, dans Iorga, *Istoria Romînilor*, III (1937), pp. 83-89, et dans le compte-rendu de M. P. P. Panaitescu sur l'étude de M. Zlatarski, dans la *Rev. Ist. Rom.*, III (1933), pp. 389-391.

tines et, en ce qui concerne les Roumains qui habitaient la région des Balcans et la vallée de la Maritza, dans la chronique de Nicétas Choniate et dans les écrits d'Anne Comnène.

Les éléments de toponymie et d'onomastique roumaines montrés par Weigand, Jireček, Skok et autres, autour de Sofia même, p. ex. Njagul Dragul, Radul[1], Banișor, Cercel, Vlachka Mahla[2], Vacarel, Pasarel, Corbul, Gurguliat, Vlachco-brdo, Vlasi, Vlahimia, etc., pour ne citer que ceux-là[3], montrent clairement l'existence de cette population roumaine[4].

Sont assez connus les noms roumains dans la langue bulgare, ainsi que l'influence roumaine sur cette même langue, et M. Tzonev aurait pu s'informer avant de produire de pareilles affirmations. Nous reconnaissons l'influence slave sur notre langue, influence dont parle tant M. Tzonev et relativement à laquelle il fait des affirmations absolument surprenantes pour celui qui connaît aussi un peu cette question.

Nous n'avons jamais vu les livres religieux imprimés en langue bulgare et utilisés chez nous en 1835 (!!?), ni les mots bulgares imprimés sur nos timbres-poste en 1858. Nous affirmons, et *cela rien que pour* M. Tzonev, que ces mots et surtout les livres religieux, sont tous écrits en roumain, bien qu'en alphabet cyrillique. Il y a donc une bonne distance entre l'affirmation de M. Tzonev et la réalité.

L'influence latine et roumaine dans la langue bulgare a été précisément établie[5] et reconnue, non seulement par les historiens roumains[6], mais aussi par des nombreux savants étrangers[7].

---

[1] O. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, I, p. 322.

[2] *Ibid.*

[3] N. Iorga, *Ist. Rom.*, II, pp. 265-267.

[4] Yovan Cvijič, *La Péninsule Balcanique, géographie humaine*, vol. III, Paris 1918.

[5] Voir l'affirmation de Weigand, Iorga, ouvr. cité, II, p. 271, note 3 : „dass das Rumänische auch Einfluss auf das Bulgarische gehabt hat ist sicher".

[6] Th. Capidan, *Raporturile linguistice slavo-romîne*, dans la *Dacoromania*, III (1923), pp. 129-238, et G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkan-Sprachen*, Genève 1924.

[7] Weigand, dans le *Balkan Archiv*, II, et *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, Leipzig 1907; Romansky, *Lehnwörter lateinischen Ursprungs im Bulgarischen*, Leipzig 1909; Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen (Balkan-Archiv*, III); Jos.-Lad. Pič, *Ueber die*

Cette influence roumaine sur la langue bulgare s'est produite dans le vocalisme (passage de *a* en *ă*, de *e* en *i*, de *o* en *u*, etc.), dans la flexion et le lexique. Des mots du domaine religieux et surtout du domaine pastoral ont pénétré dans la langue bulgare. Nous citons: *oltar*, *a comineca*, *rusaliia*, etc., puis *vultur*, *masă*, *covaslă*, *căruţă*, *urdă*, *mânzare*, *ciutură*, *a căra*, etc.[1].

Des anciennes coutumes ont été aussi prises de chez nous[2]. Donc M. Tzonev ne peut avoir raison ni dans la question de l'influence slave sur la langue roumaine, ni dans celle de l'influence roumaine sur la langue bulgare.

Peuvent entrer sous le titre choisi par M. Tzonev toutes ces questions, *auxquelles, proprement dit, je ne pense pas répondre*, me bornant à lui indiquer les sources historiques et les études auxquelles il aurait dû s'adresser avant de présenter ses affirmations? Évidemment, non. C'est pourquoi nous ne toucherons pas à tant de problèmes qu'il fait entrer de force dans son étude. Il s'agit, par exemple, d'Asparouch et de ses quatre frères, de leur route et des arrêts fait sur leur passage, en 679, au Sud du Danube, de l'île de Peuce, tout en hésitant à la situer, du *Valul lui Traian* (vallum dit de Trajan), qui doit venir d'Asparouch, de l'immense royaume d'Asparouch sur toute la Roumanie d'aujourd'hui, des Ismaélites (habitants d'Ismaïl!) tués par Asparouch, etc. Nous ne nous arrêterons pas à ces questions. Nous ne nous demandons pas, non plus, comment la ville d' Ismaïl a pu exister au temps d'Asparouch (!!?), mais nous nous occuperons de la seule question qui pouvait figurer sous le titre de l'article de M. Tzonev: Vasile Lupu et son épouse ont-ils été des Bulgares?

De telles affirmations catégoriques ne peuvent être faites qu'appuyées sur les sources. M. Tzonev fonde son affirmation sur une notice des Болгарскія грамоты *(Documents Bulgares)* publiés en 1845, à Odessa, par Basile Evstratiev Aprilov, qui a habité en Roumanie aussi. Il s'agit de quelques écrits concernant le Mont Athos et d'un document moldave du 30 janvier 1699, délivré par le prince Antiochus Cantemir au monastère de Că-

---

Abstammung der Rumänen, Leipzig 1880; B. Conev, Езиковни взаимности между Българи и Румъни, Sofia 1921.

[1] Voir la liste de M. Capidan, ouvr. cité. Sur toute la question et sa bibliographie voy. Iorga, ouvr. cité, II, chap. *Influenţe slavo-româneşti*.

[2] Iorga, loc. cit., p. 273.

priana[1]. Aprilov a traduit ces actes en russe, les accompagnant de notices explicatives pour les mots, les institutions, les personnes, etc. Cantemir, rappelant un écrit de Basile Lupu, montrerait, d'après Aprilov, que Basile Lupu se serait nommé avant de règner Vlko, nom que les Moldaves auraient traduit en Lupu, et qu'il aurait appartenu à la population albanaise de Bulgarie, du village d'Arbanasi, près de Trnovo, qui serait elle-même d'origine bulgare[2].

Voilà l'origine de l'affirmation, qui ne doit pas nous étonner, d'Aprilov, connu comme grand ennemi de l'influence grecque dans la langue bulgare. Il nie donc l'origine de l'Albanais grécisé, Basile Lupu. Combien est-il facile d'éviter cette erreur par la seule confusion que faisait ce prince entre *s* et *ch* [3]!.

Mais le père de Vasile Lupu, qui s'appelait d'abord, simplement, l'Aga Nicolas Coci[4], mot probablement albanais (*koć* signifie „rouge" en albanais), originaire du Sud du Danube, a été boïar valaque[5] et il est enterré au monastère de Stelea[6], à Târgovişte. Son épouse, la mère de Vasile Lupu, était, du reste, Moldave[7].

Basile Lupu n'a jamais eu une femme d'origine bulgare. Tudosca (M. Tzonev la nomme Théodora) était une véritable Moldave, fille de Bucioc le Vornic, et sa seconde femme fut une Circassienne chrétienne, d'une grande beauté, Catherine, parente du khan des Tatars[8].

Ne parlons pas des lois de Basile, que M. Tzonev croit encore en vigueur aujourd'hui. Il suffit de dire, pour conclure, que Basile n'était pas Bulgare, qu'il n'était pas né en Bulgarie, que son épouse ne fut pas Bulgare.

Mais cet article, ainsi que bien d'autres, ne sont que la conséquence directe des méthodes de discussion et de polémique de M. P. Mutafčiev.

---

[1] Aprilov, ouvr. cité, pp. 109-114.

[2] *Ibid.*, pp. 120-121.

[3] Iorga, ouvr. cité, VI, 1938), p. 39.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 38.

[6] Iorga, *Inscripţii din bisericile României*, I, pp. 112-113, no. 229; P., P. Panaitescu, *Biserica Stelea din Târgovişte, Lămuriri istorice*, dans la *Revista Istorică Română*, V-VI (1935-1936), pp. 389-393, et l'étude de M. Babinger, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine".

[7] *Ibid.*

[8] *Ibid.*, note 1.

Un géographe français sur les Roumains de Macédoine

Conférence de M. Jacques Bourcart

(Văleni-de-Munte (Roumanie), 25 août 1922.)

Il n'est vraiment pas à moi de parler ici des Roumains. Néanmoins je vais essayer de retracer l'histoire d'une des parties des Roumains que peut-être vous ne connaissez que par les livres, vous donnant les impressions d'un Français qui a vécu parmi eux et s'est particulièrement occupé, dans les deux années où il a été directeur des affaires civiles de la Mission française en Albanie, de la question de leurs écoles.

Vous savez qu'outre les Roumains du royaume de la Grande Roumanie, il reste encore, en dehors de la Roumanie, tout un groupe de Roumains. Ces Roumains sont ceux de Macédoine, du Pinde, d'Albanie et encore, ce qui est une curiosité qui tend à disparaître, les Roumains d'Istrie, qui ne sont que 5.CCO, je crois, qui s'étaient conservés sous l'administration autrichienne, qui avaient leurs écoles, mais qui vont les perdre, la nouvelle langue officielle, italienne, étant trop voisine de la langue roumains pour que ce groupe isolé de Roumains puisse conserver longtemps une conscience nationale.

En Occident on ne connaît nullement l'existence des Roumains de Macédoine. On ne connaît même pas leur nom. Les voyageurs de la Péninsule Balcanique tantôt exagèrent leur nombre, tantôt le réduisent à plaisir et parlent de 5CO.OCO âmes comme de 50.000. Je crois, d'après mes renseignements au Pinde, qu'il y en a au moins 200.000, — et je parle des Roumains qui parlent encore le roumain —, groupés autour de la ville de Metzovo et de Samarina, c'est-à-dire dans la partie la plus belle du Pinde élargie entre l'Albanie du Sud et la Haute Thessalie. Mais, si on va au fond des choses, dans toute la Thessalie on trouve encore des traces de chansons, de costumes et d'habitudes roumaines qui jurent étrangement avec le milieu grec.

Rien de plus curieux que la ville de Trikala, capitale pendant dix siècles d'un „empire roumain", sous étiquette byzantine, mais qui est roumain-albanais. Dans beaucoup de ses livres, M. Iorga s'est attaché à l'étude de ce curieux empire de Thessalie, qui a duré si longtemps, qui poussa ses ramifications en Albanie et

dont les souverains, aux noms bizarres, ont eu des relations avec toutes les familles régnantes, soit du côté slave, soit du côté grec, soit du côté occidental.

Ces Roumains du Pinde sont apparentés, d'extrêmement près, aux Roumains de Macédoine qu'on appelle tantôt Aroumains, tantôt Coutzovlaques. La langue qu'ils parlent actuellement est presque exactement la langue que vous parlez. Peut-être qu'à l'origine il n'en a pas été tout à fait de même, et je ne crois pas que ces colonies de Macédoine, d'Albanie soient exactement vos frères de race, puisqu'il s'agit non pas de Thraces latinisés, mais d'Illyriens latinisés.

Cependant, lorsqu'on parcourt la Péninsule Balcanique, exception faite pour la Grèce méridionale, on constate une telle ressemblance de types, d'habitudes, du mobilier même, de certaines expressions antérieures à l'influence grecque dans toute la Péninsule Balcanique, qu'il est très probable que ces Illyriens latinisés sont extrêmement proches des Thraces latinisés ou des Daces latinisés qui sont les Roumains de la Grande Roumanie actuelle.

En tous cas, vers le début du XIX-e siècle, la conscience nationale roumaine proprement dite s'est éveillée dans ces populations. Jusqu'à cette date, sauf cet „empire", où il n'y avait pas de nationalité, du temps de „l'Empire" de Thessalie, les Rouains avaient été séduits par le mouvement d'émancipation grecque. Ils avaient fourni à la Grèce d'abord ses meilleurs soldats, Botzaris par exemple, — s'il est Roumain ou Albanais il est très difficile de le dire, mais je crois que la plupart des habitants de la montagne du Pinde sont des Roumains —, ils avaient fourni surtout à la Grèce ses premiers bienfaiteurs. Les négociants de Moscopole, de Metzovo, qui, de grands propriétaires de troupeaux et de fabricants de couvertures, étaient devenus de grands commerçants, qui avaient leurs maisons de commerce depuis Odessa jusqu'à Vienne, ont été les premiers fondateurs de l'Université d'Athènes, les premiers créateurs d'écoles primaires en Grèce. Or, presque au moment où la puissance turque allait s'effondrer, ces Roumains ont pris, — je ne sais d'abord sous quelle influence —, peut-être par les premières persécutions du régime héllénique, une conscience nationale. Elle s'est personnifiée en un homme, véritable apôtre de la Macédoine, Apostol Mărgărit. Apostol Mărgărit a entrepris contre le patriarcat de

Constantinople une lutte pour obtenir le droit d'avoir, dans les villages où on parlait roumain, une Église de langue roumaine, des écoles de langue roumaine.

Vous savez quelle était la situation, sous le régime turc, des nations et communautés religieuses. Les Turcs étaient indifférents, pourvu qu'on restât dans le cadre stricte d'une communauté religieuse déterminée. Tout individu évadé d'une des nations reconnues était jugé suspect. On sait le cas de la célèbre hérésie juive de la fin du XVII-e siècle qui, créant une nouvelle forme de judaïsme, fut tellement persécutée par le régime turc, sous l'instigation du rabin de Salonique, qu'elle ne réussit à sauver la tête de ses corréligionnaires qu'en embrassant, extérieurement, l'islamisme. Il en était de même des Roumains et des Bulgares. Le régime de Constantinople voyait avec peur ce mouvement national se créer dans le Pinde et dans la Macédoine. Ce n'est que par les efforts patients de la diplomatie, soit venant de ces Roumains, dont la formation prenait de plus en plus corps, soit venant des Principautés et plus tard du royaume de Roumanie, que les groupements roumains ont pu obtenir une série de firmans du Sultan accordant l'autorisation d'avoir des écoles roumaines. Mais, cette autorisation donnée, la situation n'en devenait pas plus claire : dès qu'on a ouvert des écoles roumaines, dès que l'on a commencé à dire la messe en roumain dans les églises des villages roumains de Macédoine, les partisans grecs s'y sont opposé, au besoin à coups de fusils. Il y a des scènes d'un tragique effroyable, produites dans certains enterrements roumains à Monastir, et encore fort peu de temps avant la chute totale du régime turc. Balamace de Coritza était fusillé par des troupes épirotes à travers les vitres de sa maison.

Dès que le gouvernement grec fut en possession des régions où il y avait des Roumains, dès qu'il eut la Thessalie, il oublia ce qu'avaient fait les Roumains de Macédoine pour la libération de la Grèce, et c'est bien souvent qu'il s'élança dans une politique impérialiste et fit fermer les écoles roumaines, les églises roumaines.

A ce moment, malgré la propagande d'Apostol Mărgărit, il y avait tout de même une grande partie de ces Roumains du Pinde qui tenaient à la culture grecque : c'étaient des gens

bilingues, qui avaient appris le grec au lycée et ne pouvaient complètement se séparer de la Grèce. Ce n'est que lorsque la grande guerre est venue et que le hasard des circonstances a fait pénétrer dans le Pinde, pour assainir ce nid de comitadjis qui menaçait les communications de l'armée française, quelques régiments de cavalerie, que brusquement nous, qui ne connaissions nullement cette question, vîmes apparaître dans toute la région le tricolore français et roumain. Nous croyions pénétrer, sous la foi des cartes, dans un pays purement grec, et nous arrivions, à Metzovo par exemple, dans une région où presque chaque maison était pavoisée de drapeaux français et roumains.

Pendant cette courte occupation française, et surtout pendant l'occupation italienne qui suivit et qui encouragea également ce mouvement, une quantité d'écoles roumaines furent rouvertes dans le Pinde.

Dès que les armées alliées, et surtout italiennes, abandonnèrent l'occupation du Pinde, au moment de l'exécution de l'accord Tittoni-Vénizélos, en 1919, le gouvernement grec, ou plutôt les prêtres grecs, ont commencé une campagne extrêmement violente de représailles contre tous ceux qui étaient mêlés à ce renouveau roumain. De nombreuses personnes furent fusillées ou déportées, et ceux qui ont pu échapper, profitant du maintien de l'occupation française et italienne en Albanie, se réfugiaient du côté de cette Albanie, d'où ils pouvaient gagner soit l'Europe, soit l'Amérique, parce qu'il y a un assez grand nombre de ces Roumains de Macédoine établis en Amérique.

Si un autre groupe de ces Roumains, dont on ne connait pas le nombre, se trouve actuellement sur territoire serbe, — ce sont les Roumains au Nord de Monastir et sur les bords de Crouchévo, en plein territoire albanais, mais au point de vue politique appartenant à la Serbie —, un autre groupe de ces Roumains du Pinde, qu'on évalue à 50.000, se trouve sur le territoire albanais. Jusqu'à présent leur situation est de beaucoup supérieure, — bien que l'Albanie soit un pays sauvage —, à celle des Roumains vivant en pays grec ou serbe. Ceci est facilement explicable : comme je le disais. Il y a fort peu de différence, même linguistique, entre les Roumains du Pinde et les Albanais. L'albanais, surtout du Sud, est fortement imprégné de mots latins ; d'autre part, la langue albanaise elle-même provient d'un

rameau très voisin du groupement italien de langues dont est sorti le latin. De plus, la proximité ou l'identité des deux langues illyrienne et thrace fait qu'il y a un fond commun important de mots analogues dans les deux langues; la vie est identiquement la même dans le village roumain comme dans le village albanais; la seule différence réside dans la richesse plus grande de l'habitation. Ceci s'explique par le genre de vie très spécial des Roumains. Tous ces Roumains d'Albanie sont, à l'origine tout au moins, des nomades; ce sont de grands propriétaires de troupeaux de centaines de mille de moutons, qui, lors de la transhumance, font un bruit absolument analogue à la mer. Des villages entiers de Roumains de Thessalie se déplacent l'été pour conduire, soit sur le Pinde, soit sur le Tomor, à des altitudes de 1.800 mètres et plus, ces troupeaux.

Le village voyage avec ses tapis, le peu de mobilier qu'il possède et, quittant les maisons de la plaine, les habitants vont rejoindre ce qu'on appelle les „colibe", à des altitudes de 1.400-1.500 mètres.

C'est dans ces huttes roumaines que je me suis souvent arrêté à passer les nuits sur les hautes terrasses qui surplombent la plaine du Tomor: c'est là qu'on trouve une hospitalité tout aussi chaleureuse qu'en Albanie, bien que le confort y manque.

Ces troupeaux fournissent aux Roumains du Pinde et d'Albanie la laine qui sert à faire ces belles couvertures blanches ou rouges, célèbres dans toute la Péninsule Balcanique.

Outre ce métier de conducteur de troupeaux innombrables, ils sont devenus également des conducteurs de caravanes. Dans toute l'Albanie du Sud les kéradjis sont des Roumains et, actuellement, où il n'existe aucune voie ferrée, où les routes praticables n'existent presque plus, toutes les marchandises qui sont dirigées de la mer, de Durazzo, sur Coritza ou Monastir, caisses et ballots chargés sur le petit cheval albanais dont le Roumain est si sûr, groupées en longues caravanes, sont conduites par quelques Roumains vêtus de leur grande redingote noire, avec leur bonnet analogue au bonnet valaque, bien qu'un peu plus petit, et sur la redingote la foustanelle, qui n'est qu'une transformation de la chemise que porte le paysan d'ici, par dessus leur pantalon. Appuyé sur un long bâton, chaque conducteur pousse de quinze à vingt chevaux ornés de sonnettes et de perles,—

et des groupes de deux cents chevaux suivent les sentiers millénaires, bien sûrs d'arriver de Durazzo jusqu'aux confins de la Macédoine.

Dans ce métier de caravaniers et de pasteurs les Roumains ont fait de grosses fortunes, qu'ils ont encore augmentées en faisant commerce avec l'étranger, un commerce très considérable, les gens de Moscopole surtout, ville à 20 km. de Coritza et à 1.200 mètres d'altitude. Toutes les villes roumaines du Pinde sont à des altitudes extraordinaires du fait de la transformation des hameaux des Roumains, qui s'attachaient à ces lieux et changeaient leurs campements en villes.

Les gens de Moscopole étaient surtout arrivés à avoir une grande influence commerciale sur Brindisi. Toute une partie du commerce grec était sous la dépendance, par Brindisi, des négociants de Moscopole. Ces négociants, fort riches, avaient fait de leur patrie —, on peut se l'imaginer par ce qu'il en reste—, une ville splendide. Les églises, malgré les derniers désastres et les incendies, sont restées encore debout, et les merveilleuses fresques et mosaïques, les bois sculptés, qui malheureusement pourrissent, témoignent de l'art extraordinaire avec lequel étaient bâties ces églises, dont la plupart datent du XV-e et du XVI-e siècle. Il y avait, paraît-il, une université à Moscopole; il y a eu certainement une imprimerie, qui a laissé des traces. De cette ville, qui avait une population atteignant 80.000 habitants, il ne reste actuellement rien; toutes les maisons sont complètement rasées; il ne reste debout que les hauts murs et le clocher éventré des églises. Ces Roumains de Moscopole se sont pour la plupart refugiés dans la ville de Coritza, et y ont concentré tout le haut commerce.

En outre de cette aptitude au commerce à grandes proportions, à la différence des négociants grecs, qui sont de petits revendeurs, de petits boutiquiers, les Roumains ont fourni à l'Albanie et à la Macédoine grecque les premières professions libérales dont ils avaient besoin. Le nombre de médecins et pharmaciens roumains, soit à Kortcha, en Albanie, soit à Grébéna, en Macédoine, soit à Monastir et jusqu'à Salonique, est extrêmement Grand. Si vous comptiez en plus les gens qui sont d'origine roumaine, les Vlachopouli, descendant des Coutzovalaques du Pinde, vous trouveriez la proportion encore plus

considérable. Cette différence de profession permet aux Roumains de vivre très facilement en contact avec les Albanais. Les Albanais sont essentiellement agriculteurs, cultivateurs, il y a parmi eux un certain nombre de commerçants et d'artisans, mais il y a peu d'Albanais possédant de grands troupeaux, comme il y a actuellement un fort petit nombre de médecins et de pharmaciens albanais. Il est donc très facile à l'Albanais de vivre en parfaite bonne entente avec les Roumains du Pinde ou du Tomor. En outre, comme le Roumain est plus civilisé que lui, il est possible qu'il puisse lui rendre les plus grands services dans l'administration.

Je crois qu'il est impossible de trouver une solution nationale pour ces Roumains. En Grèce, à moins d'une solution belliqueuse, qui ne saurait être envisagée, le seul procédé de libération roumaine c'est une lente action diplomatique pour faire envisager aux Grecs, comme à tous les peuples balcaniques, que le respect des minorités n'est pas une idée absolument vaine, mais une idée qui ne peut que très difficilement entrer dans la mentalité surtout d'un préfet qui ne sera bien noté que dès qu'une église ou école minoritaire disparaîtra de sa localité, et il fera donc tout son possible pour cela.

En Serbie la question est la même, mais l'Albanie peut offrir autre chose, par suite de cette facilité que peuvent avoir les Roumains des Balcans de vivre en Albanie, par suite de la nécessité dans laquelle se trouve le Gouvernement albanais de trouver des gens d'une instruction supérieure à celle qu'il a à sa disposition. Il y des places à prendre pour tous les Roumains des Balcans en Albanie.

Je crois qu'une entente entre ce tout jeune gouvernement et celui de la Grande Roumanie pourrait arriver à empêcher le gouvernement albanais, actuellement un gouvernement faible, de se lancer, lorsqu'il sera plus fort, dans la même politique que celle de presque tous les États de l'Europe orientale, dans une politique d'albanisation à outrance. D'autre part, il y a en Albanie place pour les Roumains: l'Albanie est un pays peu peuplé; ses richesses sont beaucoup plus considérables qu'on ne pense, et l'Albanie est toute disposée, je crois, à accueillir des gens qui trouveraient asile sur son territoire. L'essentiel est de donner des conseils à ce nouveau gouvernement, de

l'empêcher de se lancer dans une politique à l'imitation de ses voisins. D'ailleurs, il est impossible actuellement de revenir en arrière. Jamais la persécution, la rigueur d'aucun gouvernement n'a pu faire disparaitre une nationalité, ni une culture. Le résultat ne pourrait être atteint par les peuples balcaniques où vivent des Roumains macédoniens qu'en les tuant tous sans exception.

Du reste, il est certain que plus les persécutions augmenteront, plus la langue et la culture roumaines s'affirmeront dans les Balcans. Il est même à peu près impossible que les Grecs les assimilent définitivement. Toute une histoire est là pour protester contre cette idée. Les Roumains et les Albanais sont dans le Sud des Balcans les derniers champions de l'idée occidentale contre l'idée orientale.

Champions de l'idée occidentale dans une certaine mesure, contre l'orientalisme de Byzance, champions de l'idée occidentale contre l'orientalisme des Turcs, qui n'ont jamais rien apporté à la civilisation et qui n'ont été que des destructeurs. Il n'y a pas d'art turc, il n'y a pas de culture turque ; les éléments de la culture turque sont simplement une transposition des éléments arabes et persans. Néanmoins, lorsque le voyageur occidental voit l'Orient à travers les pages fort belles de littérature, comme celles de Pierre Loti et en arrivant à Constantinople le matin, quand le brouillard se lève, il a l'impression de cet Orient enchanteur ; il suffit de deux minutes dans les rues de Constantinople ou de Salonique et même d'Athènes, qui est restée encore par tant de côtés ville turque, avec des habitudes turques, pour être de suite désenchanté du mirage oriental. S'il y a un Orient, c'est au Maroc et en Espagne, où se sont établis les Arabes, qu'il existe, mais jamais l'Empire turc n'a rien transmis aux peuples auxquels il imposait sa domination; au contraire, c'est un destructeur, et ce bloc roumain est un des moyens de lutte contre l'esprit oriental qui existe encore dans les Balcans.

Dans toute la Péninsule Balcanique l'influence turque subsiste d'une manière extraordinaire. Je pourrais vous raconter à ce sujet une petite anecdote : Un jour le hodcha musulman d'un village sur le lac d'Ochrida avait affiché la fameuse proclamation de Moustapha-Kémal. Le hodcha n'avait pas fait viser les affiches et j'ai dû, en ma qualité de préfet, ordonner de l'enfermer en

prison pour avoir passé outre nos instructions. Le lendemain, j'ai vu arriver à mon bureau toute une délégation de gens importants de Progradetz, tous orthodoxes, qui m'ont demandé la libération du hodcha.

— Pourquoi voulez-vous sa liberté ?

— Il a guéri ma petite fille. Il a guéri ma belle-mère. Je lui ai demandé un conseil pour mes vaches et elles ont été guéries, etc.

Je leur ai dit: Vraiment, je croyais que vous étiez chrétiens et vous n'aviez pas besoin de vous adresser au hodcha.

Les souvenirs, les habitudes turques se retrouvent dans les moindres gestes, dans le chapelet qu'on égrène entre les doigts au lieu de fumer une cigarette, dans les habitudes de paresse invétérée, qui s'étend sur toute la nation du Sud des Balcans. Il est difficile d'y demander à un fonctionnaire plus d'une heure de travail par jour; le travail de bureau qu'on puisse demander consiste à fumer une cigarette et à boire du café.

Le seul moyen de sauver de la décadence, qui, je crois, pour les Grecs mêmes, est irrémédiable, c'est de recourir aux traditions tout-à-fait primitives, ce qui fait que ce voyageur occidental, désenchanté les premiers jours, reprend goût à l'Orient au bout de quelques années, en prenant contact avec la population autochtone, avec la population paysanne, quand même s'appellerait-elle turque, car les villages turcs sont composés de gens tout autres que les Turcs, très braves gens, fort éloignés des idées qu'on se fait d'eux et même de leur aspect. Les populations des villages turcs de Macédoine sont à cheveux blonds, et peuvent se défaire des habitudes d'orientalisme et revenir aux traditions illyro-thraco-macédoniennes et rester la porte ouverte aux influences de l'Occident. Lorsque ces populations comprendront que le seul moyen de vivre pour elles est de ne pas avoir fait de plaines, comme celle du Vardar, d'une richesse merveilleuse, et même de la Thessalie, un véritable désert, mais le seul moyen c'est de se grouper entre elles, alors il n'y aura plus de question des Balcans. Aucune solution nationale n'est possible avec l'état de choses actuel dans la Péninsule Balcanique: la seule solution possible est celle d'une union entre les divers représentants de cet ancien monde illyro-thrace. Il n'est pas possible d'abolir les frontières de cette manière, mais déjà, sous l'influence de l'Amérique, où tant de Macédoniens, d'Albanais et

de Roumains se rencontrent, commence à s'ébaucher une solidarité balcanique.

Le jour où les habitants de la Péninsule Balcanique auront retrouvé leur sentiment de communauté d'origine, lorsque les Balcaniques auront renoncé à ces paradoxes de culture et de nationalité, — la Grèce actuelle vit sous le mirage de la Grèce antique, bien qu'il n'y ait rien de plus différent que la grèce antique et la Grèce moderne, et les Grecs parlent une langue qui n'est pas celle des anciens Grecs —, lorsque donc les Balcaniques auront renoncé à ces paradoxes de culture et de nationalité, ils pourront redonner ce qu'ils ont donné un jour sous Alexandre-le-Grand: la grande nation que peuvent nourrir les plaines de Macédoine et de l'Albanie.

Ce qui retarde cette possibilité c'est, je crois, l'opinion que les Grandes Puissances ont sur les affaires balcaniques. Toutes les catastrophes sont venues de la *Weltpolitik*, de la politique mondiale, allemande ou anglaise. Ce n'est que le jour où quelque chose de plus fort que ces intérêts de clocher de nations pourra exister, que l'on pourra refaire de ces régions, qui ont été jadis, au moment où Philippe et Alexandre de Macédoine vivaient, les régions peut-être les plus riches de l'Europe, ce qu'elles devraient être, et non le désert où ne rôdent que les chiens turcs et la mort. Sténographié par Henri Stahl.

Ange Bally

[Un ouvrage d'il y a un siècle sur la Bessarabie comme pays moldave[1].]

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage n'a jamais été destiné à voir le jour. Je n'écris que pour moi. Je n'aspire au suffrage, ni à l'approbation de personne. Je ne veux que me conserver dans cet écrit le souvenir des occupations de mon jeune âge, et, dans un travail que je n'ai ainsi entrepris que pour moi seul, je crois ne pas avoir

[1] Le manuscrit nous a été communiqué par sa descendante, propriétaire encore de la terre héréditaire, Mlle Rupert, et nous remercions vivement cette dame hautement cultivée. — *N. I.*

besoin de me tenir à aucune règle. Les annales, les vieilles chroniques, que l'on est dans l'habitude de consulter dans de pareils travaux, et les autres matériaux, à l'aide desquels je pourrais peut-être donner plus de clarté, plus d'ordre et de précision à mon ouvrage ne serviraient qu'à affaiblir le plaisir des réminiscences que j'ai en vue. Je ne travaille que de mémoire, et la mienne, affaiblie, dérangée par l'âge, n'est pas certainement un guide auquel on puisse se trop fier. Mais je préfère les erreurs qui en peuvent résulter au dégoût de m'entourer d'un monceau de vieux fatras, dans lesquels je n'ai plus ni le tems, ni la patience de feuilleter. Je suis encore moins en peine du plus ou du moins de justesse des observations que l'on trouvera éparses dans ce tableau. Je ne veux que me répéter, pour ainsi dire, les points de vue sous lesquels j'ai une fois envisagé les choses, bien ou mal, peu m'importe; je ne suis plus à tems de revenir sur mes erreurs, ni de rectifier ma manière de voir.

INTRODUCTION

La Moldavie, par les révolutions survenues depuis quelque tems en Europe, tient peut-être maintenant au système politique des Puissances dont elle se compose. Sous ce rapport, aussi bien que sous celui de la fertilité de son sol, de l'abondance de ses productions, de sa position géographique entre trois grands Empires[1], elle mérite d'être un peu mieux connue de nos jours.

Les aperçus que l'on nous en a donnés jusqu'à présent, comme puisés à des sources stériles, par des personnes qui manquaient de moyens de se livrer aux recherches nécessaires, ne nous présentent (pas) cependant que des notions superficielles, incohérentes, et souvent erronées. Les écrivains auxquels nous les devons, pour ne pas avoir trop apprécié l'importance de cette province, ne se sont pas donné la peine de la bien conaître, et n'ont pour la plupart rempli leurs feuilles que d'anecdotes tronquées, de traditions mutilées, de descriptions qui portent l'empreinte des préventions qui les ont influencés dans leurs recherches.

---

[1] Effacé: des ressources immenses qu'elle leur présente en tems de guerre comme en tems de pais,

Je ne me flatte pas d'avoir beaucoup mieux vaincu les difficultés qui s'opposent à l'étude du caractère, des lois, des usages et de l'administration publique d'une nation sur laquelle on n'a encore répandu que de faibles lueurs. Mais, né dans le pays, élevé parmi ses habitans, à la portée de consulter par moi-même leurs annales, leurs documens et d'entretenir des communications suivies dans tous les ordres[1] dont ils se composent, je crois avoir eu du moins plus de moyens[2] de tout observer de plus près, de rectifier de tems en tems mes propres observations, de les amplifier, de les étendre et de mieux sonder, pour ainsi dire, dans le caractère d'une nation, que l'on nous a souvent dépeinte de plus noires couleurs[3]. Les éclaircissemens dont j'ai eu besoin pour ne pas me trop égarer dans mes recherches, je les ai tous puisés aux sources les plus authentiques, dans les débris des archives de la province, dans les lumières des officiers les plus versés dans les affaires de l'administration, dans celles enfin des boyards vieillis dans la magistrature et dans les places les plus éminentes de l'État.

J'ai consigné le résultat de tous ces éclaircissemens et celui de mes recherches particulières dans un ouvrage que j'ai divisé en trois parties, sous le titre de: Nouveau tableau historique et politique de la Moldavie. La première de ces trois parties contient un aperçu succinct de l'origine de la nation moldave et un précis de son histoire depuis la fondation du voëvodat par Dragouch et jusqu'à nos jours.

Dépourvu d'intérêt, aride en événemens, ce précis ne présente à la vérité rien de remarquable, rien de ces particularités piquantes, de ces traits de grandeur et de héroïsme, qui entourent le berceau de tant d'autres peuples. Une sèche et fastidieuse nomenclature; une souveraineté toujours chancelante, toujours partagée entre les voëvodes et une remuante oligarchie; des troubles, des séditions, des intrigues mornes et silencieuses en remplissent presque toutes les pages. La débile splendeur de quelques heureuses expéditions en Pologne, en Hongrie et en Transylvanie; l'éclat momentané de quelques faits d'armes de

[1] Effacé: dans toutes les classes,
[2] Effacé: que bien d'autres.
[3] Effacé: Et comme endurcie dans des vices contractés à l'école de la corruption ottomane.

Stéphan le Grand [1] naît et s'éteint avant que de répandre la moindre clarté. Mais dans l'intervalle d'environ cinq cents ans qui se sont écoulés depuis Dragouch, on y voit du moins un exemple presqu'unique dans l'histoire [2]: celui d'une longue file de princes souverains qui presque tous payent de leur tête les tristes honneurs du voëvodat. Des ambitieux qui le briguent, les uns périssent par le glaive, le lacet ou le poison, les autres meurent en captivité, dans l'exil, dans l'humiliation, et le petit nombre de ceux qui échappent à cette triste destinée emportent avec eux dans le tombeau le regret de ne pouvoir léguer à leur postérité que la pauvreté et la misère. Leurs descendans, ceux des familles les plus renommées dans les annales de la province, se croient trop heureux, de nos jours, de pouvoir encore figurer dans les classes des *mazils*, *rouptachs* et autres semblables privilégiés, qui ne jouissent que de la distinction de ne point être confondus avec les paysans dans la distribution des charges publiques. L'or et l'intrigue [3] sont les degrés qui conduisent à ce meurtrier voëvodat, et le sang, les perfidies, les trahisons, les marches par lesquelles on en descend.

A ce phénomène se joint encore celui de la briéveté que l'on observe dans la formation et la durée de la souveraineté de cette province. En moins d'un siècle, avec des bandes errantes et indisciplinées, descendues des monts Krapaks, elle se forme, se constitue, s'assied au nombre des Puissances indépendantes de l'Europe, parvient à son plus grand degré d'accroissement et se perd parmi les membres d'un colosse qui écrasait alors les deux parties du monde de son poids.

Cette première partie se termine par quelques observations sur les princes grecs, dont l'administration ne me paraît pas mériter tout le mal que l'on en a dit [4]. D'un génie supérieur à la plupart des voëvodes moldaves, avec plus de connaissances, plus d'habileté, plus de lumières, plus de tact dans les affaires, ils ont adroitement extirpé jusqu'au germe des guerres civiles [5],

[1] Effacé: et de quelques autres voëvodes.

[2] Effacé: celui d'une fluctuation perpétuelle dans tout ce qui fait partie de l'autorité publique et.

[3] Effacé: des persécutions souvent sanglantes.

[4] Effacé: et que l'on en dit encore.

[5] Effacé: des dissensions sanglantes.

auxquelles la Moldavie était souvent en proie avant eux. Sous eux, les luttes jadis si meurtrières des factions ont été réprimées sans effusion de sang, sans commotions violentes. Les régences meurtrières des Lapouchniano, des Thomsa, d'Iliasch cinquième et de tant d'autres tigres altérés d'or et de sang n'ont plus été reproduites en Moldavie [1] sous les princes grecs, et ces bienfaits [2] compensent sous bien des rapports la vénalité et la cupidité, qu'on leur reproche. Les meilleures lois, les meilleures institutions, que l'on connaît à la province sont encore leur ouvrage [3], et sans eux, sans l'émulation qu'ils ont sagement excitée parmi les classes les plus susceptibles de quelque culture, la propagation des lumières serait aussi de beaucoup moindre dans le pays.

A la suite d'un aperçu sur le territoire et le climat de la province, on développe, dans la seconde partie de cet ouvrage, l'état actuel de son commerce, de ses productions et les causes de la disproportion toujours croissante entre les exportations et les importations, par lesquelles le numéraire reflue sans cesse à l'étranger. Les développemens que l'on donne sur ces objets [4] sont suivis d'un tableau de la population du pays, de divers ordres, dont elle se compose, des droits et charges [5] de chacun de ces ordres en particulier et de cette multitude de classes et de privilégiés, qui, avec les socotelniks, partagent la population en deux grandes masses, dont l'une porte seule tout le poids des charges publiques et alimente par ses sueurs le faste et l'indolence de l'autre.

A ces matières succède un aperçu sur l'état du clergé en Moldavie, sur les prérogatives dont il jouit, sur les fondations religieuses consacrées à son usage et sur l'immensité de leurs dotations, qui absorbent les deux tiers des rentes foncières de la province, et ce tableau se complète par quelques détails sur l'indépendance de l'Église moldave du Siège patriarchal de Constantinople et sur les causes de la dépression morale du bas Clergé.

---

[1] Effacé: depuis l'avènement des.

[2] Effacé: au voëvodat.

[3] Effacé l'ouvrage des princes grecs.

[4] Effacé: et sur quelques autres de moindre importance.

[5] Effacé: et attributions.

Ces détails seront suivis, dans cette seconde partie, par d'autres non moins[1] intéressans sur le Corps de la noblesse, sur ses immenses prérogatives, et sur son partage en trois classes, dont l'une s'est toujours considérée comme une hiérarchie particulière, faite pour dominer sur toutes les autres. Redoutable aux voëvodes eux-mêmes, les princes grecs se sont souvent essayés d'en rompre l'union par des rivalités, des jalousies adroitement semées parmi elle[2]. A ces détails succèdent encore d'autres, non moins exacts, sur le caractère de la nation en général, sur les nuances qui distinguent les classes élevées de celles du commun, et sur les causes qui alimentent, chez quelques-unes d'entre elles, cette démoralisation, ce naufrage général des moeurs, qu'on leur reproche.

La troisième partie, celle qui m'a coûté le plus de peines et d'investigations a l'administration de la province pour objet. Les clameurs souvent calomnieuses des personnes qui ont entrepris de nous la dépeindre me paraissent exiger d'amples détails sur tout ce qui la concerne[3]. Le Divan, cet antique boulevard de la justice en Moldavie, respectable par sa vétusté, les lois, par lesquelles il se régit, les dignités qui y donnent droit d'accès et de suffrage, ne seront pas oubliés dans cette esquisse, qui se terminera par quelques observations sur les réformes successives des princes grecs dans la législation civile et criminelle de la province. A moins de quelques obstacles ou de quelques occupations qui m'empêcheraient de trop prolonger ce travail, je m'essayerai de donner encore dans ce tableau quelques détails sur le partage des pouvoirs entre les voëvodes et le corps de la noblesse et sur les avantages qui sont souvent résultés de ce contrepoids dans l'exercice de l'autorité.

PREMIÈRE PARTIE.

APERÇU SUR L'ORIGINE DE LA NATION MOLDAVE

L'origine de la nation moldave, comme celle de bien d'autres peuples, est enveloppée de ténèbres. Le peu de notions que ses

[1] Effacé: plus.

[2] Effacé: cette turbulente hiérarchie, et par l'aggrégation à ce corps d'un grand nombre de nouveaux ennoblis, dont la aplupart n'avaient peut-être que de l'or pour tout droit aux titres honorifiques dont on les décorait.

[3] Effacé: sur sa forme, sa contexture et sur les autorités spirituelles et temporelles dont elle se compose.

annalistes nous en ont conservées, sont incertaines, contradictoires, souvent erronées. Les détails, que l'on y pourrait puiser ne serviraient qu'à fatiguer l'attention et qu'à nous égarer sans fruit dans l'obscurité des siècles.

Tout ce que nous en savons, c'est que les Moldaves sont Daces d'origine. Leurs ancêtres, connus sous le nom de Gètes chez les anciens Grecs, s'étaient déjà rendus redoutables du tems de Ptolomée, de Dion Cassius, d'Hérodote, de Thucydide et d'autres, qui tous[1] s'accordent à nous les dépeindre comme braves, intrépides et belliqueux. Ils leur supposent le langage et les moeurs des Thraces, dont ils ne différaient que par quelques usages et quelques rites religieux. Ceux des annalistes qui ont voulu remonter plus haut nous ont forgé des fables et ont souvent confondu dans leurs recherches l'histoire des Daces avec celle des Sarmates, des Celtes, des Jazigues et autres peuples barbares.

Amis de l'ordre et de la paix, les Daces, vivaient anciennement dans la plus grande égalité entre eux. Partagés en hordes errantes, qui ne cherchaient point à se subjuguer les unes les autres, ils ne se donnaient de chef qu'en tems de guerre. Ceux d'entre eux qui s'étaient acquis le plus de droits à l'estime publique, qui s'étaient le plus distingués par leur intrépidité, leur courage, leur amour de la justice et de l'ordre, l'emportaient presque toujours dans ces occasions sur les autres compétiteurs. Je répète ici ce que j'ai recueilli des autres, sans cependant garantir la vérité des faits, que je ne rapporte que d'après eux.

Au dire de ces mêmes historiens, les Daces dans ces siècles reculés, avaient leurs femmes, leurs enfans et leurs biens en commun. Ils ne se nourrissaient que de légumes, de fruits et du lait de leurs troupeaux. La vie errante avait seule du charme pour eux. La chasse, la pêche et les exercices militaires étaient leurs seules occupations. Ils excellaient dans l'art de manier la lance, l'arc et le javelot.

Le récit des guerres des anciens Daces n'entrera pour rien dans ma narration. Elles se ressemblent presque toutes par les ravages, les dévastations et le carnage dont elles sont toujours suivies. Le tableau de ces scènes de sang souvent répété a

[1] Effacé: ces historiens... tous.

d'ailleurs quelque chose de monotone, qui fatigue et rebute à la longue.

Les Daces, longtems relégués dans la Haute et Basse Moesie, ou dans la Serbie et la Bulgarie de nos jours, ne commencèrent à figurer avec quelqu'éclat sur la scène du monde que sous B[o]erebiste, un de leurs meilleurs rois. Ce prince, par ses exploits, fixa pour la première fois l'attention des Romains. La politique toujours ombrageuse du Sénat de Rome veillait avec une inquiète attention sur les peuples qui s'élevaient dans son voisinage. Il s'empressait d'étouffer chez eux jusqu'au germe de puissance et de force qui pouvait un jour les soustraire à leur joug. Une petite digression, nécessaire à l'intelligence des faits qui suivent, me ramènera bientôt à celle des guerres que les Daces ont eu à soutenir contre les Romains, avant que leur nom ait entièrement disparu de l'histoire. De vieilles annotations, qui se sont casuellement égarées parmi mes papiers, me serviront de guide dans cette digression sur l'étendue et les bornes de l'ancienne Dacie.

La Dacie proprement dite s'étendait anciennement sur tout le Bannat de Temesvar, sur une partie de la Hongrie, située au nord de la Theïsse, sur la Boucovine, la Vallachie et la Moldavie dans toute son étendue orientale sur le Pruth et sur la partie méridionale de la Gallicie. Elle avait à l'Occident la Theïsse, au Nord une partie des monts Krapaks, jusqu'à l'endroit où le Dniester se rapproche du Pruth dans le district de Chotini, à l'Est le Pruth jusqu'aux embouchures du Danube et une partie de ce fleuve à l'endroit où il remonte de Tzerna-Voda jusqu'à Galatz.

Les principales rivières de l'ancienne Dacie étaient : au Midi le Danube, à l'Orient le Pruth, à l'Occident la Theïsse et le Morosh, qui coule à ses côtés et parallèlement avec elle, et l'Alouta dans ses parties occidentales.

La Dacie[1], après sa soumission par les Romains, avait été partagée en trois parties principales : en *Dacia alpestris*, *Dacia mediterranea* et *Dacia ripensis*. La première s'étendait sur la Moldavie de nos jours, la seconde sur la Transylvanie, partie moyenne de l'ancienne Dacie, et la troisième sur la Valachie et une partie de la Hongrie.

---

[1] Effacé, avant ce nom : Par les annotations dont je viens de parler.

C'est des pays resserrés dans ces bornes que les Daces ont souvent porté l'effroi jusque dans le sein de l'Empire romain. Les provinces de cet Empire les plus rapprochées de leurs frontières étaient aussi les plus exposées à leurs ravages. Ils épiaient le moment de les surprendre, et, lorsqu'ils les croyaient dégarnies de troupes, sans défense, ils les attaquaient à l'improviste, s'y débordaient comme un torrent et mettaient tout à feu et à sang sur leur passage, ce qui ne s'accorde pas trop avec l'amour de la paix et de l'ordre qu'on leur suppose. Dans ces occasions la discipline romaine triomphait souvent de la bravoure féroce de ces hordes indisciplinées, mais ces défaites partielles n'arrêtaient que momentanément leurs ravages.

Domitien sentit enfin la nécessité de mettre une digue à ce torrent. Une armée composée des meilleures légions prit avec lui le chemin de la Dacie. Elle eût écrasé les Daces de son poids, si ce peuple n'eût été alors commandé par Décébale, jeune prince rempli d'activité et de courage, avide de gloire et qui avait juré une haine implacable au nom romain.

D'autres princes daces avant lui s'étaient déjà fait un nom dans l'histoire. Dromichète, dont Lysimaque, témoin de ses exploits, avait admiré le courage ; Dapiga [1], qui n'avait jamais reculé à la vue des phalanges romaines et qui avait souvent lutté avec succès contre Crassus; Cotissona [2], que Lentulus eut tant de peine à réduire; Douras, le vainqueur d'Appius Sabinus et l'effroi de la garde prétorienne, tant d'autres, dont les noms échappent à ma mémoire, figureraient peut-être avec éclat à côté des plus grands capitaines de l'antiquité, mais le récit des faits de leurs armes peut [3] m'écarter des bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage. Je ne m'arrêterai, de là, qu'à Décébale, le seul des princes daces dont la mémoire est encore en vénération dans la province, et que les historiographes moldaves comptent avec orgueil au nombre de leurs anciens Souverains.

Décébale vivait du tems de Domitien et de Trajan. Dès sa plus tendre jeunesse il s'était fait par ses exploits un nom dans l'armée. La voix publique l'appelait au trône du vivant même du prince qui l'occupait alors. Chez un peuple qui ne subsiste

[1] Dapyx. *N.* de *l'éditeur.*

[2] Cotiso; *idem.*

[3] Effacé: pourrait trop.

que de la guerre et de ses ravages, le droit de la naissance n'est compté pour rien. Le courage, l'habileté, la valeur décident seuls de la supériorité parmi ses chefs, et Décébale s'était illustré par des exploits qui lui avaient valu le suffrage de tous les autres [1]. Par un effort de patriotisme qui n'avait peut-être rien d'extraordinaire dans ces siècles reculés, le Souverain [2] se démit volontairement de la Couronne en faveur de Décébale, qui dès lors s'abandonna sans réserve à toutes les impulsions de sa haine contre les Romains. Domitien, alarmé de ses progrès, accourut avec toute son armée sur les bords du Danube, où Décébale lui-même ne tarda pas à se présenter avec toutes ses forces.

Le prince dace, qui se croyait en mesure de braver les phalanges romaines, ajouta à leur approche la dérision à l'insulte. Une députation envoyée à leur rencontre au milieu des préparatifs du combat, [s'en] fut porter des paroles de paix à l'empereur Domitien. Pour toute réponse, il fit avancer la garde prétorienne, mais elle avait alors à sa tête un général sans nom, sans considération dans l'armée. Son inexpérience présageant la victoire au roi des Daces, il voulut en savourer toutes les douceurs par de nouvelles humiliations de l'ennemi.

Au plus fort de la mêlée, une nouvelle députation se présenta au camp romain, et demanda à parler à l'empereur. Décébale, fier des avantages qu'il venait d'obtenir, proposait de faire cesser le carnage, si les Romains consentaient à se rendre ses tributaires et à lui payer à l'avenir un tribut d'une ou deux oboles par tête. Cette amère ironie porta la rage dans le coeur de l'armée romaine. On en vint de nouveau aux mains; on se battit avec une nouvelle fureur de part et d'autre, mais les Daces, animés par l'exemple de leur roi, eurent enfin le dessus, et les Romains, malgré la supériorité de leurs armes [3], furent mis en pleine déroute.

Julien, autre général romain, effaça ensuite par quelques succès la honte de cette défaite, mais Décébale, toujours acharné contre les Romains, ne se laissait pas abattre et revenait sans-cesse avec de nouvelles forces à la charge. Domitien, rebuté

[1] Effacé: Et jusqu'au souverain lui-même
[2] Effacé: ce prince.
[3] Effacé: et la résistance o, iniâtre de leurs meilleures légions.

enfin des fatigues d'une guerre dans laquelle ses armées s'épuisaient sans fruit, fit des ouvertures de paix au roi des Daces, qui voulait lui-même donner quelque repos à ses troupes et se préparer à de nouveaux combats. Le frère de Décébale, envoyé au camp romain pour traiter de la paix, la fit à des conditions qui couvrirent de gloire le roi des Daces. Rome, cette orgueilleuse maîtresse du monde, subit pour la première fois peut-être la loi du vainqueur. Les Daces, fiers de leurs victoires, ne lui accordèrent la paix qu'à condition que les Romains leur payeraient à l'avenir un tribut, que Domitien a régulièrement acquitté pendant tout son règne.

Décébale jouissait paisiblement du fruit de ses victoires, lorsque Domitien cessa de vivre. Trajan, son successeur, n'était pas fait pour supporter ce joug honteux [1]. Une armée romaine campait déjà avec lui sur les bords du Danube, avant que les Daces eussent prévu son arrivée. Décébale surpris, déconcerté [2], ne perdit pas cependant courage à cet avis, et s'avança rapidement à sa rencontre avec l'élite de ses troupes. Les Daces se battirent avec acharnement, leur général fit des prodiges de valeur, mais les Romains avaient cette fois Trajan à leur tête, et Décébale, repoussé, mis en déroute, sans espoir de se plus soutenir contre un ennemi si redoutable, demanda la paix au vainqueur. Il l'obtint, mais à des conditions que Trajan lui dicta lui-même.

Les Romains, voulant trop faire valoir les avantages qu'ils venaient de remporter, Décébale prit le parti de tenter encore une fois le sort des armes. Il se remit en campagne avec les débris de son armée [3], mais la reprise des hostilités fut encore suivie de nouveaux succès par les Romains, et Décébale, battu, poursuivi, sans ressources, fut enfin contraint de recevoir la paix aux plus dures conditions. Ses armes, ses arsenaux, ses châteaux, ses places fortes, toutes ses provisions de guerre, tous les déserteurs et transfuges de la République furent livrés aux Romains. Lui-même, consterné, abattu, fut traîné désarmé aux pieds de l'empereur, qui consentit à lui laisser la Couronne et une ombre d'autorité à condition qu'en sa présence et à celle

[1] Effacé: et il prit sans hésiter le parti de le secouer.
[2] Effacé, et pris à l'improviste.
[3] Effacé: Renforcée des troupes de quelques peuples alliés.

de toute l'armée il prêterait serment de fidélité et de soumission à l'Empire romain. Une députation alla[1] jurer de sa part dans le Sénat de Rome le maintien de ces conditions, et Trajan la suivit dans peu, au milieu des acclamations de toute l'armée.

Décébale mordait sa chaîne et ne machinait que vengeances et perfidies. Sa haine contre les Romains[2], aigrie par ses revers, ne respirait que massacres et carnage. Après le départ de Trajan[3] il se mit à recruter son armée, à relever ses places fortes et à soulever ses voisins contre les Romains. A la nouvelle de ces hostilités, l'empereur, furieux, jura de laver ce nouvel affront dans le sang de cet implacable ennemi du nom romain et en moins de quelques mois une armée des plus formidables reparut avec lui sur les bords du Danube. Les Daces, qui connaissaient l'activité et l'habileté de Trajan, perdirent courage à son approche, et la désertion se mit dans leur armée. Décébale, alarmé de ses progrès, perdit dès lors l'espoir de résister longtemps avec succès aux Romains, et, à défaut de meilleures armes, il eut recours aux perfidies. Des meurtriers, séduits par l'appât du gain, furent envoyés au camp romain pour assassiner l'empereur, mais Trajan, averti, se tint sur ses gardes.

De nouvelles perfidies ne réussirent pas mieux à Décébale. Il connaissait Longin pour un des favoris et des meilleurs généraux de l'empereur et, sous prétexte de vouloir renouveler les négociations, il l'attira adroitement dans son camp. Dès qu'il l'eut en son pouvoir, il le fit charger de chaînes, et menaça de le faire mourir dans les tourmens, s'il ne lui obtenait pas une paix avantageuse de Trajan. Longin prévint par le poison les supplices[4] qu'on lui préparait, et le roi des Daces perdit par sa mort le fruit de ses nouvelles trahisons.

Dans ces entrefaites Trajan campait avec son armée sur les bords du Danube. Témoin, des tentatives désespérées de son ennemi, il résolut de mettre cette fois plus de précaution[5] dans sa marche et de faciliter à son armée le passage de ce fleuve par la construction d'un pont dont les Romains ont eux-mêmes

[1] Effacé : encore.
[2] Effacé : encore plus.
[3] Effaceé : sans plus voiler ses desseins.
[4] Effacé : des efforts.
[5] Effacé : que de célérité.

admiré la solidité, la grandeur et la magnificence. Sans la jalousie d'Adrien, ce monument braverait encore les ravages du tems. Vingt arcades, au dire des historiens, de soixante pieds d'épaisseur chacune sur cent cinquante de hauteur, construites en pierres d'une énorme grosseur et séparées les unes des autres par un espace de soixante-dix pieds, servaient de base à ce merveilleux ouvrage, défendu aux deux extrémités par deux forts, qui le rendaient inexpugnable en cas d'attaque.

A côté de cet étonnant ouvrage, près des bords du Danube, à l'endroit où l'Alouta se jette dans ce fleuve, s'élevait une magnifique chaussée. Établie par les soins de Trajan, pour la facilité des communications, elle courait, à ce que l'on dit, dans une ligne parallèle à l'Alouta et se perdait dans les monts Krapaks. Dans le voisinage de ces deux monumens, Trajan fit encore creuser une espèce de fossé, ou retranchement, qui après tant de siècles résiste encore aux ravages et à l'action destructive du tems. Cet immense fossé, qui conserve encore dans la province le nom de son fondateur, s'étend sur les bords du Danube jusqu'à Galatz, traverse le Pruth, le Boudgiak et se suit sans interruption jusqu'au Don et au-delà. Les annalistes moldaves, et entre autres le Grand Logothète Miron, le plus exact, le plus judicieux des historiographes de la province, s'épuisent en conjectures sur les causes qui peuvent avoir provoqué ces immenses travaux, qui [1] peut-être n'ont été entrepris que dans la vue d'éterniser la mémoire des victoires de l'empereur romain.

Je reviens à ma narration.

Au retour de la belle saison, l'armée romaine se remit en marche et s'avança rapidement jusqu'au milieu des terres du roi des Daces. Sarmigethuse, ou Zarmiss, sa Capitale, lui ouvrit ses portes sans résistance. Les autres places fortes, à son exemple, se rendirent les unes après les autres. Le malheureux Décébale se battait partout en désespéré, en homme résolu de ne pas survivre à ses défaites, mais ses troupes ne le secondaient plus et l'abandonnaient au milieu de la mêlée. Tous ses efforts pour ranimer leur courage furent inutiles. Saisies d'une terreur panique, elles fuyaient partout à la seule vue de l'ennemi, et le roi des Daces, errant, fugitif, prit enfin le parti de [2]

[1] Effacé: mais.
[2] Effacé: terminer ses jours.

se soustraire par la mort aux nouvelles humiliations qu'on lui préparait.

Sa haine contre les Romains ne l'abandonna pas cependant dans ces terribles instans. Pour leur dérober le butin, qu'ils convoitaient, il ne s'occupa dès lors que des moyens de soustraire ses trésors à leur avidité. Tout rempli de ce projet, il enfouit les moins précieuses de ses dépouilles sur des rocs escarpés, dans des cavernes creusées à une très grande profondeur. Les autres, celles qui pouvaient le plus tenter la cupidité des Romains, furent ensevelies dans le lit du fleuve Sargète, qu'il avait détourné, et auquel il fit ensuite reprendre son cours ordinaire pour recouvrir de ses eaux ces précieuses dépouilles. A ces précautions[1], il joignit encore celle de faire inhumainement massacrer tous les ouvriers qu'il avait employés à ces ouvrages, pour mieux ensevelir son secret avec eux. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de ses trésors, Décébale se poignarda de sa main et mit ainsi un terme à sa vie et à ses malheurs. Sa tête, portée à Rome, fut suspendue au Capitole.

La Dacie depuis lors ne s'est plus relevée de sa chute. Érigée en province de l'Empire, elle fut longtemps gouvernée par des légats romains. La guerre et les émigrations dont elle fut suivie avaient cependant dévasté ce beau pays. Trajan, affectionné à sa conquête, entreprit de la repeupler par des colonies romaines. Des villes, des villages, des chemins pour la facilité des communications, des ateliers pour l'exploitation des mines dont ces pays abondent s'élevèrent de toutes parts par ses soins, et les Daces, sous son règne, jouirent d'une prospérité qu'ils n'avaient jamais connue jusqu'alors.

La Dacie était la seule province romaine sur les rives septentrionales du Danube, et la Transylvanie la partie la plus peuplée de cette province. D'immenses troupeaux de gros et menu bétail, des moissons abondantes en grains de diverses espèces, formaient alors toute sa richesse. Les moeurs de ses habitans, longtemps agrestes et sauvages, même après leur soumission par les Romains, ne s'adoucirent que peu à peu. L'arc, la flèche, de grosses massues de bois garnies des pointes ferrées continuèrent à être les seules armes en usage parmi eux.

---

[1] Effacé: suggérées par sa haine.

Sous le successeurs de Trajan, les Goths parurent pour la première fois le long des monts Krapaks. Dans leurs guerres contre ces barbares, les Romains se bornaient principalement à la défense de la Transylvanie, du Banat et de la Vallachie jusqu'à l'Alouta. Tout le reste était abandonné à sa destinée.

De nouveaux essaims de barbares vinrent encore fondre sur la Dacie au commencement du troisième siècle. Aurélien, alarmé de leurs progrès, perdit l'es poir de la conserver et la fit évacuer par ses troupes. La retraite de l'armée romaine jeta l'épouvante dans la province, et fut comme le signal d'une émigration générale. Les colonies romaines et ceux des Daces qui s'étaient naturalisés parmi elles furent s'établir sur la rive méridionale du Danube, où le Sénat de Rome leur abandonna la jouissance d'une immense étendue de terrain entre la Haute et la Basse Moesie.

Tous les Daces ne furent pas cependant entraînés dans cette émigration. Beaucoup d'entre eux préférèrent les fléaux de la guerre à l'abandon du sol natal. Les monts Krapaks, dans leurs sinuosités, leur offraient des asyles assûrés. Ils s'y ensevelirent en quelque sorte avec leurs femmes, leurs enfans et leurs biens, et se dérobèrent ainsi longtems à la férocité des barbares, qui ne pénétraient qu'avec une extrême circonspection dans ces sombres asyles, où d'ailleurs une poignée d'hommes déterminés pouvait en arrêter des milliers. Les Goths cependant se familiarisèrent peu à peu avec ces lieux sauvages et vinrent arracher les restes de ces malheureux Daces à la paix et au repos dont ils jouissaient dans ces mornes retraites.

Le nom des Daces a depuis lors disparu de l'histoire, sans que la nation ait cependant cessé d'exister. Ses tristes débris, toujours relégués sur les monts Krapaks, étaient souvent asservis par les peuplades qui se pressaient sur les rives du Danube. Habitués peu à peu à leur joug, les Daces conntinuèrent à vivre parmi elles du produit de leurs troupeaux et de leurs moissons, seuls biens que leurs oppresseurs ne leur enviaient pas. Une partie des moeurs agrestes de leurs ancêtres, quelques rites religieux, quelques superstitions du paganisme, qui sous d'autres noms se conservent encore parmi eux, et la langue latine corrompue, mutilée, entremêlée de termes d'origine slave, sont tout ce qui nous reste encore de ces débris des anciens Daces,

Sur le milieu du quatorzième siècle les Daces, longtemps oubliés, reparurent en Europe sous le nom de Moldaves, conduits par Dragouch, un des chefs les plus considérés parmi eux. D'autres colonies, au douzième siècle, sous la conduite de Rado-Negro, Rodolphe le Noir, leur avait déjà donné l'exemple d'une grande émigration.

Je m'essayerai d'en esquisser ici l'histoire avec la brieveté que je crois avoir mise dans cet aperçu, sans trop remplir les marges de cet ouvrage de citations qui ne serviraient qu'à en grossir inutilement le volume.

(A suivre.)

N. B. Cantacuzène

Vieux temp.—Vieilles figures.

CHAPITRE I.

Dès mon plus jeune âge, mes parents avaient jugé bon de m'envoyer en pension à Lausanne, où mes frères aînés m'avaient précédé. Mon père, qui était à cette époque préfet de Roman, sous le gouvernement de Lascar Catargi, se préparait à quitter ses fonctions, pour se retirer définitivement à la campagne. Il aimait l'agriculture, il aimait son domaine, mais avant tout il aimait sa liberté.

Il était de ces natures complexes, unissant à une bonté et une sollicitude extrême une volonté de fer, qui ne supportent aucune contradiction; tous ceux qui l'ont connu se rappellent ce beau visage, d'une noblesse si racée, dont le regard devenait fulgurant et le geste impératif à la moindre discussion, mais, aussitôt le calme revenu, il marchait vers vous, la main tendue, avec ces mots: „sans rancune, n'est ce pas?". Il mettait dans ce geste toute la distinction qui le caractérisait.

Il avait gardé de son séjour en Suisse, et sous l'influence du milieu protestant et calviniste du Canton de Vaud, une certaine austérité, dépourvue toutefois d'exagération et de cette étroitesse d'esprit coutumière à la Suisse de Calvin de ce temps-là.

Puisqu'il s'agit de la Suisse, il est utile de dire que mes grands parents y avaient envoyé leurs quatre fils pour y terminer leurs études à l'Académie de Lausanne (devenue Univer-

sité depuis), qui attirait à cette époque (1830-1845) de nombreux étudiants venus de tous les pays. Sainte-Beuve y professait alors, ainsi que le poète polonais Mickiewicz.

Ma grand mère était férôcement bigote: le terme n'est nullement exagéré, car mon père à travers la vie semblait ne lui pardonner qu'avec peine ses excès de sévérité et sa compréhension si peu chrétienne de ses devoirs religieux; n'avait-elle pas, sans aucun motif, conduit trois de ses filles aux couvents d'Agapia et Varatec, en Moldavie? Si deux d'entre elles s'y sont docilement résignées, la plus jeune, en religion soeur Benjamine (Veniamina), au moment où la voiture de ses parents dépassait le seuil du couvent, s'est cramponnée avec des cris de désespoir aux roues de la voiture, en suppliant ses parents de la reprendre; si mon grand-père semblait se laisser fléchir, ma digne, mais intraitable aïeule ne broncha pas. Au cours de sa longue vie monacale, cette chère âme ne connut ni résignation, ni soumission: elle fut et demeura une révoltée jusqu'à la dernière heure, et je me souviens encore de ses imprécations, lors d'une visite à Varatec, parce qu'elle se croyait lésée dans le partage de la fortune d'un de ses frères. Ce fut sur ma pauvre tête, qui n'en pouvait mais, un débordement de malédictions, qui ne cadraient guère avec la sainteté monacale et encore moins avec la charité chrétienne. Elles me furent retirées, grâce à un beau flacon d'Eau de Cologne parfumée, que je lui offris en action de grâce. Victime de coutumes implacables et de la rigueur fanatique d'une mère exaspérée et prolifique à l'excès (car elle eut dix-huit enfants), il lui aura été beaucoup pardonné.

Cette même mère grand (et c'est là que je voulais en venir) eut l'idée bizarre de confier mon père et mes oncles, qui n'étaient plus des enfants à leur départ pour la Suisse, à un prêtre orthodoxe, un pope qui excita la curiosité la moins respectueuse des bons Vaudois par sa tenue de prêtre byzantin, tout à fait inconnue au pays de Vaud. Il y a près d'Ouchy une vieille tour, du nom de Tour Haldiman, qui n'était alors qu'une ruine et fut restaurée depuis. Les quatre frères s'y promenaient un soir et quels ne furent pas leur étonnement et leurs fous rires, en apercevant une pauvre femme affolée et courant autour de la ruine en criant: „le diable! j'ai vu le diable!“. On eut toutes les

peines du monde à la rassurer. Dès ce jour, cet excellent pope crut prudent de changer sa tenue ecclésiastique d'Orient en celle d'un vague clergyman anglais, au grand mécontentement de ma grand'mère.

Les quatre frères supportaient difficilement les régimes des jours maigres et des jeunes imposés par l'Église et observés avec exagération dans la maison paternelle, il serait plus exact de dire: la maison maternelle, car mon grand-père, constamment absent et retenu ailleurs par ses hautes fonctions de „mare logofăt" Grand Logothète (premier ministre) et les multiples exigences de la politique, semblait ignorer ce qui se passait dans sa famille, au point de désigner, un jour de courte halte chez lui, un de ses derniers nés et de dire: „Mais celui-ci qui est-il et comment s'appelle-t-il?" Un jour donc, un mardi ou vendredi de Carême, ces messieurs, fatigués des haricots à l'huile et autres maigres pitances, s'étaient donnés le mot, de mèche avec le maître queux, de souper et de manger à leur faim, dans une chambre à l'autre extrémité de la maison. Surpris par leur mère, ils virent voler par la fenêtre volailles et vaisselle et furent soumis à un nombre considérable de génuflexions pour obtenir un pardon qui n'était que relatif. Pauvre grand'mère! Je ne voudrais pas m'attirer par delà sa demeure dernière les mêmes malédictions que celles de sa fille, mais combien je suis heureux de n'avoir pas eu à subir ses rigueurs canoniques!

Tel ne fut pas mon grand-père! Esprit large et généreux, il fut attentif avant tout aux obligations de ses fonctions ministérielles. Le prince Michel Sturdza ne l'aimait pas, mais ne pouvait se passer de lui. Tout en se méfiant réciproquement l'un de l'autre, chacun reconnaissait les mérites et les services rendus par l'autre à une cause commune. Nicolas Canta, — ainsi nommé pour être distingué des autres Cantacuzène de Moldavie, — était un esprit d'une culture supérieure à celle de son temps, il avait grande allure, disait-on. S'il lisait couramment Homère et les grands classiques grecs, il était loin d'ignorer ceux du grand siècle français, dont il possédait la langue parfaitement; les lettres qu'il écrivait à sa fille, Marie Cantacuzène, qui habitait Paris et dont je parlerai plus loin, sont du meilleur style épistolaire. Lors d'une audience que l'empereur François-Joseph, m'a accordée à Budapest, tout au début de ma carrière, il

s'est souvenu d'avoir eu un long entretien avec mon grand père en Bucovine (vers les années 1850–1852) et a-t-il ajouté: „bien que çà date de très loin, j'ai gardé du prince Cantacuzène le souvenir d'un homme fort distingué et notre entretien est resté fixé dans ma mémoire". J'ai été très frappé et impressionné par ces paroles prononcées par un Monarque très avare de paroles flatteuses et peu enclin à donner un titre de noblesse aux descendants des familles princières de notre pays.

Un grand malheur frappa mes grands parents lorsqu'ils habitaient leur terre familiale de Horodniceni. La maison, entourée d'un grand parc, avait vue sur un vaste étang. Un jour, après le repas de midi, mes grands parents, se trouvant sur la terrasse, virent leur fils Mathieu et sa sœur, du nom d'Hèlène, se noyer devant leurs yeux. Se promenant en barque tous deux, en compagnie de ma mère, alors à peine fiancée à mon père, subitement la barque chavira: mon oncle, qui savait nager, aurait pu se sauver, mais frappé de congestion, car l'eau était froide, il coula à fond, avec sa malheureuse soeur, qui se cramponnait à lui. Tout secours fut inutile. Ma mère seule put échapper à la mort ayant été maintenue à la surface par sa crinoline, qui fit ballon. C'est après cet affreux malheur que mon grand-père quitta à tout jamais Horodniceni, la terre ancestrale. Un monument, conservé par la famille et dû à un sculpteur italien, commémore aujourd'hui encore la fin tragique de cet oncle et de sa soeur Parmi nos très rares portraits de famille, il en existe un de cet oncle Mathieu, qui était fort bel homme et distingué: le nom de Mathieu est resté cher à la famille et fut donné à mon si regretté frère Mathieu Cantacuzène, une des grandes et nobles figures de notre pays.

Après cette longue parenthèse, j'en reviens à mon début: dès mon plus jeune âge, j'avais neuf ans à peine, mes parents avaient jugé bon de m'envoyer en pension à Lausanne où mes frères ainés (de dix et quinze ans plus âgés que moi) m'avaient précédé, précédés eux-mêmes, après un long intervalle bien entendu, par notre père et mes oncles. Parmi les anciens camarades d'étude, avec lesquels mon père s'était lié d'amitié, figurait outre les deux princes Hohenlohe, dont l'un devint chancelier de l'Empire d'Allemagne et l'autre cardinal, un certain Jean

Louis Galliard, descendant d'une famille de huguenots, réfugiés en Suisse, lequel ne connut aucune de ces carrières brillantes, qui ne sont pas d'ailleurs à la portée du citoyen helvétique, mais jouissait d'une certaine notoriété dans la Suisse française et se distingua dans l'enseignement. Il avait fondé à Lausanne, dans la seconde partie du siècle dernier, un collège qui portait son nom et qui connut plusieurs générations d'élèves suisses et étrangers. Mon père, ayant été informé que son ancien camarade avait pris également la direction d'un pensionnat de jeunes gens, n'hésita pas à lui confier à tour de rôle ses trois fils.

Quel bon souvenir fut pour nous trois la pension Galliard, le collège, les bons temps de Lausanne! A la pension nous vivions comme en famille, au collège nous étions en si bonne compagnie, et nos professeurs étaient de si braves gens! Sous la surveillance attentive et paternelle de celui que nous appelions „papa Galliard" il ne fallait pas broncher, par exemple, car il savait aussi sévir, et vivement! Quand il vous prenait par le bras et vous disait: „passez dans mon cabinet", un frisson vous passait dans le dos. Parmi les pensionnaires roumains qui se sont succédés, on trouve les noms des Sturdza, Floresco, Perticari, Silion, ainsi que celui de mes deux frères et le mien. J'ai passé près de dix ans à la pension et au collège Galliard, années heureuses d'un bout à l'autre.

Lausanne était à cette époque dépourvue de cette atmosphère des palaces suisses et des instituts et collèges de grand luxe, où, sous prétexte de sports et de vie au grand air, on n'apprend que peu de chose et un bien mauvais français. C'était une bonne, simple et honnête cité académique, où l'instruction se donnait sans surmenage, où l'on se gavait de grand air, en se livrant sans exagération à tous les sports, pratiqués aujourd'hui avec plus de discipline peut-être, mais certainement avec plus de contrainte que de plaisir. Mes camarades m'invitaient souvent dans leur famille, et je n'avais pas atteint mes seize ans que j'allais déjà dans le monde, où mon père et mes oncles avaient laissé les meilleurs souvenirs. Les vieilles dames levaient les yeux au ciel en me disant: „Ah! qu'ils étaient charmants!"

Lausanne avait encore son aristocratie, composée entr'autres des familles de Loys, de Cerjat, de Palézieux, de Mestral, Roux de Freystedt, etc. etc., dont les hôtels entre cour et jardin or-

naient la Rue de Bourg; on était de la Rue de Bourg comme à Paris au Faubourg St. Germain. Une des particularités de Lausanne consistait dans le nombre considérable de pensionnats de jeunes gens et encore davantage de jeunes filles, que l'on voyait se promener, institutrices en tête, comme des oies. Il se créait ainsi, dus au voisinage fréquent de ces pensionnats, toute sorte de petits flirts, fort innocents d'ailleurs, où la télégraphie sans fil jouait un grand rôle. Parmi les directeurs de ces pensionnats où prédominait l'élément anglo-saxon, il en était de fort grincheux et irascibles, ce qui nous incitait à leur jouer mille tours des plus pendables.

Chapitre II.

Ma famille, quelque peu inquiète de mes allures précocement mondaines, ainsi que des dépenses auxquelles elles pouvaient m'entrainer, m'expédia de Lausanne à Paris, où je fus placé interne à l'École Monge. „J'ai gardé mauvais souvenir de cette École (aujourd'hui Lycée Carnot): il y régnait un esprit de parvenus et nouveaux riches qui me déplaisait." Je n'y fis pas long feu, et, aux premières vacances d'été, je partis pour la Roumanie, avec mon beau-frère et correspondant Eugène Ghika-Budeşti, désireux également de rentrer dans son pays après avoir fait de la peinture pendant plusieurs années à Paris. Quelle agréable et douce sensation que le retour au pays et au bercail, après de longs mois emmûré dans un lycée, avec des pions à vos trousses! „La patrie, nul doute possible, c'est le clocher de mon village, le pays de mon enfance, avec mes premières impressions mes premières joies. C'est mon domaine, j'y suis chez moi" (Duhamel).

Ce fut un été charmant! Réunis autour de mes parents à Hoiseşti, terre familiale, mon beau-frère Ghika, son fils, aujourd'hui architecte bien connu, et ses filles, nous passions nos journées en nous livrant à tous les plaisirs de la campagne, tels que nous les avons connus autrefois, ainsi qu'aux jeux les plus divers. On grimpait sur les arbres, on se bourrait de fruits; toute une meute de chiens nous suivait et courait à travers champs avec nous. Eugène, mon beau-frère, allait s'installer dans le jardin pour peindre, et chacun de nous le suivait, portant qui le chevalet, qui la boîte à couleurs. Le dimanche, mon frère Mathieu

venait passer la journée et c'était des quatre-mains fous au piano; toutes les partitions de Wagner y passaient; autant mon beau-frère que mon frère étaient d'excellents musiciens, passionnés de la musique de Wagner. Mon père, nourri autrefois de musique italienne, ne voyait dans tout cela que bruit et dissonances; il s'enfuyait dans le jardin ou faisait atteler pour sa tournée habituelle aux champs. Pas plus que de politique, il ne fallait discuter sur ce sujet avec lui. Il avait connu à Paris les beaux jours de l'Opéra Italien et avait entendu toute cette pléiade de chanteurs illustres dont on cite les noms aujourd'hui encore.

A l'occasion d'une de ses visites en Moldavie, le Roi Carol I-er, se rappelant que mon père habitait non loin de la station de chemin de fer de Podul-Iloaii, eut la gracieuse attention de le faire prévenir qu'il désirait le voir à la gare à son passage. Parmi les quelques paroles que Sa Majesté put lui adresser, Elle manifesta son étonnement qu'ayant trois fils, aucun d'eux ne s'était destiné à la carrière militaire. Mon père déclara qu'il en avait un qui n'avait pas encore fait choix d'une carrière et qu'il était reconnaissant à Sa Majesté de l'indication qu'Elle lui donnait. C'est ainsi que l'on décida de m'envoyer à Bucarest au premier concours d'admission à l'École Militaire. Cette solution ne me convenait nullement, ne me sentant aucune, mais absolument aucune vocation et encore moins d'aptitude pour cette carrière, mais ce désir était un ordre pour moi, et je me soumis. Le jour de l'examen arriva: il eut lieu dans l'immeuble connu de la Calea Griviței.

Je vois encore la grande salle en amphithéatre où nous fûmes installés. Je n'ai jamais rien compris, à mon grand regret, aux mathématiques, et l'on nous donna à résoudre un problème de trigonométrie, qui devait être l'enfance de l'art, mais fut indéchiffrable pour moi. A un moment donné, je regarde autour de moi et, à ma grande surprise, je constate que nous étions en nombre inférieur au nombre de places vacantes. „Mon pauvre ami", me disais-je, „on va être indulgent et tu seras admis", car j'étais assez calé pour les autres matières et fortement pistonné par dessus le marché. Sans hésiter et feignant le désespoir de ne pouvoir arriver au bout de mon problème, je prends mon chapeau et descend gravement les marches de ce temple de Mars; près de la chaire des examinateurs, je m'incline très bas en dé-

clarant que je me retirais et renonçais à ma candidature... "Mais comment se peut-il ?, Pourquoi ? Nous allons voir". En attendant j'avais franchi la porte et d'un pas précipité je me dirigeai vers la sortie ; une fois dans la rue, je courus à la gare et partis avec le premier train pour Jassy où je fis part de mes exploits, non sans crainte, à la famille... Grâce à l'intervention d'une de mes soeurs, les choses se passèrent en douceur.

Après cet incident, il y eut à mon sujet grand conciliabule de famille : retournerai-je à Paris ou resterai-je en Roumanie, à Jassy, pour y faire mes études de droit? La présence de ma soeur fit pencher la balance en faveur de Jassy, sous la douce surveillance de mon frère Mathieu. J'y connus la liberté, — la joie de vivre, — et j'y fus heureux comme on peut l'être à cet âge. Qui ne connaît cette vieille chanson que je chantais d'ailleurs pour la grande joie des vieilles dames et dont le refrain est : „comme on rit, comme on aime, comme on pleure à vingt ans" !

Petite Capitale avant l'union des deux Principautés, Jassy avait connu de beaux jours et une réelle prospérité. La société moldave partageait son temps entre la campagne, où elle menait une vie large, hospitalière jusqu'à l'excès, mais simple et nullement comparable à celle de nos voisins polonais et hongrois. En ville chaque famille avait sa demeure ; elles se sont fermées peu à peu et celles qui subsistent sont transformées en écoles, cercles militaires, banques, etc. Le palais Roznovanu, qui ne manquait pas d'allure, où j'ai pu assister encore à un bal qui pouvait soutenir la comparaison avec beaucoup de ceux auxquels j'ai été convié à l'étranger, est devenu la Mairie, la belle demeure du prince Ghika, École Militaire ; telle autre abrite le Commandement de la place ; l'ancien palais princier, où le prince Couza habitait en dernier lieu ne fut plus, avant de devenir un Musée consacré à sa mémoire, qu'un modeste Crédit Urbain, avec des vilaines boutiques sur la rue.

Un jour, ce prince, se trouvant près de la fenêtre, vit passer dans la rue mon père, son cousin par alliance (*Elena Doamna*, la princesse Héléne, née Rosetti Solesco, était en effet la cousine germaine de mon père et avait été élevée dans la maison de mes grands parents) et le fit appeler. Aussitôt entré, le prince lui adressa la parole avec ce vers classique : „Prends un siège Cinna", et mon père de

répondre: „je ne suis pas Cinna et tu es encore moins Auguste". Cette entrée en matière coupa court aux effusions que le prince semblait souhaiter. D'où provenait cette attitude farouche de mon père? Lorsque le prince Couza avait prêté serment, mon père assistait à la cérémonie en compagnie des nombreux notables du pays; le prince crut utile, pour flatter les nouveaux espoirs d'une démocratie naissante, de faire un geste fort déplacé et nullement courtois en passant devant ceux qu'il se plaisait à appeler: „messieurs les aristos" et auxquels il devait son élection, et de leur dire: „je leur en montrerai *moi* à ces messieurs", phrase d'autant plus injuste que „ces messieurs" étaient, à l'égal de mon père, des libéraux dans le meilleur sens du mot, et réclamaient des réformes plus avancées mêmes que celles que le prince projetait.

Parmi les maisons de Jassy, il en est une, petite et modeste, en montant vers la jardin de Copou, qui reste sous sa forme première. Elle porte encore le nom de „Casa Casimir", ayant appartenu à cette famille jusqu'à la mort de son dernier représentant. C'est là que sous le règne du prince Michel Sturdza se réunissaient ceux qui conspiraient contre le prince, — c'était aux approches de l'année 1848, — quand un vent de révolution commençait à souffler à travers l'Europe. Parmi ces conspirateurs se trouvaient le colonel Couza, Basile Alexandri, son frère Jean, Basile Romalo, Sturdza (de Şcheiu), mon oncle Jean Cantacuzène, mon père et plusieurs autres. Un beau soir, Grégoire Sturdza, le fils du prince, fit entourer la maison de ses sbires et coffra ces messieurs. Dès le lendemain, ils furent expédiés à Galatz et confiés à des officiers russes qui devaient les faire transporter à la forteresse de Măcin pour être livrés aux Turcs. La femme du colonel Couza, ma mère et d'autres dames, aussitôt averties de ce qui allait se passer, achetèrent tout ce qu'elles purent trouver en fait de vins, liqueurs et champagne et les firent déposer dans la barque qui devait transporter les prisonniers et leurs gardiens. Le résultat fut celui qu'on souhaitait: officiers et rameurs s'enivrèrent au point que nos prisonniers purent prendre les rames en mains et diriger la barque sur Brăila, où l'on apercevait le drapeau anglais flotter sur la Consulat Britannique. Dès qu'ils abordèrent non loin du Consulat, ce fut un sauve-qui-peut général pour arriver au plus vite dans l'enceinte du Consulat. La plu-

part de nos jeunes conspirateurs y parvinrent assez facilement, mais Couza, qui s'était fait une légère entorse en sautant de la barque, ne pouvait courir : il demanda à une des sentinelles, toute ahurie de ce qu'elle voyait, de l'aider à faire quelques pas et se dirigea tranquillement vers l'entrée du Consulat. Dès qu'il fut devant la porte il bouscula vivement son sauveur et pénétra dans l'enceinte du Consulat. Mais, une fois là, il fallait en sortir, car on ne pouvait abuser de l'hospitalité du Consul, aussi accueillant qu'il fût. Mon père, que ma mère avait su rejoindre, profita du premier bateau de la Compagnie autrichienne de navigation pour s'enfuir à Vienne et parvint jusqu'au bateau, déguisé en porteur de bagages, avec la malle de sa femme sur les épaules.

Parmi les maisons qui ont leur histoire ou plutôt leurs histoires, on peut encore citer l'ancien palais du prince Stourdza, situé derrière l'Église Métropolitaine, qui n'était plus, à l'époque où j'habitais Jassy, qu'une vaste demeure aux murs tremblants, dont portes et fenêtres tombaient en pourriture. Le prince Grégoire Sturdza, fils du prince régnant Michel, mentionné plus haut, y habitait la seule aile qui tenait encore debout. Curieuse figure que ce prince d'allure asiatique, véritable colosse, bâti en Hercule, figure énergique, encadrée de cheveux roux, barbe et moustache rutilante, torse bombé et taille souple ! Je le vois encore, déambulant sur le plateau de Copou, où son équipage vétuste, conduit par un cocher en livrée rapée, trop large et trop longue, et coiffé d'une casquette à galons dorés, enfoncée jusqu'aux oreilles, le déposait chaque jour, à l'heure de la promenade. Il faisait de grands pas et semblait défier le monde. Je me suis trouvé un jour subitement en face de lui : „Qui êtes-vous, jeune homme, que j'aperçois ici souvent ?“ Je déclinai mon nom. „Ah ! Ah !“, fit-il, „fils de Basile, l'ancien révolutionnaire !“.

Je ne sais comment nous arrivâmes à parler de musique et de Wagner : „Ne me parlez pas de tout ce fatras de musique dissonante et assourdissante“ et il me cita comme une pure merveille musicale le septuor de „Lucia de Lamermoor“, si je ne m'abuse, et, remontant en voiture, il entonna les premières mesures. Il y eut une époque d'engouement teinté de snobisme pour la musique de Wagner, — à exclusivité de toute autre, — mais la musique italienne, avec toute sa verve, dans ce qu'elle

a de plus fringant, de plus souple et de plus élégant, n'a pas tardé à reprendre ses droits.

Lois, coutumes et convenances n'existaient pas pour ce prince Sturdza : la rumeur publique assurait que son vieux palais abritait un véritable harem (je m'empresse d'ajouter qu'il avait servi dans l'armée ottomane, où il avait reçu le titre de Pacha). Lorsqu'il s'installa dans la nouvelle Capitale, où il fit construire le palais qui devint le Ministère des Affaires Étrangères pendant près d'un demi-siècle, il exigea de son architecte des pièces immenses, où il pourrait évoluer sur un bicycle de son invention et se jeter d'une extrémité à l'autre suspendu à des anneaux. A deux heures du matin, il se faisait réveiller et avalait un copieux beefsteack. N'avait-il pas eu un jour la fantaisie de faire expérimenter un avion de son invention par un malheureux Tzigane, qui se tua au premier essai ? Il était si fier de son anatomie qu'il pria, avant de mourir, son médecin de faire l'autopsie de son cadavre.

* * *

Quand on cite aujourd'hui le nom de Jassy, chacun de dire : „ce pauvre Jassy !" En effet, ceux qui connaissent le Jassy d'aujourd'hui auraient de la peine à se figurer ce qu'il fut autrefois. Mes parents, mes soeurs même en ont encore connu les beaux jours et moi, la rapide décadence.

Le prince de Ligne écrit, en 1795, que la ville comptait cent cinquante palais et fait une description des fêtes auxquelles il avait assisté et, s'il ajoute que les femmes „s'habillaient comme à Constantinople", plus tard un autre voyageur, du nom de Tissot, fait de Jassy le plus riant tableau et parle de la beauté et de l'élégance des femmes „qui s'habillent à Paris"... Quel progrès ! Elles semblent lui avoir laissé les plus doux souvenirs. Détail amusant, le prince de Ligne raconte que les dames de Jassy avaient une manière d'égrainer leurs chapelets qui constituait un véritable langage à l'adresse de leurs amoureux. Où sont les cent cinquante palais ? Où sont les beaux jours d'antan ? „Depuis lors tombent en ruines les palais abandonnés, dit un écrivain roumain. Hélas ! faut-il l'avouer ? Jassy n'est plus que la ville qu'on abandonne ; on essaie de lui rendre un peu de son importance d'autrefois en lui donnant le caractère d'une cité universitaire et intellectuelle, mais on a malgré tout

l'impression que tout y languit. Lorsque j'y fis mes études, on trouvait encore de beaux restes, la vie y était animée et il y avait des ressources disparues aujourd'hui. La nouvelle Résidence Royale du Pruth saura-t-elle faire revivre cette ville charmante, dont les souvenirs restent chers à tous les coeurs roumains?

J'avais pris l'habitude d'aller les dimanches et jours de fête à la campagne, située à une trentaine de kilomètres de Jassy, où mes parents passaient la plus grande partie de l'année. C'est là que pendant les longues soirées d'hiver entre deux parties de piquet ou de réussite, mes parents, évoquant les souvenirs du passé, nous racontaient ce qu'avait été le monde à Jassy et combien la société à l'époque de leur jeunesse fut brillante et distinguée. Lorsque je disais à mon père que telle au telle vieille dame dont il venait de vanter les charmes et la beauté m'avait parlé de lui et s'était enquis de ses nouvelles: „pourvu que je ne la voie plus", s'écriait-il. Quand on ne se voit pas d'une façon continue, mieux vaut garder le souvenir intact des premières impressions.

Dans ces récits, au coin du feu, pendant que le sifflement lugubre de la tempête de neige se faisait entendre du dehors, c'était tantôt une page d'histoire, tantôt quelque poignant souvenir du passé, tantôt aussi quelqu'événement mondain à sensation d'autrefois, pas mal de divorces, de duels malheureux, tel que celui d'un Balş avec un officier autrichien qui plaisait à sa femme (ce fut l'innocent qui tomba), des enlèvements même, dont le côté romantique excitait ma curiosité. Comment cela se passait-il? Etait-ce l'échelle de Roméo? La fugue à travers la nuit?

Mes parents se rendaient souvent à Jassy en voiture: ils rapportaient parfois de la ville quelque histoire sensationelle; j'entendais des chuchotements suivis de regards étonnés, d'exclamations, de questions précipitées. Qu'y a-t-il donc?, me disais-je. Un ami de mes parents, averti par son barbier, tel Figaro, avait cravaché son rival, don Juan avéré qui fut la cause de nombreux divorces. Une autre fois, c'était le même ami qui avait enlevé la femme de son ami, récidiviste de si fâcheuses aventures,... Vieilles histoires, vieilles maisons!

„Et cela se passait dans des temps très anciens!"

(Victor Hugo.)

Mon père reçut, un jour, une lettre de la princesse Couza lui annonçant son retour au pays, avec ses fils adoptifs Alexandre et Démètre. Elle lui demandait de me permettre de venir à sa maison de campagne, Ruginoasa. Je connaissais de Paris mes cousins et m'étais lié d'amitié avec eux; Georges Mavrocordato était aussi de leurs amis. Depuis cette invitation, mes visites à Ruginoasa devinrent fréquentes et prolongées. Nous menions en ce beau domaine la vie de campagne la plus agréable, les deux frères Couza, Georges Mavrocordato et moi. Le matin, nous montions à cheval et nous promenions dans la région du Séreth, une des plus jolies contrées de la Moldavie; dans l'après-midi, une voiture à quatre chevaux, attelés de front et conduits par un cocher vêtu comme les postillons roumains d'autrefois, qui faisait claquer son long fouet à chaque tournant, nous conduisait de préférence dans la grande forêt appartenant à la propriété. On y chassait souvent, sous la direction de l'oncle Démètre Rosetti, frère de la princesse Couza, chevreuils, sangliers, chats sauvages. C'est avec le même équipage que nous entreprenions de longues randonnées: Gâdinţi, près de Roman, chez Lupu Bogdan et sa sémillante épouse, Marie née Docan, qui inspira, au poëte Alexandri une poésie connue: (un jour qu'une abeille l'avait piquée),

Ard'o focul de albină,	Que le feu brûle l'abeille
Ce, văzându-te-a gândit	Qui, te voyant, a cru
Că se află 'ntr'o grădină,	Qu'elle se trouve dans un jardin
Şi de tine s'a lipit.	Et s'est posée sur toi.

ainsi qu' Hălăuceşti (non loin de Mirceşti, propriété du grand poète Alexandri), nous attiraient de préférence.

Le départ pour Gâdinţi avait lieu le soir par un beau clair de lune d'été, si possible. Nous mettions un peu plus de quatre heures. A l'heure assez avancée de notre arrivée, minuit ou une heure du matin, les châtelains de Gâdinţi et leurs hôtes avaient coutume de souper, ce qui faisait notre affaire.

C'était la grande vie! La maison, située sur une hauteur, domine la ville de Roman,, je ne sais si elle existe encore. A cette époque c'était une belle maison, spacieuse et confortable, encore que le mobilier laissât fort à désirer; on ne se décidait pas depuis plusieurs années à faire le choix d'étoffes nécessaires, et l'on se

contentait de jeter sur les fauteils ainsi que sur les canapés toute sorte de loques plus ou moins chatoyantes. La pièce de résistance du salon était un très vaste divan, couvert d'un grand tapis d'Orient, tendu du plafond jusqu'aux pieds du meuble. Par ailleurs, la vaisselle et toute la porcelaine était de Sèvres ou de Saxe, ornée d'une couronne princière des plus voyantes. En face de la salle à manger, en prolongement, se trouvait une grande terrasse où l'on servait le café. C'est là que nous aimions à nous installer le soir pour jouir de la vue sur la ville éclairée, et de celle du firmament et de ses étoiles, étant plus ou moins allongés aux pieds de la châtelaine. „Chantez, Nyno, me disait-elle ; j'aime tant votre voix!". J'entonnais alors la Sérénade de Schubert, Le Soir de Gounod ou autre romance de ce temps là. Georges Mavrocordat évoquait des souvenirs parisiens, Alexandre Couza nous faisait quelque récit de voyage, Démètre seul tenait la main de Marie vaguement sommeillante avec un regard de poëte rêvant aux étoiles. Le matin dès neuf heures, Marie montait à cheval dans son manège où nous nous amusions à faire des figures de cirque et de voltige. L'après midi, après la sieste, nous allions en ville voir des amis, prendre une glace chez le confiseur à la mode, (chose classique et en usage dans toutes nos villes de province). Au moment de la grande foire annuelle, beaucoup de connaissances affluaient dans la ville, venues des propriétés environnantes : on y voyait de beaux chevaux de Bessarabie, des fourrures deLeipzig et toutes les boutiques habituelles des fêtes foraines de partout.

A Hălăucești, c'était un autre genre. Le prince Mavrocordato, ministre de Grèce à St.-Pétersbourg à ce moment-là, et à Constantinople auparavant (grand-père de la princesse Élise Soutzo, aujourd'hui Madame Krupenski), nous en imposait beaucoup, ainsi que la princesse, née Balș, de taille aussi grande que celle de son époux était petite. Alexandre Couza et moi avions une réelle prédilection pour cette visite coutumière à Hălăucești, car le prince Mavrocordato était fort intéressant et son accueil des plus aimables. Avec quelle attention nous écoutions ses récits, qui nous transportaient dans des villes inconnues et nous initiaient à certains secrets et dessous de la diplomatie de cette époque! Quand on compare ces temps de calme et de tranquillité, où le mot de guerre ne venait même pas à l'esprit, ces

temps normaux, au déséquilibre d'après-guerre, une tristesse nostalgique envahit notre entendement.

Un beau jour, la fantaisie leur prit, à Ruginoasa, de créer un journal et de faire de la politique, idée malheureuse d'un nouveau venu parmi nous, Ventura, communément appelé Kiki, fils d'une dame Catargi et de ce vieux bohême de journaliste Ventura. Intelligent, mais agité et fortement loufoque, il avait su nous entraîner dans cette entreprise, qui n'avait aucune raison d'être et ne pouvait qu'attirer des ennuis à mes cousins. Ces cousins, malgré mes avertissements, semblaient oublier qu'ils n'étaient que fils adoptifs du prince Couza ; les journaux libéraux ne manquèrent pas de le leur rappeler et de s'exprimer à leur sujet dans ces termes grossiers et presqu'orduriers dont notre presse était malheureusement coutumière, jusqu'à une époque d'ailleurs récente. Le journal parut quand même, sous la direction de Ventura d'abord, d'Alexandre Beldiman ensuite, comme organe monarchique anti-dynastique. Chacun de nous y fit paraitre quelques articles: c'est ainsi que naquit l'„*Adeverul*" qui a fait carrière, mais dans un sens tout à fait opposé. C'est moi qui transmettais les fonds nécessaires à l'imprimerie de Thomas Basilescu, ce qui faisait le désespoir de la princesse Couza. Ces fonds étaient cependant bien modestes et n'auraient jamais satisfait les appétits des journaux d'aujourd'hui.

Pendant l'été de l'année 1889, celui de l'Exposition Universelle de Paris et celui du centenaire de la Révolution, je fis avec Alexandre Couza le tour de la Suisse, pour aboutir en Engadine, à St.-Moritz. A cette époque St.-Moritz n'était accessible, à partir de Coire, dans les Grisons, qu'en diligence, de ces belles et confortables diligences que la Suisse seule possédait; cela avait l'avantage qu'on voyait mieux le pays, et, si le voisin et surtout la voisine étaient agréables, le trajet n'en devenait que trop court.

Ce fut notre cas, une charmante et toute jeune Américaine, ou se disant l'être, voyageait avec nous et ne tarda pas à se mêler à notre conversation. Avant d'arriver au terme du voyage, nous étions les meilleurs amis du monde. Cette charmante enfant ne voulait plus nous quitter et nous faisions avec elle les plus beaux projets de voyage, nous promettant de nous retrouver à Paris, où elle ne rêvait que de la Tour Eiffel, à Venise, dont je lui faisais les descriptions les plus romantiques, lorsqu'un

beau jour elle disparut, laissant une valise vide et l'hôtel non payé; à l'hôtel d'en face, un jeune homme avait filé également et dans les mêmes conditions; dans l'un et l'autre hôtel des bijoux avaient disparu et quelques portefeuilles aussi. Elle avait épargné les nôtres, quelle touchante attention et quelle preuve de sympathie! Nous nous sommes bien taquinés réciproquement, Couza et moi, au sujet de cette fugitive conquête, en nous promettant d'être plus prudents à l'avenir.

Ayant appris que le comte de Paris (fils du roi Louis-Philippe), se trouvait à St.-Moritz, il nous prit fantaisie de lui demander audience. Cela ne rimait à rien, mais cela nous amusait. L'audience fut accordée, et cet aimable prince nous convia même à déjeuner pour le lendemain. Après l'avoir quitté, Couza me dit: „il me fait l'effet de n'avoir aucune envie d'être roi de France". Nous étions de fougueux royalistes l'un et l'autre, et cette visite nous déçut; du coup nous devinmes boulangistes.

J'accompagnais souvent Alexandre Couza dans ses nombreux voyages, et j'eus l'occasion de m'apercevoir qu'il souffrait du coeur. Le docteur diagnostiquait une insuffisance mitrale. Il succomba à la suite d'une crise violente, à Madrid. Il n'avait survécu que deux ans à son frère, qui s'était tiré une balle au coeur à Ruginoasa, pendant que je m'y trouvais. Ainsi disparurent les héritiers d'un nom marqué dans l'histoire par de grands événements et qui s'impose à la reconnaissance du peuple roumain.

* * *

C'est pendant un séjour que je fis à Menton avec ma tante la princesse Couza et mon cousin Alexandre que j'ai eu le grand plaisir de faire la connaissance du prince et de la princesse Georges Bibesco et de leurs enfants, qui se trouvaient à San-Remo. Nous passions souvent la frontière pour aller les voir, attirés par leur charmant accueil. La princesse Valentine avait de l'esprit, de la gaîté et même de la drôlerie, ce qui donnait à sa conversation un charme tout particulier. Un académicien, dans un discours de bienvenue, disait du prince Bibesco qu'il était le type de ce qu'on appelait autrefois en France „un joli homme", ce qui voulait dire qu'il unissait au charme de sa personne les qualités inhérentes à la distinction autant morale que physique.

Soldat et écrivain, il a conquis ses grades, l'un après l'autre, jusqu'à celui d'officier supérieur, sur les champs d'honneur d'Afrique, du Mexique, et de France en 1870, et il a donné aux lettres françaises des oeuvres qui lui ont valu l'honneur d'être élu membre de l'Institut de France.

Les quatre fils du prince de Valachie Georges Bibesco, c'est à-dire Grégoire Brancovan (Brâncoveanu), le fils aîné, héritier du nom et de la fortune des Brancovan, ainsi que ses frères Nicolas, Georges et Alexandre, ont brillament représenté notre pays à l'étranger et ont contribué largement à y relever le prestige du nom roumain. Je me plais à ajouter que leurs fils continuent cette noble tradition, ainsi que leurs épouses; ai-je besoin de citer notre distingué Président de la Fédération Internationale aéronautique M. Georges Valentin Bibesco, et son épouse, écrivain d'un si beau talent, femme du monde accomplie, dont les nombreuses relations à l'étranger, et notamment en Angleterre et en France, acquièrent tant de sympaties à notre pays.

Parmi les figures roumaines qui ont fait honneur à leur pays en terre étrangère, qu'on me permette de citer ma tante et marraine, Marie Cantacuzène qui fut, à la fin de sa vie, la femme du grand peintre Puvis de Chavannes.

Marie Cantacuzène naquit en 1822, à Horodniceni, en Moldavie, la terre de mes grands parents, dont j'ai déjà parlé. Dès son enfance, elle se montra récalcitrante envers l'éducation rigide et d'une sévérité monastique que sa mère imposait, éducation dépourvue de toute tendresse et qui tenait d'un principe, à cette époque là. Mon grand-père, frappé par l'intelligence de cette fille, qui devint sa préférée, sut la comprendre et développer ce qu'il y avait en elle de sérieuses aptitudes et de sentiments élevés, mais ses occupations le retenaient trop souvent et trop longtemps loin de la maison familiale, et sa fille souffrait de plus en plus de cette vie toute de contrainte.

A l'âge de seize ans, elle se laissa marier à un personnage insignifiant, mais riche, uniquement pour échapper à la férule maternelle, avec l'espoir bien arrêté, semble-t-il, de refaire sa vie plus tard, comme il lui conviendrait. En effet, cette union fut de courte durée: elle divorça au bout de peu d'années pour épouser Alexandre Cantacuzène, qu'on appelait le „kniaz" (titre

de prince en Russie) de la branche des Cantacuzène dits de Bassarabie et qui fut plus tard Président de la Cour de Cassation. Elle sut se créer un petit cénacle d'admirateurs et d'amis dévoués, tous frappés au coin de l'intelligence, du talent et du bel esprit, tels que notre grand poëte Alexandri, qui lui dédia son poëme, „Mărioara Florioara", Jean Ghica, (prince de Samos), avec lequel elle entretint une correspondance des plus intéressantes, Asachi, l'historien Bălcescu et autres.

C'est peu de temps après son second mariage qu'elle s'est installée à Paris. Charmante, d'une intelligence vive et d'un coeur ardent, elle pénétra avec passion dans les milieux littéraires et artistiques de cette époque, où son charme prenant et irrésistible lui a assuré dès le début une place d'élite. Edgar Quinet, dont la femme était Roumaine (née Asachi), Michelet, Renan, le peintre Chasseriau, qui s'en éprit et fit d'elle un ravissant portrait (dessin), Puvis de Chavannes et ses disciples étaient de ses amis et n'ont cessé de lui témoigner leur attachement ainsi que leur profonde admiration. C'est elle, „la princesse roumaine", que cite Victor Hugo, pour l'avoir aidé à s'évader de France.

Après la mort de Chassériau, elle se consacra uniquement à l'oeuvre de Puvis de Chavannes. Pendant plus de quarante ans, il ne s'est pas passé de jour qu'elle ne se rendit à Neuilly, à l'atelier du grand peintre dont elle fut incontestablement l'Égérie, le soutien moral et l'inspiratrice. Il ne cessait de le dire, et, si les biographes du maître ne l'ont pas suffisament indiqué, c'est que Marie Cantacuzène s'y est toujours opposée. Après la mort de son mari, dont elle était séparée depuis de longues années, elle devint la femme de cet ami de toujours, mais ils étaient tous deux au terme du voyage et moururent, à peu de mois de distance, l'année qui suivit celle de leur mariage.

On retrouve son image dans les tableaux de Chassériau comme on la retrouve dans toutes les grandes peintures de Puvis de Chavannes. C'est elle, entr'autres, qui figure l'„Alma Mater" dans le grand panneau décoratif du grand amphithéâtre de la Sorbonne, et c'est encore elle au Panthéon, sous les traits de Sainte Geneviève veillant sur la ville endormie. Le portrait que fit d'elle en dernier lieu ce grand maître et qui perpétuera son

image au déclin de sa vie se trouve au Musée de Lyon, légué par elle. Il est universellement admiré.

En citant Marie Cantacuzène dans le passé, je pense à ceux qui sont, aujourd'hui, les porte-parole et les représentants de l'art et de la pensée roumaine à Paris et en France, tels, parmi les premiers, notre éminent professeur N. Iorga, Georges Enesco, ce grand maître de la musique, Hélène Vacaresco, poëte et conférencière de si grand talent, Th. Pallady, ce peintre si subtil et délicat, souvent imcompris, de la génération des Mathis et autres maîtres de la peinture moderne, le portraitiste connu Stoënesco, sans oublier le grand savant Jean Cantacuzène que nous avons perdu: disciple et ami de Pasteur, il fut un apôtre fervent de la science et de la culture française en Roumanie et un si bel exemple en France de l'âme et de l'esprit de son pays.

(A suivre.)

Un projet de mariage grec, à Venise,
du futur prince de Moldavie, Constantin Duca

Dans la correspondance des Glykys, publiée par M. Constantin A. Martzios, dans les Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, XI, 1936, à la fin du recueil, parmi les allusions historiques, qui ne manquent pas, celle-ci, dans une lettre de Léontari Glykys à Haïdon (Χάηδων), femme de son frère Nicolas, 26 avril 1692[1].

Il est question d'un mariage qu'on traite entre sa fille Hélène et „les fils du Voévode Duca“ (τοῦ υἱοῦ τοῦ Δοῦκα Βοϊβόνδα), qui avait fait la demande en mariage par ses envoyés. Or, Hélène refuse ce mariage, car elle ne peut pas vivre „en pays étranger“;

[1] Ἔλαβα τὴν γραφήν της καὶ εἶδα πῶς ὁ γαμβρός, ὁ κὺρ Διαμάντης, θέλει νὰ ἔλθῃ εἰς Κορφούς, ἀλλὰ ἡ ἀνεψιά σου, Κάλλια, θέλει νὰ τὴν πνίξωμε παρὰ να ξεχωρισθῇ τοὺς γονεῖς καὶ τὰς ἀδελφάς της. Διότι αἱ θυγατέρες μου, καθὼς τὸ ἔχετε ἀκουστά, ἀναθρεύτηκαν (= ἀνανδρεύθηκαν) μὲ χάϊδα μεγάλα, ὡσὰν ἀκριβοὶ υ'οί, ἀλλὰ νὰ ξεχωριστοῦν τὸ σήμερον καλὸ διὰ ἀπαντεχούμενον, δὲν στέργουν. Διότι καὶ ἡ Ἑλένη, μὲ τὸ να πάρῃ λόγον πῶς ἔχω νὰ τὴν στέλλω ἀλοῦθεν, καθὼς τὸ ξέρετε, ὁσὰν ἴδεν ὁποῦ ἦλθαν οἱ ἄνθρωποι τοῦ υἱοῦ τοῦ Δοῦκα Βοϊβόνδα ['ς τὸ] σπῆτι μας, καὶ ἐπῆρε λόγον πῶς ἐτρατάραμε νὰ τὴν δώσωμεν ἐκείνου, ἔκαμε ἕνα χρόνον ὁποῦ κάθε 'μέρα ἔχυνε δάκρυα καὶ ἔλεγε: «κάλλια νὰ μὲ θανατώσουν παρὰ νὰ πηγαίνω σὲ ξένον τόπον». Ἔσι ἀπανδονάρισα ἐκεῖνον τὸν μπεϊζατέ, τὸν εὐγενέστατον καὶ σοφώτατον; pp. 304-305. Cf. aussi pp. 306-307, no. 22.

elle pleure toute une année, disant qu'elle préfère la mort. Il a fallu abandonner l'idée du mariage avec ce jeune homme, ce béizadeh „très noble et très savant". Il est question d'un autre mariage pour la jeune fille.

Constantin Duca, fils du prince de Moldavie Georges Duca et de cette Anastasie qui épousa plus tard un ridicule bey du Magne, Libéraki, fut bientôt le gendre du riche prince de Valachie Constantin Brâncoveanu et occupa deux fois le trône de Moldavie.

N. Iorga.

Un poète-journaliste français célébrant la révolution valaque de 1848

Dans un recueil de mauvais vers dû à la femme d'un poète et écrivain roumain, Julie Aricescu, nous venons de trouver cette réponse en vers du rédacteur du *Siècle*, Léon Plée, à un poème de cette dame :

A Madame I... A...
— très faible imitation, improvisée de son beau chant du 11 juin 1860 —

Dictes mes chants, o toi, ma muse virginale ;
Imprègne-les d'amour et fais-les retentir
Car il brille le jour où le peuple martyr
Rompit comme Jésus sa pierre sépulcrale.

Salut à ton retour, jour où la liberté
Ralluma le soleil de notre Roumanie,
Où nos chefs à vingt voix dirent avec fierté :
„Nous tous d'être Roumains avons la volonté :
„Que la soeur à la soeur soit enfin réunie
Sous le drapeau d'égalité !"

Quel temps était alors ! Par des forces étranges
Les peuples soulevés brisaient leurs fers étroits ;
On eût dit que le ciel envoyait ses archanges
Pour les réveiller tous et leur rendre leurs droits.

Puis il y eut partout une défaite immense !
Nos chers tribuns trahis, proscrits, persécutés,
De douleurs en douleurs errèrent..., redoutés ;
Mais il revient enfin le jour de récompense :

Les exilés sont de retour,
Et tout un peuple avec amour
Les renommant ses chefs, acclame leur présence.

Bénis sois-tu, grand Dieu, dont le bras sur humain
A tant de jours affreux donne ce lendemain,
Toi seul, vrai Romulus de notre Roumanie,
Tu la fais à la fois et libre et réunie!

Accorde-lui longtemps le secours de ta main,
Et nous pourrons fêter cette noble anniversaire
Pendant des milliers d'ans! Ce sol de nos ayeux
Ne craignant ni tyran, ni barbare adversaire,

Parmi les nations grandira sous tes yeux;
Mon pays, animé d'une ardeur immortelle,
Dans une splendeur éternelle,
Sur terre trouvera les cieux!

3/15 juillet 1861.

COMPTES-RENDUS

Chrysanthe, Métropolite de Trébizonde, Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος, Ἀρχεῖον Πόντου, IV-V, Athènes 1936, 898 pages, in- 8°, nombreuses photographies et cartes.

L'exposé de l'érudit prélat grec dépasse les limites du sujet indiqué dans le titre de son ouvrage. La vie religieuse de la contrée qu'il étudie ne peut être certainement pas séparée des événements politiques qui souvent l'ont déterminée, ainsi que du développement de la vie spirituelle que l'Église y a toujours protégée, même après la chute de l'empire des grands Comnènes. On ne pourra donc pas reprocher à l'auteur de s'être arrêté à tout ce qui, de près ou de loin, touche à son vaste sujet.

Mgr. Chrysanthe commence son exposé dès l'antiquité et nous donne un aperçu géographique, topographique et historique du Pont, appuyé sur les données éparses des textes anciens. C'est une introduction solide et approfondie, qui retrace les vicissitudes politiques de cette province à l'époque romaine et souligne les phases que Trébizonde à traversées durant cette époque. L'importance religieuse et politique de la cité sous la domination byzantine y trouve naturellement une place importante, depuis

son élévation au rang de métropole du thème de Chaldia (époque de Léon le Philosophe) jusqu'à la fondation du nouvel État des Grands Comnènes, au moment où les Latins s'installaient à Constantinople.

Le chapitre consacré à l'histoire de l'Église de Trébizonde est particulièrement intéressant, vu les efforts déployés par l'auteur pour mettre davantage en lumière les rapports de cette Église avec la métropole de Néo-Césarée. L'identification des évêchés du diocèse de Trébizonde, qui a déjà fourni matière à discussion, a été reprise par l'auteur et soumise à de minutieuses investigations.

Mgr. Chrysanthe s'applique ensuite à nous retracer les mouvements intellectuels qui se rattachent à l'activité de la métropole de Trébizonde, à dresser la liste de ses Métropolites, celle des ecclésiastiques qui se firent remarquer par leur activité littéraire ou scientifique: Bessarion, Georges Trapézountios, Amiroutzès, Panarétos, Libadénos, Loukitès et d'autres personnages défilent devant nos yeux, dans l'ample exposé de ce mouvement intellectuel.

A propos de l'ambassade d'Amiroutzès, Mgr. Chrysanthe nous permettra de lui faire observer qu'elle eut lieu précisément au mois de juin 1449, et non pas en 1453. Dans notre communication, lue au V-e Congrès international des études byzantines („Le conflit entre Gênes et l'empire de Trébizonde à la veille de la conquête turque"), à l'heure actuelle sous presse, cet épisode a été présenté d'après les documents inédits des Archives de Gênes.

L'auteur passe ensuite en revue les monuments de l'art chrétien, églises et monastères, si nombreux dans cette contrée de vieille tradition chrétienne, décrit systématiquement l'architecture et la peinture de ces monuments, chefs-d'oeuvre de l'art byzantin, et souligne le rôle important qu'ils jouèrent dans la vie de la capitale des grands Comnènes. Il signale enfin les vases sacrés, les ornements de l'Église, presque disparus aujourd'hui, de même que les manuscrits précieux qui constituaient le trésor des monastères de Trébizonde et de ses environs.

L'état de l'Église après la chute de l'empire (1261), présenté en ses détails jusqu'à nos jours, occupe un long chapitre, qui méritait d'être traité avec les développements que l'auteur lui

donne. Mgr. Chrysanthe a soin d'établir la liste complète des prélats qui ont eu la tâche difficile d'y continuer, sous le joug des conquérants, l'apostolat de la civilisation chrétienne. Le Métropolite Pangration, successeur de Dorothée, ouvre cette longue liste, qui finit avec l'auteur lui-même.

Ce qui suit nous renseigne sur l'activité de l'école de Trébizonde, la préoccupation constante des Métropolites après la chute de l'Empire. L'enseignement, florissant à certaines époques, y compta nombre de professeurs éminents, dont beaucoup illustrèrent aussi les écoles des Principautés Roumaines. Quant à Sébastos Kyménétès, nous pouvons ajouter que sa pierre tombale a été découverte par M. Iorga au Musée d'Antiquités de Bucarest, portant une jolie inscription qui confirme la date de sa mort établie par Mgr. Chrysanthe (voy. „Bull. Com. Mon. Hist.", XXIV [1931], pp. 154-155. Cf. „Byzantion", VIII (1933), Bulletin roumain).

Malgré l'autonomie de la communauté chrétienne, maintenue sous les Turcs telle qu'elle avait été à l'époque byzantine, le gouvernement tyrannique des conquérants en amena bientôt la ruine. Beaucoup de chrétiens prirent le chemin de l'exil, les monuments de l'art disparurent presque tous, les trésors qui formaient leur riche inventaire se dispersèrent. Ce régime fatal aboutit à l'exode récent de la population chrétienne de ces parages et à la catastrophe qui mit fin à l'admirable vie spirituelle de la contrée que les efforts louables de Mgr. Chrysanthe ne purent plus sauver.

La riche information, puisée non seulement aux travaux parus dans ces dernières années, mais aussi aux sources inédites, le contact prolongé de l'auteur avec les monuments et les lieux qu'il décrit, recommandent aux lecteurs cet ouvrage de tout premier ordre. Le volume est enrichi d'un grand nombre d'illustrations documentaires et de cartes.

* * *

V. Laurent, *La vie de Jean, métropolite d'Héraclée du Pont, par Nicéphore Grégoras*. Extrait de l'Ἀρχεῖον Πόντου, t. VIII, Athènes 1934; 61 pages in-8°.

Il faut être reconnaissant à l'éminent érudit assomptioniste d'avoir entrepris la tâche louable de nous retracer les biographies

de quelques grandes personnalités byzantines de l'Église sur lesquelles nous étions malheureusement très peu renseignés.

Le Métropolite d'Héraclée du Pont, dont l'activité remplit le règne des deux premiers Paléologues, méritait, en effet, d'attirer l'attention des byzantinistes. M. R. Guilland lui consacra le premier une notice biographique, dans son excellent *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926. Le R. P. Vitalien Laurent a repris la biographie de l'illustre prélat, en retraçant d'abord les grandes lignes de „la personnalité de Jean d'Héraclée" (*Hellénika*, III [1930], pp. 297-315); il revient maintenant sur ce sujet avec une foule de détails, tirés de la „Vie de Jean d'Héraclée" composée par Nicéphore Grégoras, son neveu et disciple. Après une introduction dans laquelle l'auteur s'essaie à nous reconstituer le précepteur, il nous donne, d'après tous les manuscrits qui nous l'ont conservé, le texte grec de la Vie.

* * *

H. Grégoire, *Le nom et l'origine des Hongrois. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 91, Leipzig 1937, pp. 630-642; le même, *L'habitat „primitif" des Magyars et les* Σαδαρτοιάσφαλοι, *Byzantion*, XIII (1938), pp. 267-278.

Les savants qui se sont occupés du *De administrando imperio* de Constantin le Porphyrogénète ont prouvé que ce livre a été rédigé d'après des rapports de source et de date diverses, qui nous expliquent les répétitions et les contradictions souvent constatées pour les mêmes peuples ou événements. M. Grégoire en examine dans ces études les chapitres concernant les Petchénègues et les Magyars et arrive à la conclusion que ces derniers n'ont pas été refoulés deux fois de suite par les Petchénègues, d'abord de la région du Don (Lébédia), ensuite de celle des fleuves (Atelkouzou). Le savant belge prouve qu'ils ont habité toujours la même région d'Atelkouzou = Lébédia = pays des cinq fleuves. Le nom du fleuve d'*Ingul* (Χιγγυλούς), fleuve mentionné dans ce pays par le Porphyrogénète, se trouve, en effet, deux fois dans cette région (un affluent du Boug et un autre de Dniéper); *Lébédia* s'y rencontre aussi, sous la forme *Lebedin*. L'habitat des Magyars, avant 896, a été donc la région du Dniéper, du Boug, de la Tourla (Dniester), du Pruth et du Séreth, appelée Atelkouzou (région des fleuves) et encore Lébédia.

M. Grégoire prouve aussi que tout ce qu'on nous raconte sur les Κάβαροι, dans les chapitres 39–40 du *De administrando imperio*, n'est qu'un doublet des faits rapportés à la fin du chapitre 37 et, en partie, dans le chapitre 38, concernant les tribus petchénègues qui portent le nom de *Kangar*. Ces deux noms doivent par conséquent être identifiés. *Kangar* serait une fausse lecture pour *Vangar*, la forme slave du nom des Magyars (Οὔγγροι).

Dans son article du *Byzantion*, M. Grégoire présente enfin la seule explication possible de l'énigmatique *V. l. nd. r* de Massoudi, *N. n. d. r* chez Gardīzī: ces „Nandar" ou „Nandarin", „tribu chrétienne de Roum", ne seraient que le groupe de „Macédoniens", les „Adrianites", transférés par Kroum au Nord des Bouches du Danube, après la prise d'Andrinople (813). Les Σαβαρτοιάσφαλοι, le nom enregistré par le Porphyrogénète pour la tribu orientale des Magyars, est expliqué, par suite du récent article de M. Vernadsky, par Σάβαρτοι, les Sabires, et Ἄσφαλοι, les *Spali-Spori*, peuple disparu, dont le nom subsiste dans le slave *ispolin*, „géant". Nous transcrivons la conclusion de M. Grégoire, d'une portée fondamentale pour l'histoire ancienne du peuple hongrois:

„Les Hongrois sont la résultante d'une synthèse séculaire, élaborée du VI-e au IX-e siècle dans la vaste région qui va du Don au Danube, et dont les ingrédients sont diverses tribus turques et non turques, en partie comprises déjà dans l'empire des Huns, et parmi lesquelles les *Spori* ou *Spali* étaient assez importants pour avoir laissé leur nom, dans la mémoire des hmmes, à la nation magyare toute entière et à une race de géants fabuleux".

* * *

G. Vernadsky, *The Spali of Iordanis and the Spori of Procopius. Byzantion*, XIII (1938), pp. 263-266. Pline, *Nat. hist.*, VI, 21, fait mention des *Spalaei*, peuple qui vivait dans la région du fleuve Tanaïs (Don). M. Vernadsky les identifie justement avec les *Spali* de Jordanès, habitant du côté de Dniéper, du Don et de l'Oskol, affuent du Donetz. Ce derniers ne seraient que les *Spori* de Procopie, nom qui, selon l'affirmation de l'historien, désignait autrefois les Slaves. M. Vernadsky ajoute enfin que le nom de Spali a donné en slave *spolin*, *ispolin*, „géant".

* * *

V. Mošin, *Remarques sur le „Praktikon“ de Chilandar* (en serbe), *Belićev Zbornik*, Belgrade 1937, pp. 251–261. L'auteur de cette étude relève l'importance du „Praktikon“ du monastère athonite de Chilandar, deux fois publié déjà jusqu'à présent (par Uspenski et par Korablev). Ce n'est pas, comme Uspenski le croyait, un modèle des plus anciens inventaires cadastraux slaves, mais bien une simple traduction serbe d'un original byzantin. Il n'est pas moins précieux, et M. Mošin souligne surtout son importance au point de vue de la terminologie fiscale byzantine. Il relève dans le texte de cette traduction un groupe de mots grecs introduits dans le serbe au XIV-e siècle et dont quelques-uns apparaissent ici pour la première fois, nous donne ensuite une liste de mots traduits du grec et un autre qui renferme aussi des termes traduits, mais inconnus aux lexiques serbes. M. Dölger a souligné en outre l'importance que ce „Praktikon“ peut avoir pour la phonétique du grec moderne de Macédoine (*B. Z.*, XXXVIII, p. 244).

N. Bănescu.

* * *

Balcania, I, Bucarést 1938.

Cette nouvelle revue, création de quelques philologues et historiens, est destinée surtout à étudier le passé des Roumains au-delà du Danube, leur langue et leur façon de vivre. Elle a donc un horizon de beaucoup plus restreint que la publication similaire, concernant toutes les nations „balcaniques“, qui paraît à Belgrade.

M. G. Murnu ouvre ce premier volume par la reprise de son sujet favori, ces Roumains des Balcans qu'il continue à rattacher aux chaînes des Balcans proprement dits et pas, ainsi que nous avons cherché à le prouver plusieurs fois, à un „Hémus“ de caractère général qui serait le Pinde. Nous devons avouer n'avoir pas été convaincu plus que par d'autres contradicteurs, qui, eux aussi, n'apportaient rien de nouveau, comme source ou comme occupations.

Quelques lignes d'observations philologiques de M. Sextile Puscariu servent à montrer combien est ancienne la vie roumaine dans les régions que, pour les désigner, on appelle, d'un terme vague, „macédoniennes“. Pour un autre philologue, M. N. Drăganu, le problème le plus important reste celui du territoire

où s'est formée la langue des Roumains de toutes les lignées: dans ce but, il remue des matériaux énormes, recueillis parfois dans des ouvrages de seconde main, qui auraient pu être négligés. On y retrouve l'expression de „langue latine vulgaire", que d'autres, plus récemment, croient devoir abandonner. Est donnée la définition, exacte et précise, du livre dû à M. L. Tamás, ci-devant Treml: „pamphlet aux grandes prétentions scientifiques, mais d'une érudition d'emprunt et plein d'interprétations fausses et tendancieuses"; p. 25, note 1. Quelques faux évidents sont relevés, ce qui ne changera pas sans doute la façon d'argumenter du jeune chercheur de Budapest. L'étude de M. Kniesza, d'un meilleur ton, est „une série d'audaces et de mistifications"; souvent, c'est malheureusement vrai. Les preuves rappelées par M. Drăganu pour défendre la permanence roumaine au Nord du Danube sont concluantes. Quelques éléments linguistiques importants à la page 32.

Sur la valeur des textes concernant l'abandon de la Dacie, il y avait sans doute, dans mon *Histoire des Roumains*, autre chose que la compilation citée, avec des ouvrages déjà périmés, un peu plus loin. Pour la transmission du nom d'Ampelum par les Hongrois (p. 36) il y a bien des réserves à faire: de Xénopol à M. Puşcariu on a déjà observé que, aux noms de localité, sur la prononciation desquels on s'observe, les lois phonétiques auxquelles se soumettent les noms communs, ne sont pas valables. Ceci s'applique aussi pour les dénégations qu'oppose notre philologue à l'interprétation, habituelle ou sporadique, des noms de Abrud (cf. obryzum, „or pur"), Argeş ('Ορδησσὸς) et même Mehadia (de fait Meedía). Le rapport entre les transhumants roumains et ceux de l'Italie (p. 37) avait été déjà fixé dans l'*Histoire des Roumains* citée plus haut; de même pour tout ce qui suit jusqu'au chapitre II. Dans cette partie, les observations de M. Puşcariu sur la „barrière" de mots anciens à l'Ouest de l'habitat roumain sont largement mises en valeur. Mais tout ce que disent les vieilles sources historiques hongroises méritait moins d'être employé: elles ne sont qu'un fouillis de légendes et de confusions, en partant du célèbre „notaire anonyme". Une étude critique de l'auteur de ce compte-rendu dans sa *Revista Istorică* d'après la guerre a échappé à la diligence de M. Drăganu. La source d'Odon de Deuil (voy. p. 41)

doit être cherchée dans une version perdue des *Gesta Romanorum*, dans laquelle le notaire cité lui-même doit avoir puisé. Nestor n'est pas non plus *(ibid.)* une base plus sûre. On se sent plus rassuré dans le domaine linguistique, comme à la page 42. Surtout pour le suffixe *mal*, „mont" dans la terminologie géographique de la Hongrie pannonienne; p. 43. On trouve dans ces quelques pages, auxquelles d'autres doivent suivre, la réponse aux objections linguistiques de M. Kniesza.

M. Capidan ne donne qu'un résumé, sur „la romanité balcanique", de sa commémoration au congrès de linguistes à Copenhague. Le sujet a été repris depuis, de la façon la plus large, dans son discours, récent, de réception à l'Académie Roumaine. Les hypothèses de M. Sandfeld sur le rôle du grec dans les similitudes balcaniques y sont combattues avec succès par un parfait connaisseur, aussi à cause de son origine locale, de toute la „Balcanie". Très important pour expliquer les infiltrations si lentes, le caractère morcelé de la péninsule (p. 50). Donc „l'ancienne influence grecque est beaucoup plus profonde dans les parlers méridionaux de la Thrace qu'elle ne l'est dans le roumain. En roumain nous avons à peine une douzaine de mots grecs anciens, tandis qu' en France leur nombre, d'après le travail de von Wartburg, monte à trente"; *ibid.* Pour les nombreuses inscriptions grecques, de mode et dues aux sculpteurs grecs, „nous ne devons pas confondre la culture grecque avec la langue grecque"; p. 51 (pour preuve, la Macédoine; aussi des exemples contemporains). Ainsi la séparation entre le domaine grec et le domaine latin, admise plus haut par M. Capidan aussi, en devient plus qu'attaquable. Est défendue avec intelligence l'origine albanaise des éléments communs.

Toute nouvelle l'observation que la prononciation de l'*a* latin obscurci en albanais et en bulgare n'est pas tout à fait la même et que l'*ă* en roumain et en albanais ne vient pas seulement de l'*a* latin, mais aussi de l'*e* et que, en bulgare, l'*ă* roumain redevient un *a*. „Je pense que son origine nous conduit au domaine albano-roumain et tient probablement au fond commun thraco-illyrien". M. Capidan paraît avoir des doutes sur l'origine illyre des Albanais (p. 52), mais il reviendra sur la question pour les détruire (pp. 53-54): l'argument, qui y est invoqué, la conservation chez les Albanais seuls de la tribu illyre,

est la conclusion de notre étude sur les „éléments communs" des nations balcaniques (Paris, Gamber).

Précieuse l'observation que l'illyro-thrace correspond au serbo-bulgare actuel de Macédoine. Si on ne peut pas découvrir pourquoi la nomenclature albanaise manque en Albanie, et de là toute une théorie d'immigration, nous pouvons bien dire que en Grèce aussi la campagne est pleine de mots de localité slaves, et ceci prouve seulement que le refuge des Grecs était la cité; or celui des Albanais restait la montagne. Leur descente a trouvé les termes, laissés par les occupants slaves, habitants des régions fluviales (cf. p. 53). Les mots latins pour la charrue, l'*araire*, conservés chez les Roumains du Sud, manquent chez ceux du Nord, qui les ont remplacés par des correspondants slaves, parce que les outils portent les noms de ceux qui les vendent, et c'est pourquoi le même mot désigne celui du labour chez les Slaves et les Germains. Un philologue ose enfin s'en prendre à la ridicule théorie philologique qui enclôt, depuis Tomaschek, l'ancien habitat des Roumains dans le triangle Nich-Sofia-Skoplié; p. 53.

Employant une note signalée par Sp. Lambros, dans Ἑλληνικά, III, M. N. Bănescu revient sur le „thème" du „Paradanube", pour lequel, dans une formation semblable, il trouve des correspondants sur le Vardar et l'Hèbre, signalant aussi le thème „du Grand Preslav" (aussi la Parathalassia dans une forme slave chez les Serbes : la Primorié ; la Podounavie est, elle aussi, récente). A cette occasion, un quatrième duc s'ajoute à ceux qui étaient connus : il a été déjà discuté, par l'auteur, ailleurs.

M. Al. Procopovici, encore un philologue, s'étend sur le discours, mentionné plus haut, de M. Capidan. Dans son résumé et ses suggestions, l'auteur ne dépasse pas le domaine strict de la philologie. Il admet cependant aussi l'explication, venue du domaine de l'histoire et qui a fini par s'imposer, que certains emprunts du roumain ne viennent pas, comme c'était la foi ferme des philologues, de l'albanais, qui offrait de si pauvres points de contact, mais de l'ancien illyro-thrace lui-même (cf. notre *Histoire des Roumains,* I). Les observations de phonétique dans la note 3, page 64, ne nous paraissent pas assez claires: l'auteur paraît vouloir diminuer au profit de certaines tendances venant d'un autre fonds ce qui rattache le roumain, sur la base de l'ancien thraco-illyre, à la balcanité. C'est aussi de l'histoire, volon-

tairement ignorée, par d'autres, que vient tout ce que, dans la dernière note de son article, dit M. Procopovici sur la „russification" des ancêtres des Roumains. Il paraît défendre la thèse, présentée par M. Puscariu, sur le contact, impossible sous le rapport historique, *étant donnée la façon de vivre des Albanais,* avec ces derniers.

M. Sever Pop fait ressortir la valeur, éminente, du nouvel „Atlas linguistique" des Roumains, dont l'histoire n'a pas encore tiré tout le profit. Il mentionne aussi son enquête publiée Des ressemblances étonnantes sont constatées entre le parler des Roumains les plus avancés vers le Sud et ceux qui habitent la partie la plus septentrionale de leur patrie (ainsi pour l'*a* préposé; pp. 75-76). Aussi entre l'extrême Ouest olténien et le pays szekler; p. 77, note 4. Des conclusions en ressortent qui sont de la plus haute importance: „La Transylvanie s'englobe dans le Vieux Royaume. Les Carpathes, avec leur ancienne frontière politique, *ne représentent pas une frontière dialectale* dans le domaine de la langue romaine"; p. 78. On pouvait s'attendre à une communauté entre le Banat et les Roumains de l'Istrie, mais le problème des raisons de cette colonisation, dont le caractère voulu est évident, au XIII-e ou XIV-e siècles (?), reste encore sans solution. L'Istrie appartenait à cette époque aux princes autrichiens qui n'ont eu rien à faire dans le Banat. Il faudrait alors une date antérieure, ce qui serait encore un argument pour la permanence des Roumains au Nord du Danube.

Une note de M. E. Petrovici sur les emprunts faits par les lettrés, à une époque plus récente, aux langues slaves. Il a raison de demander qu'on distingue entre l'influence du slave populaire et celle, très forte, mais superficielle, du slavon d'église. La comparaison avec des mots de même origine entre Slaves sert à élucider la question. M. Petrovici relève les suffixes *anie* et *enie*.

Sur l'époque où le vaccin a été introduit chez les Roumains du Sud, M. S. Tzovaru. C'est une archaïque coutume des pâtres roumains du Pinde. Lady Montague la constatait en 1717 chez une femme „thessalienne", qui ne pouvait être que Roumaine.

M. Basile Christu rend en roumain les souvenirs, conservés dans un manuscrit se trouvant aujourd'hui à Sofia, de Zamfir Arbore, écrivain roumain originaire de Bessarabie, sur le mou-

vement révolutionnaire des Bulgares pendant le seconde moitié du XIX-e siècle.

M. Al. Jordan reprend la question du fond roumain historique dans le folklore des Balcans. On ne peut pas faire assez l'éloge du labeur dont témoigne ce chapitre, mais il est évident qu'une révision de la forme s'imposait. Ceci n'est pas pour décourager le beau zèle de l'auteur. De ces chants populaires, intéressants en eux-mêmes, l'histoire n'aura pas beaucoup à profiter.

Sur Rhigas, le révolutionnaire grec, du nouveau est apporté par M. Nestor Camariano, qui part de l'ouvrage, analysé dans cette revue, de M. Dascalakis, dont c'est, d'abord, un compte-rendu. Des renseignements bibliographiques, précieux, s'y ajoutant. Sur Kirlian, baron de Langenfeld, du nouveau se trouve dans les rapports autrichiens publiés par M. J. Nistor dans la collection „Hurmuzaki". Là aussi des données, jusque là inconnues, sur Rhigas lui même. Pour la carte de la Moldavie, M. Camariano ne cite que l'exemplaire de l'Académie Roumaine; un autre, dans ma maison à Vălenii-de-Munte, sera incorporé à la bibliothèque de l'Institut d'histoire universelle. L'auteur signale l'existence d'une seconde édition de la Carte de la Valachie (chez Schindelmayer, à Vienne). D'autres nous sont signalées dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Sur les rapports des Roumains avec l'Épire, M. Victor Papacostea. Sur les révoltes chrétiennes à la fin du XVI-e siècle et au commencement du XVII-e l'auteur aurait trouvé d'autres renseignements aussi dans notre *Byzance après Byzance.*

Des notes de M. Chr. Geagea sur l'état de choses en Thrace en 1913. Intéressant le détail, recueilli sur les lèvres des indigènes, que les Roumains venant du Nord balcanique sont les seuls „Maurovlaques", les autres de simples Vlaques; p. 247. Un autre article sur un Abécédaire albanais de 1845, dû à un Albanais de Brăila, originaire de la région de Moschopolis.

Quelques redressements d'étymologie dans l'*Histoire des Roumains* de N. Iorga, par M. Capidan. Les noms propres grecs, dans un ouvrage publié en français, ne peuvent pas être rendus dans une forme roumaine.

* * *

G. I. Brătianu, *Études byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris 1938,

M. G. Brătianu envoie à notre Institut et à celui d'études byzantines un beau volume contenant ses études sur Byzance surtout au point de vue social et économique, qui, dans tous les domaines de l'histoire, l'a intéressé le plus et dans lequel il a apporte plus de compétence. Il faut le remercier du don qu'il fait à la science.

On ne peut qu'admirer dans tous les travaux de M. G. Brătianu la façon pour ainsi dire élégante, — je ne peux trouver d'autre terme que celui-ci, qui même pour la science est un éloge,—dont ils se présentent. Rien ne manque: information vaste et variée, généralement, lorsqu'il n'y a pas des considérations d'amitiés politiques, bien choisie, belle forme littéraire, critique courtoise plus que juste des opinions exprimées par ses prédécesseurs. Mais M. Brătianu ne veut pas seulement énumérer des opinions, mais aussi exprimer des convictions. Or, dans cet autre domaine, on reste très souvent incertain sur la conclusion qu'il entend dégager, et parfois on découvre qu'il ne fait que se rallier à l'opinion même qu'il avait l'air de combattre.

Il en est ainsi pour les divisions de l'histoire byzantine et surtout pour cette question du servage en Roumanie où, après m'avoir opposé les préjugés et les illusions de Giurescu père et de Giurescu fils et même l'hypothèse de M. Filitti, il répète mon explication: le servage résulte de l'introduction de l'économie en argent; pour des raisons politiques Michel-le-Brave le confirme et l'étend en Valachie.

Discuter son exposé des différentes questions est chose difficile étant donné le caractère fluide de l'argumentation. Mais on ne peut mieux s'initier sur l'état documentaire et sur les opinions de tous les prédécesseurs qu'en parcourant ces pages où se reflète combien est au fond discutable la vérité historique aussitôt qu'elle veut s'enfermer dans des formules.

* * *

Arno Fellman, *Voyage en Orient du roi Erik Ejegod et sa mort à Paphos*, Helsinki-Helsingfors, 1938.

M. Arno Fellman, que son sujet séduit au point de lui faire faire une enquête coûteuse, présente d'abord l'histoire du prince danois

bâtard Erik Ejegod, fils du roi Svend Estridsen, lequel, au cours de son aventure de pèlerin en Orient, devait mourir en Chypre, à Paphos, en 1103. Sa veuve, Bodil, arriva seule à Jérusalem pour y mourir sur le Mont des Oliviers. Erik entendait témoigner de son repentir pour des scènes de violence touchant à la folie. Le voyage avait été fait à travers la Russie ; donc des renseignements nombreux sont donnés sur la navigation danoise à cette époque. Aussi des extraits du bizarre poème donné en grec ancien, au XVI-e siècle, par Jean Paulinus (Lilienstedt). Les *Poroutchénié* du prince russe Vladimir le Monomaque ont un parfum de romantisme moderne qui provoque la défiance. Aussi la chanson de Solovéi Boudiviromitch. Une très intéressante lettre de Pirenne souligne l'opinion manifestée, comme on le voit ici, aussi par l'historien de la Norvège, Bugge, que, les Byzantins étant incontestablement héritiers de l'Empire romain, les empereurs d'Occident n'étaient que des usurpateurs.

Les monnaies reproduites aux pages 15 et 31 ressemblent pour beaucoup d'éléments à celles, d'un cours général, des Byzantins. M. Fellman donne, à la page 143, des monnaies byzantines trouvées en Norvège, où elles étaient devenues des joyaux; p. 143.

L'illustration est magnifique : une représentation de Constantinople d'après un manuscrit de Dati [1], à l'Université de Helsinki, aux pages 145 et 177. Aussi des fresques de Chypre ; p. 173.

* * *

V. Grumel, *Regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, Paris.

Il est bien tard pour annoncer l'apparition du second fascicule de l'oeuvre magnifique de patience et d'ordonnement que représente cette publication parue en 1936, avant que la congrégation des Assomptionnistes n'eût transporté son Siège à Bucarest, et qui est arrivée jusqu'en 1043. Le fascicule dépasse donc l'époque iconoclaste, qui pourra désormais être mieux étudiée sur la base de textes vérifiés avec la critique la plus pénétrante et la plus sûre (aussi le no. 443 sur les bogomiles). Beaucoup de lettres

[1] *La sfera, libri quatro in ottava rima scritti nel secolo XIV-o da f. Leonardo di Stagio Dati*, éd. Galletti, Florence, 1859.

sont notées comme douteuses. Il y en a, comme celle du no. 349 (voy. aussi no. 353) dont le caractère faux est de toute évidence et vaut à peine une analyse. Telle note, comme celle sur les canons nicéphoriens (no. 406) ou celle sur le „schisme studite" (no. 436), forment toute une étude. Parfois le résumé lui-même est une vraie page d'histoire (comme pour les nos. 468, 469).

Il est permis de croire que jamais Photius, se trouvât-il dans la situation la plus périclitée, n'aurait pu appeler au trône byzantin l'empereur Louis II et sa femme Ingelberge, s'ils consentent seulement à servir ses rancunes contre le Pape Nicolas (867 ?) (no. 479). On n'a qu'à mettre en regard la lettre du même, dans laquelle, constatant la victoire sur les Arméniens, les Bulgares, les Russes, le grand Patriarche se tourne contre „les hommes exécrables, venus de l'Occident", „apostats", „imposteurs", qui, comme des „bêtes sauvages", „ont déchiré et foulé aux pieds cette orthodoxie à peine établie, et les innovations, jusqu'au *filioque,* y apparaissent comme preuves de leur iniquité (no. 481; cf. aussi no. 480); le ton est extraordinairement irrité.

Une mission auprès des chefs de l'Occident, comme celle des deux prélats mentionnés aux nos. 483 et 484, était autre chose que la résolution d'installer les empereurs germaniques, avec leurs tendances latines, sur le trône des basileis. Les deux sources invoquées sont également tendancieuses. On ne voit pas non plus (no. 485) la possibilité que les délégués du Patriarche se fussent présentés devant le Pape „déposé", apportant un mandat de l'empereur d'Occident. Louis II, loin de vouloir se prêter à une pareille intervention contre l'empereur d'Orient, lui offrait, au contraire, de le considérer comme son collègue et d'agir en collaborateur (voy. notre *Histoire de la vie byzantine,* II, p. 120; cf. *ibid.,* p. 109), et, de fait, les deux successeurs de Justinien travaillèrent ensemble contre le danger musulman *(ibid.,* p. 120 et suiv.). Il est intéressant de voir, dans les nos. suivants, combien Ignace, le rival rétabli de Photius, tout en flattant le Pape, ne fait aucune allusion à un empereur que Byzance n'a jamais reconnu comme tel. Même à l'égard de l'Église romaine, cet ami et protégé du Saint Siège conserve des rancunes pour l'immixtion latine chez les Bulgares (pas „la Bulgarie", car *Constantinople n'admettait que la nation, pas l'État dans le plein sens*

du mot; voy. no. 505; *Boris n'est qu'un „chef de la Bulgarie" conçue comme province byzantine;* no. 566).

Du reste, le rapport d'obligation établi avec Nicolas ne fut pas continué sous le nouveau pontife Adrien II. Est certainement un faux la lettre demandant au successeur d'Adrien, Jean VIII, la „réception" dans la communauté chrétienne de Photius (no. 506); donc dans aucun sens une pareille intervention, impliquant une reconnaissance d'autorité suprême, n'est „chose croyable" (p. 100). Même les offres de Photius rétabli au même Pape (no. 513) est, étant donné son caractère et une situation si assurée qu'il n'y avait aucun besoin d'un appui en Occident, assez douteuse. Les résolutions du grand concile de 880 se présentent comme un traité avec le Pape à base de parité (no. 520; cf. aussi no. 524). A rejeter aussi l'excuse envers Jean de n'avoir pas demandé pardon (no. 522): la réponse du Pape pouvait bien attribuer ce sens à une missive ayant une autre signification. On voit, au contraire, Photius essayer de gagner l'archevêque d'Aquilée à un point de vue concernant la procession du Saint Esprit (no. 529; cf. aussi la lettre à Paul de Thessalonique; no. 530).

* * *

Les lettres de Photius à partir de la page 124, par lesquelles il reprend durement des hauts dignitaires, appartiennent sans doute au premier patriarcat: elles montrent le sens élevé qu'avait de sa dignité cet homme d'une si haute science et d'une intelligence si supérieure. On voit son successeur, Nicolas le Mystique, écrire en son propre nom au chef musulman de la Crète (no. 600, cf. no. 646). Aussi au prince des Abasges; no. 609. Pour lui le sens de la Bulgarie est celui que lui attribuait Photius (nos. 623-624). Un autre successeur, Euthyme, se dressera contre l'impératrice Zoé comme jadis le Chrysostôme contre son impériale ennemie (voy. pp. 146-147). Revenu sur son siège, Nicolas aura la même attitude, *pareille à celle du Pape à l'égard de l'autre empereur* (no. 632). Il rejette l'intervention de Rome en faveur du quatrième mariage de l'empereur Léon (no. 635). Il intervient dans la succession de l'empereur Alexandre (913; no. 640). Dans notre ouvrage cité nous avons montré comment il sut défendre la dignité de l'empire contre les envahissements de l'„archon" bulgare Siméon (voy. ici, p. 155 et suiv.; puis no. 655, p. 164

et suiv). Au „stratège de Longobardie" (Italie) il écrit comme un chef (no. 657). Une lettre est adressée même au Calife, traité seulement de „grand chef (ὁδηγὸς) des Sarrasins" et „notre ami" (no. 659).

Voir aussi le ton employé à l'égard de Romain Lécapène, lui rappelant son humble origine (no. 665). Sa décision concernant son Église; no. 669. Il la communique avec arrogance non seulement à Siméon (nos. 672-673, 677, 681-682, 686, 689, 702, 704-705, 708-709, 710, 712; cf. Iorga, ouvr. cité, p. 128 et suiv.), contre lequel il pousse l'empereur (no. 674), mais au Pape (nos. 671, 675). Il pense à une rencontre avec celui qui est pour lui ou un rebelle ou un candidat à l'Empire, qui dans ses réponses passait par dessus les empereurs pour écrire au Sénat (nos. 712, 714, 716): cela rappelle le voyage du Pape, jadis, en Allemagne pour décider souverainement entre Louis le Pieux et ses fils en révolte. Des lettres, en Abasgie (no. 715), en Arménie (no. 717), continuent

Avec Rome les rapports se maintiennent paisibles, mais la lettre de 921 de Nicolas au Pape Jean X, qui représentait si peu en Occident, ne peut guère avoir le ton qui est tiré dans ce résumé, de quelques mentions (no. 695). Au contraire, le Patriarche pose comme condition pour réintroduire le nom du Pape dans les diptyques la rétractaction des opinions imposées par l'empereur Léon sur la tétragamie (nos 696-697), 701. Nicolas propose un concile chez lui, avec des délégués de Jean (no. 711; cf. aussi ce qui en est dit dans la lettre de 923 à Siméon; no. 712).

Après Nicolas les lettres de Théophylacte sur les bogomiles, adressées à Pierre, successeur de Siméon (no. 788).

Ces patriarches et Polyeucte, qui occupe le siège Constantinopolitain si longuement, de 956 à 970, jouent un rôle qui dépasse celui des empereurs, auxquels, comme à Nicéphore Phocas lui-même (no. 790), à Tzimiskès, complice du meurtre de celui-ci (no. 794), mais pour en venir à le déclarer purifié par l'onction l'impériale *(ibid.)*, ils opposent les canons de l'Église.

Mais cette attitude cèdera devant les empereux militaires de la première série, pour reprendre sous Michel le Cérulaire vers la moitié du XI-e siècle et être définitivement arrêtée par l'énergie des Comnènes, procédant plus d'une fois en vrais chefs de l'Église. A l'égard de l'Occident, il y aura, par l'autorité des

Ottoniens, qui cherchent en vain à faire reconnaître leur parité à Byzance, un arrêt des rapports entre les deux Églises, qui conservent leurs souvenirs et maintiennent leur point de vue, désormais invariable. Lorsqu'on trouve au no. 819 une radiation du Pape des diptyques byzantins, on se demande, avec ce qu'oppose l'atmosphère de ce moment, que le Père Grumel place entre 1009 et 1019, quand la réintroduction dans ces diptyques avait-elle pu avoir lieu.

Dans la création de l'Athos en face du Patriarcat (aussitôt des ambitions menant à la fabrication de diplômes; no. 829); (voy. no. 815) n'y a-t-il pas cependant une imitation de l'influence qu'exerçait alors sur l'Église d'Occident Cluny, rivale de Rome? Les mêmes réserves s'imposent pour le no. suivant. Un Patriarche comme Serge II n'était pas de taille à reprendre l'ancienne querelle. Bien que généralement acceptée comme authentique, l'intervention auprès du Pape Jean XIX pour que l'Église de Constantinople „soit déclarée et reconnue universelle dans son monde (Empire et Patriarcats orientaux) comme l'Église romaine l'est dans le monde entier" (1024; no. 828) est, en dépit aussi de sa mention dans deux chroniques françaises sans valeur pour de pareilles questions, de toute impossibilité. Ce n'est pas une année avant la mort d'un Basile II que pouvait se produire une pareille humiliation. Et quel était le rôle que jouait en Occident un Pape comme Jean XIX?

* * *

Théodore Holban, *Documente româneşti din arhivele franceze (1801-1812),* dans les „Studii şi cercetări" de l'Académie Roumaine, Bucarest 1939.

M. Théodore Holban a employé son séjour en France, comme membre de l'École Roumaine, aussi à recueillir des documents sur l'histoire de son pays. De cette récolte il donne un certain nombre de renseignements inédits, parmi lesquels il y en a d'assez importants. Ainsi, surtout le rapport sur les forteresses bessarabiennes, en 1806, et les notes fournies au général Andréossy par Mure, consul de France à Odessa, un voyage à Bucarest et Jassy en 1809, une description des pays roumains, en 1810, une histoire de la première partie de la guerre russo-turque, terminée en 1812 *(surtout sur la Serbie)*. Lire à la page 97: Orurk et pas Crurk.

* * *

J. M. Hussey, *Church and learning in the Byzantine Empire, 867-1185*, Oxford-Londres [1938].

Sous ce titre, qui promet une synthèse, M. J. M. Hussey, un élève de M. N. H. Baynes, — il s'était déjà occupé de Psellos dans le *Speculum*, — donne surtout et, pour la première partie, exclusivement, un aperçu sur le développement de la littérature et de l'enseignement à Byzance sous la dynastie macédonienne et par dessus les empereurs de source mêlée du XI-e siècle, à l'époque des Comnènes. On n'y trouvera pas, en dehors d'analyses littéraires larges et attentives, de sorte que c'est presque une étude de la littérature byzantine, mais pas pour les chroniques et histoires, du nouveau, mais l'ouvrage est d'une lecture agréable et les conclusions sont justes. Les renvois (cf. p. 23, note 3) pourraient être plus complets. Partout l'auteur a eu recours aux sources, aux sources seules, bien que parfois au moins les études les plus importantes en dehors de Krumbacher-Ehrhard, eussent dû être plus souvent mentionnées, comme on l'a fait pour „Les légendes" du père Delehaye. Il faut signaler surtout le beau chapitre sur les monastères (un chapitre spécial est consacré ensuite à Siméon le Nouveau, avec des extraits de ses écrits). Excellente bibliographie.

* * *

Enciclopedia Romăniei, vol. I-II, Bucarest.

Cette grande entreprise encyclopédique, initiée par l'Institut Social Roumain et patronnée par le roi Charles II, est une collection de monographies, dont cette première partie touche à la vie historique et à la description géographique. Une illustration choisie s'ajoute à la partie scientifique, due à un grand nombre de collaborateurs. Après une étude sur le cararactère historique du territoire par N. Iorga, un bref récit, sans originalité, du passé roumain. Il faut donner tous les éloges aux pages, écrites par M. Vintilă Mihăilescu, sur la géographie du pays. M. C. Moisil a contribué avec des études sur le sceau, le blason, le drapeau et les monnaies. Excellente synthèse, en grande partie neuve; intéressants les „ducats" valaques portant, au XIV-e et XV-e siècles, les portraits des princes Radu, Mircea et Michel I-er debout et armés, I, pp. 107-109. Pour la Moldavie les deniers avec la „Patrona Moldawiae" se rencontrent dès 1558, avant le règne de l'aventurier Jacques Basilikos, sous

le prince Alexandre Lăpuşneanu; p. 119. Je continue à croire que, bien que frappées en Pologne, les monnaies d'Étienne Răzvan, en 1595, ont le portrait, non pas de ce prince, portant une magnifique couronne royale, mais bien de son suzerain, la Transylvain Sigismond Báthóry, — il y a aussi la ressemblance —, qui ne lui aurait pas permis une monnaie d'indépendance. Pour l'étendue de l'instruction rien ne peut être plus expressif que les deux tableaux à la page 145. La distribution de la population par nationalités, p. 148 et suiv. Le total s'élève, malgré les pertes énormes dues à la Grande Guerre et à ses conséquences, à plus de 18.000.000 (p. 160). On trouvera aussi une histoire des Archives de Roumanie, par M. C. Moisil (p. 320 et suiv.). L'enseignement est présenté ensuite.

Les illustrations, d'une richesse inégalable, sont parfois inédites, comme: le tableau présentant l'Union des Principautés en 1859, par Aman (I, p. 185), le portrait de Philippe de Flandre, élu prince de Roumanie en 1866 (p. 191), celui, si beau, du prince Grégoire Démètre Ghica, par N. Grigorescu (à la page 205), un dessin de Raffet représentant les parlementaires valaques de 1838, le cortège princier se dirigeant, en 1860, vers le Palais de l'Assemblée (p. 255), l'autographe du prince Nicolas Maurocordato (p. 297), le sceau de la princesse Théodosie (XVII-e siècle) (p. 310), celui, si beau, du prince Grégoire Ghica, en 1672 (p. 313), des bulles d'argent du XVIII-e siècle.

* * *

Romulus Vuia, *Le village roumain de Transylvanie et du Banat*, Bucarest 1937 (extrait de l'ouvrage cumulatif *La Transylvanie*), Bucarest 1937.

M. Vuia était l'homme le mieux préparé pour parler de l'établissement roumain au Nord des Carpathes, car il en a étudié toutes les manifestations de folklore. Aussi donnera-t-il dans cette centaine de pages richement illustrées toute une encyclopédie résumée des caractères de son sujet. Tous les types d'habitat, „dispersé", „dissocié", „de vallée", „aggloméré", „géométrique", sont distingués et définis sur la base des travaux de l'auteur lui-même et des écoles de géographie transylvaines. Beaucoup de termes locaux d'un grand intérêt: dans le Banat la plafond s'appelle *cerime,* de *cer*, „ciel" (p. 54). La forme la

plus primitive du poêle est dite *căloniu, căloiu*, de la racine qui signifie chaleur (p. 64). La forme *avlie*, de αὐλή, pour la cour, pourrait bien venir des Grecs par les néologismes daces (voy. p. 67).

* * *

Th. Capidan, *Les Macédo-Roumains, esquisse historique et descriptive des populations roumaines de la Péninsule Balcanique*, Bucarest 1937.

On ne peut pas donner mieux sur les Roumains des Balcans que cet ouvrage, où, pour les trois quarts, tout est nouveau et personnel[1]. La géographie, l'ethnographie, la langue, et la statistique y sont largement représentées, ainsi que le folklore. Est traitée également la question si ces Roumains viennent de l'ancienne colonisation (p. 22 et suiv.): l'auteur réussit à le prouver: très large la séparation des races par leur façon de vivre. La partie philologique est due au meilleur connaisseur du dialecte. Excellente illustration.

* * *

D. Stăniloae, *Viața și învățătura Sfântului Grigorie Palama, cu trei tratate traduse*, Sibiiu 1938.

Cette étude sur Palamas s'appuie sur une recherche attentive des sources et de la bibliographie entière: c'est l'ouvrage le plus étendu consacré à la grande querelle religieuse du XIV-e siècle. L'analyse des ouvrages du polémiste est largement donnée. Une discussion avec le Père Jugie; p. 131 et suiv. Dans cette forte et longue querelle de moines il y a eu tout de même une preuve brillante de l'intelligence, donc de la vitalité des Byzantins, qu'on suppose, à cause de leur manque de vertus militaires, dégénérés. Les deux pièces traduites sont une contribution importante aux traductions de la littérature religieuse byzantine en roumain, commencées dès le XVIII-e siècle.

Il y a une nuance de polémique dans ce vaste ouvrage, mais il faut avouer que l'esprit de Palamas vaut bien les catégories sèches et dures d'une certaine doctrine occidentale. Et, comme nous le disons dans notre *Histoire de la vie byzantine* (l'auteur ne connaît pas cet ouvrage, qui aurait pu lui fournir une riche

---

[1] L'origine du mot Koutzovlaque est d'après la tradition; elle serait „Valaques boiteux". Il est question, de fait, d'un sobriquet comme Moț, Huț.

bibliographie), dans l'action anti-barlaamite, avec l'Athos, Byzance entière défendait sa millénaire individualité.

* * *

Victor Klarwill, *Der Fürst von Ligne, Neue Briefe, aus dem Französischen übersetzt und herausgegeben*, Vienne [1938].

Ce recueil présente un grand nombre de lettres, jusqu'ici inconnues, que l'éditeur a découvertes dans les Archives de Vienne, à savoir soixante-dix pièces. Avec raison sont relevées surtout celles qui furent envoyées de Russie à Joseph II par cet écrivain de race et cet infatigable charmeur, qui était comme l'observe M. Klarwill, bien plus que cela. Les lettres sont précédées par une introduction où il y a du nouveau: on y trouve des lignes de Hammer sur le célèbre vieillard.

Ce qui intéresse nos études ce sont les lettres russes, à partir de 1787: elles concernent la guerre contre le Sultan, Ami de Potemkine (un beau portrait à la page 104), le prince s'entend dire par ce dernier qu'il désirait mettre sous les ordres de l'empereur deux régiments de ses Cosaques (p. 86). Tous les plans militaires sont présentés et discutés (une curieuse gravure contemporaine à la page 88). Une députation de Grecs, négligés, s'adressent à cet étranger pour promettre à l'impératrice le soulèvement de leur nation (p. 94). Le prince passe six mois à Elisabethgorod. Il est devant Otchacov le 9 juillet (belle planche coloriée à la page 120). On négociait par le moyen du Grec Mavromichali avec les Monténégrins et le Pacha de Scutari (pp. 126-127). De Ligne sera à Jassy le 28 octobre. Il y trouve une armée qui ne se soucie guère des ordres donnés par Catherine (p. 143). Les boïars, à leur tête le Hatman Ghica, ennemi du prince Ipsilanti, les Balş et les Cantacuzènes, sont de bons russophiles et ils pensent à bâtir des maisons à Hotin. Bientôt le volage courtisan sera à Semlin, puis à Vienne.

* * *

N. Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, vol. II, *Epoca influenţei greceşti*, Bucarest 1938.

M. N. Cartojan, qui, arrivant à de vraies découvertes, a renouvelé l'étude des livres populaires non seulement chez les Roumains, s'occupe de l'influence grecque sur cette catégorie de la littéra-

ture roumaine. Après des chapitres où il donne la synthèse, il passe à l'analyse de ce qu'il appelle le folklore biblique et des légendes autour des Évangiles et de la personne du Christ, pour passer ensuite aux produits de l'imagination populaire sur la tradition byzantine et sur les Vies des Saints. L'ouvrage, si important, finit par la description des romans, parmi lesquels l'adaptation de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne,* devenu, d'après la transformation grecque, l'„Histoire d'Impérios et de Margarone", et même l'ouvrage de Benoit de Saint Maure, d'après l'adaptation de Guido delle Colonne. L'*Érotocrite,* dont il avait montré les origines (le roman français *Paris et Vienne)* est mis à côté du roman de Bertoldo (un des chapitres les plus riches) et de quelques livres de sagesse.

Le nombre des renseignements est énorme et leur présentation excellente. Des rectifications de détail seraient superflues; parfois il s'agit seulement de graphies à corriger: „Frantzes" pour Phrantzès (p. 10), Flanghini pour la forme, courante à Venise, de Filangini (il était le gendre d'une des filles de Pierre le Boiteux, prince de Moldavie); la liste des publications grecques de Venise pourrait être facilement complétée, de même celle, si pleine de surprises, des souscripteurs aux publications grecques, coutume qui s'est conservée jusque bien tard au XIX-e siècle. A relever aussi „Barbovscki" pour Barbovschi (il n'était pas Polonais), Cattalanos pour Catalanos (il s'agit d'un „Franc catalan"), Asineta pour Asinefta (Asinetha).

Toute une collection d'icônes, de sculptures, de fresques, de dessins et de gravures sert à mieux éclaircir par l'interprétation que donnent les artistes populaires.

Sur le ms. de Denys de Phourne dont il est question à la page 55, j'ai donné une notice dans la revue *Literatură și artă.* Pour les légendes de la Vierge des traductions dans nos *Livres populaires,* conférences données à Paris sur le même sujet que le livre présent (à la planche VI comparer notre contribution aux Mélanges Kondakov, avec planche). Sur ces sujets d'art, il y aurait toute une étude à écrire dont les jalons ont été déjà donnés par M. Victor Brătulescu, secrétaire de la Comission des Monuments Historiques de Roumanie.

* * *

Marcelle Ehrhard, *Le prince Cantemir à Paris (1738-1744)*, Société Les Belles Lettres, Paris 1938.

M-lle Ehrhard s'occupe d'Antiochus Cantemir, fils du prince de Moldavie réfugié en Russie et lui-même ambassadeur de l'Impératrice à Paris, uniquement sous ce dernier rapport. Dès le début, ce point de vue est affirmé (comme il est question des Satires d'Antiochus et de ses rapports avec Montesquieu, auquel il a communiqué l'ouvrage de Démétrius sur la grandeur et la décadence de l'Empire Ottoman, ce qui inspira au grand penseur français — l'auteur affirme le fait que nous avions deviné (p. 14), — l'idée d'un ouvrage pareil sur le même phénomène pour l'histoire des Romains; (ajoutons que l'attribution de la préface des Satires à l'abbé Guasco a été d'abord fixée par la correspondance de l'abbé, parue en Italie au XVIII-e siècle). Aussi les renseignements sur l'origine de la famille, qui n'était guère tatare, ainsi qu'on l'a prétendu, sont-ils totalement errorés; il ne peut pas être question de visées au trône byzantin de la part de Démétrius pour le seul fait qu'il avait épousé une Cantacuzène; pp. 15-16. Les sources roumaines n'ont pas été employées. Pour ce Coleti que l'ancien prince moldave demandait comme précepteur de ses enfants, il était sans doute, comme celui qui, un siècle plus tard, fut président du Conseil en Grèce, un Roumain de Macédoine (p. 17). Ce serait faire une injustice au penseur si distingué, à l'écrivain que fut Démétrius que d'accepter son acquiescement aux rapports que la brutalité du Tzar imposa à cette femme d'une haute culture qui fut la soeur d'Antiochus, Marie. Nous apprenons que la veuve de Démétrius, sa seconde femme russe, épousa ensuite le prince de Hesse-Hombourg, officier russe (p. 19); une fille de ce second mariage de Démétrius, très lettrée, elle aussi, devait mourir à Paris, où elle connaissait de célèbres actrices (p. 19, note 1). Constantin, le second fils du même, marié à la vieille Anastasie Galitzine (cf pp. 19-20).

Tout ce qui concerne l'ambassade à Londres, puis à Paris, est nouveau et présenté d'une façon intéressante. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter sur ce sujet.

N. Iorga.

CHRONIQUE

† Paul Perdrizet.

L'Institut de France vient de perdre en la personne du professeur Paul Perdrizet de l'Université de Strasbourg l'un des esprits les plus subtils et les plus curieux d'interprétations savantes et hardies, susceptibles d'éclairer, chaque fois, un point obscur d'histoire, d'art ou d'archéologie de toute la clarté d'une érudition immense, accumulée au cours d'incessantes explorations dans le monde mouvant du Temps. Délaissant les sentiers battus, les plans tout faits et les conclusions formulées d'avance, variant le champ de ses recherches et changeant sans cesse de point de vue, libre de tout parti-pris et de toute entrave, l'esprit merveilleusement ouvert à toutes les suggestions de la route, il allait comme ces pélerins du moyen-âge à la recherche d'une vérité entière, seule capable de satisfaire sa critique toujours en éveil et sa conscience ennemie de toute concession et de tout compromis. Il était préoccupé de la vérité en soi, ne cherchant jamais à la plier au gré de sa fantaisie, ou de la conformer aux dictées de son autorité. Ses ouvrages n'ont jamais été conçus en tant que démonstrations ou thèses froidement construites, car ce sont chaque fois des découvertes. Et l'on assiste à la mise en lumière progressive d'un objet, d'une société, d'une époque. La méthode et l'aisance à se mouvoir dans les millénaires sont bien d'un archéologue, mais l'interprétation, la mise en valeur de l'objet caractéristique érigé en symbole, le coup d'oeil en profondeur, le sens du passé, des rapports et des équivalences sont bien d'un historien au courant des réalités spirituelles d'un temps autre que le sien. L'objet sert chaque fois de point de départ d'où va se dérouler ce fil d'Ariane, ténu mais tenace, d'une compréhension toujours plus profonde et plus lucide, plus vaste et pourtant plus serrée. Dans cette exploration du Labyrinthe la pensée ne cherche point à simplifier, donc à fausser ou à nier la réalité, pour incohérente qu'elle soit, mais à la comprendre. Même quand elle survole les siècles plus flottants de cet Orient sans limites qu'on trouve dans le *Negotium perambulans in tenebris*, elle se rattache à la réalité par ce fil magique, vainqueur du temps et de l'espace. Avec une impatience contenue, une partialité passionnée, l'historien s'attachait à expliquer et l'archéologue à faire

revivre les formes du passé. Et cela en une progression graduée, en livrant le secret de sa marche à la manière des traits rapides d'un dessin s'animant sous nos yeux. L'objet des recherches, simple fragment, devenait chaque fois l'occasion et le prétexte de vastes résurrections. Comme, en archéologie, le fragment servait à évoquer les innombrables parties d'un tout, le détail obscur à regrouper l'ensemble. La même méthode, qui lui permettait des présentations magistrales comme celles des *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet* („Bibliothèque d'Art et d'Archéologie", 1911) ou des *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet* ou de la *Métropole de Serres* ou des *Antiquités de Leontopolis* (Leroux 1922) ou encore des *Fouilles de Delphes* ou enfin de l'*Incantada de Salonique,* lui servait pour des incursions dans l'histoire des religions avec ses *Cultes et mythes du Pangée* (1910), ou pour des raccourcis saisissants qui semblent rassembler et réduire le temps et l'espace autour d'un motif magique ou folklorique et superstitieux (*Negotium perambulans*, cité plus haut, *Sur le folklore de la chouette dans l'antiquité,* etc.).

Sa curiosité s'étendait insatiable sur les vastes domaines gardés jalousement par des confrères en érudition: Salomon Reinach, Fr. Cumont, Dussaud, Rostowtzeff, Emile Mâle. Non content de s'attarder aux confins de deux continents: l'Afrique et l'Asie, dans des études consacrées à l'Égypte et à la Syrie, il cherchait les confins de deux mondes: l'Orient et l'Occident et se lançait dans l'exploration des limites flottantes qui servent moins à séparer qu'à unir les âges et les civilisations (l'antiquité et le moyen-âge, si complexes à leur tour et si divers). Sa pensée ingénieuse et lucide jetait des ponts, creusait des routes. L'archéologie et l'histoire tendaient la main à l'histoire de l'art. La compréhension artistique la plus fine et la plus profonde n'était jamais absente de son oeuvre. Mais on lui doit en outre ce cours, si personnel, tenu à l'Université de Nancy sur *La Peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du XIV-e siècle*, comme aussi l'ouvrage sur *la Galerie Campana et les musées français* (1907). Enfin l'*Art symbolique du moyen-âge* allait fixer ses préférences sans retour. A suivre les prolongements, les métamorphoses, les enrichissements, reniements et conversions d'un thème iconographique riche en symboles, celui de la *Vierge de*

Miséricorde[1] (ou Vierge au manteau protecteur), il en venait, par la rencontre du *Speculum Humanae Salvationis*[2], qu'illustre en un endroit ce même thème, à l'étude critique de ce livre d'images religieuses destiné aux laïques Ce fut l'enchaînement libre et pourtant fatal de recherches n'ayant pour but que le désir, si noble et si vrai, de *savoir*. Voilà comment, par une pente toute naturelle, ce protestant, fils de pasteur et brillant normalien, fut amené à s'occuper de mystique et d'hagiographie avec toute la rigoureuse tendresse d'un bollandiste. Nous avons rendu compte ici même[3] d'un des derniers ouvrages de cette veine si vivante et si érudite, *le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'Université de Paris*, qui est comme la suite nécessaire du *Calendrier parisien à la fin du moyen-âge*. Depuis a paru une nouvelle étude, qui est comme un chapitre nouveau de cet ensemble. C'est l'article publié par la *Revue de l'histoire des religions* (t. CXVII, no. 1, janvier-février 1938), intitulé *Survivances catholiques dans le pays de Montbéliard*. Par un de ces retours si émouvants dans la courbe d'une destinée, après avoir exploré la Grèce et la Macédoine comme jeune membre de l'École d'Athènes, et plus tard l'Égypte, où l'appelait la riche moisson des figurines mystérieuses ou hermétiques, après avoir dirigé en Syrie l'activité des équipes archéologiques françaises, enfin après avoir promené sa curiosité de savant dans les „terres estranges", fabuleuses, parce que lointaines, il revenait enfin à son pays d'origine.

Une santé défaillante et de cruelles souffrances auraient dû lui faire désirer le repos, mais une obstination héroïque, une implacable volonté le liaient à son travail. C'est dans l'angoisse d'une agonie lucide, pleine de l'impatience passionnée d'une volonté tendue au-delà de ses limites, que, s'oubliant lui-même, il acheva ses deux travaux commencés: *Les Fouilles de Tounah* et *Le Catalogue des terres cuites du Caire*[4] L'après-midi du 4 juin il dit aux siens: „Voilà, j'ai terminé mes terres cuites" (car il avait craint de ne pas y arriver). Ce fut sa dernière joie. Quelques heures après, il mourait d'une crise de coeur, ayant

[1] Paris, Fontemoing („Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome"), 1908.

[2] Paris, Honoré Champion, 1908.

[3] *Rev. hist. du Sud-Est Européen*, XV (1938), nos. 1-3, pp. 76-81.

[4] Ces deux ouvrages paraitront au Caire sous la surveillance de M. l'abbé Driston, chef des Antiquités d'Egypte.

scrupuleusement achevé son ouvrage. Ceux qui l'ont connu savent combien cette mort fut à l'image de sa vie.

Les archéologues et byzantinistes roumains, qui avaient été si heureux de le saluer à Bucarest en 1924, lors du I-er Congrès byzantin organisé par le professeur Iorga, puis de le retrouver aux Congrès de Belgrade, Sofia et Rome, gardent présent le souvenir de sa personnalité si riche et si attachante, de son vaste savoir, uni à cette insatiable soif de savoir, de son indulgence intolérante seulement de toute platitude, comme de toute forme de la bêtise satisfaite, enfin de son raffinement et de son goût pour l'intelligence, de la qualité de son esprit mordant, aux pointes acérées, mais franches de tout poison, de sa fraîcheur d'âme, qui avait gardé la faculté de s'étonner et d'admirer en vertu de cette richesse intérieure qui sait découvrir des merveilles dans le dessin secret des choses.

Enfin sa générosité lui permettait des gestes comme celui du congrès de Sofia, où, prié par un confrère de lui céder la priorité du développement d'une communication sur un sujet identique, il renonça par son consentement à la plus légitime satisfaction d'un travail fait avec amour et enthousiasme. Et cela sans hésitation et en toute franchise. Mais un souvenir, surtout, devrait nous toucher plus particulièrement. Celui de l'instant où, ayant à remercier de l'accueil hospitalier du couvent de Batchkovo (en Bulgarie), il évoqua devant les congressistes assemblés l'image inoubliable des couvents de chez nous, avec leur charme tranquille, d'une poésie infinie, d'un infini prolongement, voulant associer à la reconnaissance de l'instant celle, plus touchante, du passé. Car ce Lorrain, à l'âme façonnée par des siècles de raffinement et d'héroïsme, avait su découvrir dans la silencieuse dignité de nos paysans et dans l'exquise finesse d'êtres rares comme le regretté Georges Balş toute la noblesse d'une tradition.

Marie Holban.

*

Toute une série de comptes-rendus de fouilles ; avec une riche bibliographie, dans la publication de M. D. Berciu, *Buletinul judeţului Vlaşca, „Teohari Antonescu"*, II, Bucarest 1937. Du même, en collaboration avec M. E. Beninger, *Germanenfunde aus der Kleinen Walachei*, extrait des *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, LXVII (1937) (planche).

*

M. Robert J. Kerner s'occupe dans le *Cambridge historical Journal*, V, 3, 1937, des propositions pour le partage de l'Empire ottoman après la paix d'Andrinople, montrant par quels arguments fut écartée l'idée de la suppression de l'Empire ottoman.

*

Il faut signaler avec les plus grands éloges l'apparition du „Larousse Yougoslave", édité, dans un magnifique volume, richement illustré, par la „Narodno Délo" sous la direction de M. P. M. Pétrovitch *(Sveznanié opchti entziklopédiski leksikon*, Belgrade 1938). La partie yougoslave prime, comme on pouvait s'y attendre, de beaucoup, le reste.

*

Dans un article de M. Albert Pingaud sur le rôle de l'Espagne pendant la grande guerre *(Revue d'histoire de la guerre mondiale*, juillet 1938), on voit qu'Alphonse XIII, offrant, en mars 1917, sa médiation à l'Autriche-Hongrie, *reconnaissait qu'elle doive céder la Transylvanie et la Croatie* (pp. 262-263). Sur l'Italie et l'Albanie de 1914 à 1916, M. C. Vidal. Parmi les documents, le rapport de l'attaché militaire allemand à Vienne, daté du 7 juillet 1914, dans lequel il est question de la „pénible incertitude touchant l'attitude de la Roumanie" (p. 237; cf. aussi p. 298). *On voit Moltke se prononcer pour une campagne foudroyante contre la Serbie, après laquelle il y aurait une alliance avec les vaincus, comme celle de 1866 entre l'Allemagne victorieuse et l'Autriche vaincue* (p. 298).

*

Dans les *Annales de l'Institut Kondakov*, 1938, M. D. Rosovsky continue ses recherches approfondies sur les Coumans. Il s'agit maintenant du territoire qu'ils occupaient. L'auteur distingue cinq „groupes". Entre les sujets, aussi les „Valaques". Pour l'auteur aussi, les Brodnics sont „Alains et Russes", qu'il définit comme „devenus nomades à leur tour". Il reconnaît des Russes même sur le Bas-Danube, où paraissent les premières fondations des Roumains (il connaît sur ce sujet l'article de M. Bănescu, le pamphlet de M. Moutaftchiev, mais pas aussi notre étude, qui souleva cette question; voy. p. 59, note 13.

*

Le „Glasnik" de la Société Historique de Novisad consacre un no. à la mémoire de Stanoé Stanoïévitch.

*

Dans l'*Ephemeris dacoromana*, VIII, une large étude de M. Nicolas Cucu sur la maison, dans le région de Viterbo et un travail soigné de M. M. Berza sur les commencements de la ville d'Amalfi. Ici encore le pouvoir passe aux vieillards, les *majores natu* (p. 369). Le parallélisme avec Venise est particulièrement instructif. Voy. un cas nouveau à la page 436.

Sous le titre de *Macedonica* M. Jean J. Russu donne, de fait, l'histoire des tribus macédoniennes et rassemble les restes de leur langue: sa conclusion, bien naturelle, est qu'on ne peut pas les considérer comme „une tribu grecque". On ne pourra désormais dire plus ni mieux que dans cette preuve brillante de labeur et d'esprit critique.

Nous avons parlé ailleurs de l'étude de M. Pippidi sur „Tacite et Tibère".

M. H. Mihăescu traite de la version latine de Dioscoride. Il y relève maints éléments de vulgaire, qui se continueront dans les langues néo-latines. A côté d'éléments phonétiques, remarquable aussi la préférence pour des termes que telles de ces langues ont maintenus: *focus* pour „feu", *formosus* pour beau, *totus* à la place de *omnis* (pp. 336-338).

Une notice de M. D. Tudor sur une représentation du „chevalier thrace".

*

M. V. Totomiantz donne dans une brochure, *Le rôle des Arméniens dans la civilisation mondiale* (Belgrade 1938), quelques notes sur la participation arménienne dans l'activité de différentes nations Une introduction traite du développement de la civilisation et de l'histoire arméniennes. Il est surtout question du rôle des Arméniens à Byzance. Quelques illustrations et portraits.

C'est la traduction d'un opuscule en bulgare: la préface de M. Katzarov ne figure pas malheureusement dans la version française, étant remplacée par quelques lignes de M. Luigi Luzzatti.

On apprend que la Duse serait d'origine arménienne, mais faut-il croire que c'est aussi le cas pour les Murat et pour Rostand (p. 17)? Le rôle des Arméniens en Roumanie est presque oublié.

*

Dans *Le vie del mondo*, avril 1938, une riche présentation, en scènes et visages, de la Roumanie, signée Gjika Bobich.

*

Dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, III, 4, une étude de M. Imre Révész sur „la Réforme et les Roumains de Transylvanie". Elle n'apporte rien de nouveau sauf les suspicions et dénégations de justice auxquelles on pouvait bien s'attendre. On y trouvera aussi le témoignage de Pierre Melius, évêque de Debrecen, qui s'adresse aux „brigands valaques, rasciens", cette „lie de la population", ce „pauvre et stupide peuple des Valaques", pour... leur demander dans ce ton le changement de foi. C'est bien celui d'un apôtre, et l'auteur a bien fait de recourir à cette source. Nous n'avons jamais affirmé que le fanatisme calviniste des prédicateurs eût tendu *sciemment* à dénationaliser les Roumains. Quant à l'information, le prince de Moldavie Iancu (pas: Jean) „le Saxon" n'a jamais été appelé „Ioan Lutheranul" et ce n'est pas le roi Étienne de Pologne qui l'eût chassé (p. 287). Jacques le „despote" ne fut pas renversé par antagonisme religieux; il respectait la religion du pays (cf. *ibid.)*. Le calvinisme de Cyrille Loukaris reste douteux (p. 288). Il est ridicule de dire que, au XVI-e siècle, „les Roumains de Transylvanie, à quelques rares exceptions près, étaient un peuple vivant dans un état de demi-nomadisme" (p. 289). On ne peut pas nier, avec une pareille... conviction, qu'il y eût des sièges d'évêques roumains *(ibid.) :* l'auteur n'a qu'à ouvrir le premier volume de notre „Histoire de l'Église roumaine" : toute une littérature d'Église proteste contre l'injure que le clergé roumain était dans un „état de complète inculture" (p. 290). Rien ne prouve qu'on devenait évêque par „le paiement d'une somme rondelette" *(ibid.)*. L'auteur roumain, cité pour noircir le tableau, Moldován Gergely, était un fameux rénégat.... Avec cela, M. Révész arrive à taxer l'orthodoxie roumaine d'„effroyable paganisme dissimulé sous un nom chrétien, qui souleva la conscience chrétienne de l'Occident" (p. 291). Milcov et Argeş, sièges d'évêque, au-delà des Carpathes, sont rendus aussi par Milkó et Argyas (p. 292). S'il faut remercier l'auteur d'avoir signalé le témoignage de Guillaume Farel lui-même sur le conversion des Valaques (1546) (p. 293), il ne comprend pas l'histoire du cathéchisme luthérien pour les Roumains, qu'il sup-

pose avoir été traduit du grec (p. 293). L'accusation que j'eusse passé sous silence le passage par une traduction hongroise des Psaumes de Marot en roumain ne porte pas: dans ma conférence citée (p. 295, note 14) je n'avais pas à m'en préoccuper. M. Révész ignore, du reste, toute la bibliographie roumaine concernant la première conversion de quelques Roumains au calvinisme.

Devant ces manifestations de haine on pense à ces belles paroles que, tout dernièrement, prononçait à l'Académie des Inscriptions de Paris son président, M. Petit-Dutaillis: „ces surexcitations d'orgueil national, qu'il faut se garder d'apprécier sans réflexion, car elles peuvent avoir des raisons profondes qui échappent à un jugement superficiel, il est triste de penser qu'elles transforment si souvent en instruments de guerre et de haine les instruments de paix que doivent être... la philologie, l'histoire". (*Comptes-rendus*, janvier-février 1938, p. 3).

L'„histoire des Hongrois" par l'érudit tchèque Macurek est largement critiquée, mais avec une certaine objectivité, par M. Étienne Kniezsa. Mais on emploie le même ton pour parler d'un ouvrage philologique du Roumain Paşca. M. Seton Watson est moins heureux (nous avons notre part dans ce compte-rendu), par M. L. Gáldi, digne émule de M. Révész.

*

Un autre no. de l'*Archivum Europae contro-orientalis*, IV, 1–3, est consacré à St. Étienne, roi de Hongrie. Entre autres un excellent article de M. Hóman (en anglais). Un autre (en français), très-érudit, de M. Albin F. Gombos. Toute une série traite des rapports avec les différents pays (où est la „Velcase" contre laquelle a combattu le saint roi?; p. 137). L'essai de M. Étienne Knieesza d'établir l'état de la population étrangère en Hongrie au XI-e siècle est en plus d'un point contestable. On voit les Roumains apporter de leur „Balcan" des noms géographiques slaves, des colons bulgares et turcs (parmi lesquels les Szekler...). Pour prouver l'origine récente des Roumains, on invoque la façon dont ceux-ci rendent les noms des rivières, et, *chaque fois que l'ancienne forme est décalquée sur celle des Roumains, ceci est indiqué comme une preuve que les Roumains n'ont fait qu'imiter* (p. 365).

*

Dans les *Échos d'Orient*, XXXVII, nos 189-190, M. Louis Bréhier s'occupe des divergences entre le texte grec et la version latine de la Vie de Saint Étienne le Nouveau, concernant les débuts de l'iconoclasme. Les détails historiques se détachent mieux de cette analyse. Le Père Albert Vogt traite des formes de l'hippodrome. M. Guilland et le Père Laurent donnent du nouveau sur les grands domestiques à Byzance: étude aprofondie d'une grande richesse. Le Père Laurent revient, avec le Père Jugie, sur la question photienne Enfin le Père Laurent encore reprend l'histoire des Taronites. Une étude de topographie byzantine par le Père Janin. Continuation de l'article du Père Loenertz sur la correspondance de Cydonès, y ajoutant une note sur sa création comme citoyen de Venise (publication du décret ducal). Pour l'histoire moderne M. Péchayre présente les rapports de Zosime d'Ochrida avec le gouvernement autrichien, au commencement du XVIII-e siècle. C'est un Roumain de Macédoine qui avait eu d'abord, et conserva ensuite, le Siège de Sisanion: aux renseignements donnés par Gelzer, dont nous nous sommes aussi occupés dans la *Revista Istorică*, s'ajoutent ceux de Snégarov, dans son Histoire du Patriarcat ochridain. En 1726 Zosime, mentionnant tous ses titres, envoie à l'empereur le Métropolite de Patras, Païsius Pogonatos, sans mentionner le sens de cette députation, en rapport avec des relations extérieures, qui y sont mentionnées. Un passage de Zinkeisen, ainsi que le livre, rare, de Jacob Elsner, *Neueste Beschreibung derer griechischen Christen in der Türckey* (Berlin 1737), servent à le préciser. On ne peut pas admettre l'hypothèse que Zosime eût eu la prétention de descendre des Cantacuzènes, dont la généalogie est fixée pour cette époque jusqu'aux derniers détails (cf. p. 151). Une inadvertance fait dire (p. 141, note 1) que Jérémie Movilă, prince de Moldavie, aurait qualifié, en 1590, les Grecs de Constantinople comme „pires que les Turcs". Or, dans les documents que j'ai publiés dans la collection Hurmuzaki, XII, p. 417, no. DCXXXII, il n'est pas question sur ce point du prince roumain, qui n'aurait pas pu s'exprimer de cette façon, car il était un des patrons de l'orthodoxie; le passage „essendo li Greci di Costantinopoli hoggi dì peggiori che Turchi" (en rapport avec un prétendant au patriarcat de Constantinople, qui fut pendu, comme espion de Sigismond Báthory et de Michel, prince de Valachie) se rapporte à l'informateur constantinopolitain.

N. Iorga.

NOTICES

Un témoignage sur les droits nationaux des Roumains.

Dans Jean Finot, *Civilisés contre Allemands*, (Paris 1915), nous lisons ce qui suit, aux pages 314 et suiv.

Le démembrement de l'Autriche-Hongrie :

...La Transylvanie, et autres districts roumains, vont se détacher de la Hongrie pour rejoindre la patrie roumaine. Sur une population totale de vingt et un millions d'habitants que compte le royaume magyar, il n'y a, d'après la statistique officielle, que dix milions de Serbes, autant de Slovaques, dix-huit cent mille Croates, deux millions d'Allemands et un demi-million de Ruthènes. Ajoutons que ces chiffres ne correspondent aucunement à la réalité.

D'après les évaluations roumaines et slaves, les Magyars ne seraient que sept à huit millions; par contre, les Roumains et les Slaves atteindraient environ onze millions. Les relations entre les Roumains et les Magyars nous offrent un exemple typique de la persécution des minorités en Europe. Ainsi, malgré le régime constitutionnel et le prétendu libéralisme magyar, les Roumains, qui formaient, en réalité, presque le tiers de la population magyare, ne comptaient au Parlement, en 1910, que cinq représentants contre quatre cent quatre Magyars. Les autres populations du royaume de Hongrie n'avaient que quatre députés. L'État magyar persécutait toutes les velléités nationales roumaines et agissait, à l'égard des autres peuples, de la même façon que les Allemands envers les Polonais. L'enseignement s'y fait exclusivement en langue magyare. La dénationalisation des Roumains était poursuivie d'une façon systématique, avec une cruauté sans pareille. Tous les juges, fonctionnaires, professeurs étaient recrutés exclusivement parmi les Magyars; les Roumains qui ne comprenaient pas la langue officielle étaient réduits à se servir, dans les tribunaux, des interprètes mis à leur disposition.

Exaspérés par tant de persécutions systématiques, les Roumains ont essayé d'envoyer une pétition à l'empereur François-Joseph pour lui exprimer leurs doléances. Environ trois cents citoyens, parmi les plus représentatifs de la population roumaine, se sont rendus, en 1893, à Vienne, pour solliciter une audience de

l'Empereur. Le Gouvernement magyar les a non seulement empêchés d'être reçus, mais il a intenté une série de procès politiques aux auteurs de la pétition et leur a infligé des peines infamantes. Et pourtant, la rédaction de cette pétition accusait un esprit des plus modérés. Ses auteurs s'inspiraient du désir d'amener une détente dans les relations entre Magyars et Roumains.

Empruntons à cette plainte collective de tout un peuple ces lignes émouvantes:

„La loi constitutionnelle hongroise promet l'égalité à tous les citoyens. Elle proclame que les emplois publics seront accordés exclusivement d'après la capacité des postulants. Or, il n'y a pas dans tout le pays un seul fonctionnaire de première et de deuxième classes appartenant à la population roumaine et, pourtant, celle-ci donne une majorité absolue dans vingt-trois districts de la Hongrie... Nous n'avons pas non plus un seul président de tribunal roumain... Les Roumains sont traités, en Hongrie, d'une façon plus cruelle qu'un peuple conquis... Les fonctionnaires ne s'adressent pas à nous dans notre langue... On nous a obligés de renoncer à la jouissance de nos franchises municipales... Nous sommes plus de trois millions et l'État n'entretient même pas une seule école publique destinée aux Roumains. Nous n'avons point d'école de commerce, ni d'école d'agriculture, ni d'école normale d'instituteurs... On nous interdit, en outre, de fonder des lycées à nos frais... Nous ne sommes pas seulement sous le joug d'une loi électorale spéciale, mais on nous a imposé également un régime de presse qui accorde le pouvoir discrétionnaire sur tous nos journaux aux procureurs magyars... Il y a des directeurs de périodiques qui ont été condamnés à des années de prison pour avoir approuvé et publié un appel adressé par un de nos députés à ses électeurs".

L'intervention probable de la Roumanie dans cette guerre va donc amener la libération de toutes les provinces hongroises peuplées par des Roumains.

Et parmi celles-ci: la Transylvanie, qui compte environ 750.000 Roumains pour 52.750 km.; le Banat, avec 700.000 Roumains pour une étendue de 28.500 km.; Crishana, une province de 41.000 km; enfin la Bukovine et la province de Maramouresh (environ 400.000 Roumains sur une étendue d'environ 20.000 km).

L'attribution de ces provinces à leur maitres légitimes présentera quelques difficultés. Les habitants appartiennent à des souches divergentes. Des divisions et des querelles de longue date les séparent. Le Banat de Transylvanie, que les Roumains considèrent comme une dépendance directe de leur pays, n'est pas tout à fait homogène. La base des nationalités et les aspirations conscientes des populations, principes si lumineux en théorie, deviennent souvent d'une application difficile. Le Banat contient ainsi des endroits peuplés par des Serbes. Il en renferme d'autres dont la majorité écrasante est roumaine. La justice doctrinaire exigerait qu'on les départageât entre la Roumanie et la Serbie. Mais on aboutirait alors à des frontières fantaisistes, source de conflits futurs menaçants et inévitables".

*

Dans le livre de C. Piton, *Les Lombards en France et à Paris*, Paris 1892, p. 125, entre autres „Lombards" de Paris en 1292, l'un qui vient d'Acre: „quil d'Acre chez Baudoyn de Soisons". Aussi un amiral pour les croisés; voy. *ibid.*, p. 255, „Lanfrancus Tartarus de Janua"; p. 178. On y retrouve aussi le fameux Benoît Zaccaria, „admiraldus navigii", en 1299; p. 193. Le même „admiraldus navigii regis", p. 196. Ce qui est plus intéressant c'est le fils qu'il a fait baptiser du nom de Paléologue: „Benedictus Zacharie, pro residuo de 12.000 l. t. sibi debitis 3.000 l. t. cont. par Paliologum, filium suum, sup. R."; p. 200. Plus loin, ce Paléologue Zaccaria est envoyé par le roi de France en Orient: „Paleologus Zacharie, missus ad partes maritimas, 50 l. t. cont. per se, sup. R. Benedictus Zacharie, pater ejus, pro termino O. S. ad hered. 76 l., 134., d. t., cont. par eum Paliologum sup. R."; pp. 202-3. Sur Benoît (année 130ᴗ), p. 206. Aussi un „Matheus Affricani, Lombardus"; *ibid.* D'autre côté, en 1249: „de 680 l. t. argent, prêté par Bon de Monz, bourgeois de Constantinople" à la reine Blanche de Castille; sur le sceau: „See, Buon del Monte Ug[e]lii"; pp. 218-219. Puis, „de 550 l. t. argent, prêté par Escot, drapier, bourgeois de Constantinople", et „de 1080 l. t. argent, prêté par Hernaud de Nicolas, bourgeois de Constantinople"; p. 219.

M. Julien Guey donne, dans la Bibliothèque de la revue „Istros",

une longue étude, *Essai sur la guerre parthique de Trajan* (114-117) (Bucarest 1937). Elle a aussi un large cadre anthropogéographique. La base reste archéologique.

*

Dans un riche article, totalement oublié, d'Ernest Renan, dans la *Revue des deux mondes*, 1871, est signalé (p. 623), le projet, présenté par Pierre Dubois du mariage de Charles de Valois avec Catherine de Courtenay, héritière des droits sur l'Empire latin de Constantinople (Dubois en parle dans son *Traité de l'abrégement des guerres et des procès)*. Aussi sa proposition à Philippe-le-Bel de se faire nommer, après l'assassinat d'Albert d'Autriche, empereur par le Pape, avec la suppression des électeurs (pp. 631-632): ensuite il marchera sur Jérusalem (p. 632). Il précéda Philippe de Mézières dans l'idée d'un seul Ordre monacal, soutenu par le roi (p. 630). Passant par dessus l'autorité pontificale, il demande à son maître de supprimer les „hérétiques" que sont devenus les Templiers *(ibid.)*. Dans une autre pièce. Dubois suggère à Philippe l'idée de former en Orient un royaume pour son fils (p. 632). Il lui faut en outre la destruction des républiques italiennes et la paix universelle sous la sauvegarde du roi et du pontife (p. 633). Il gagna à son plan de croisade Nogaret, qui écrivit dans le même sens (p. 634). Cet hardi penseur ne connaissait pas de limites à son idéologie. Le roi sera maître chez lui, mais évitant les batailles que ne décide plus l'élan de la cavalerie: il faudra punir les vassaux rebelles en détruisant ce qu'ils possèdent. En Italie, le roi se fera faire sénateur de Rome et confisquera le patrimoine du Saint Siège, prenant sur lui l'entretien du chef de l'Église. „Peryalogus", le Paléologue de Constantinople, appartiendra à Charles de Valois, sous l'autorité de son frère. Le „pentarque" patriarche sera soumis à Rome. „Les vieillards décrépits" qui sont les Papes ne peuvent pas imposer leur autorité; ils n'ont, du reste, qu'une mission de grâce et de paix (p. 637). Les Habsbourg céderont au roi de France la Lombardie (pp. 636-637); les électeurs pourraient aussi la lui donner; ce serait un avantage que les fantassins et les nobles pauvres à cheval qui composeraient l'armée n'en reviennent jamais *(ibid.)*. L'Espagne où on soutiendra un des

prétendants sera un fief de la couronne de France; il en sera de même avec l'Allemagne, dont les héritiers sont nés du mariage d'Albert avec Blanche fille de Philippe-le-Hardi, avec la Hongrie, confiée à Charles-Robert de Sicile.

Renan s'étend aussi, longuement, sur le traité concernant la croisade (vol. suivant, p. 87 et suiv.). Dubois y propose l'arbitrage international. Il échafaude tout un projet d'études en Terre Sainte.

*

Dans le bizarre livre de Michel Noë, *Pages d'Orient,* Paris 1895, l'auteur, qui mêle un roman naïf à ses observations, ne promet que des „instantanés“, pris au jour le jour, avec la sincérité d'un „homme moyen, ni trop haut, ni trop bas“.

En chemin, par Vienne, il voit le pauvre vieillard déchu qui a été François, roi de Naples. Au départ cette apparition du roi Charles I-er de Roumanie: „à notre arrivée à Vienne, nous avons vu descendre le roi de Naples; à notre départ, nous allons voir monter le roi de Roumanie. Le premier saluait jusqu'aux murs de la gare; le second ne salue personne, pas même les fonctionnaires qui viennent humblement se mettre à sa disposition. Bien droit, bien serré dans sa redingote, le roi prend visiblement, dès qu'il met le pied sur le trottoir de le gare, l'air imposant d'un roi qui va monter en wagon. Les six pas qu'il a fait devant nous ont été empreints de majesté. Une fois installé, il s'est détendu: nous l'avons vu parler une fois ou deux à un autre homme Ce devait être un grand ministre ou un domestique“ (p. 45).

Des pages de simple blague sur Belgrade et sur son hôtel. De la Bulgarie, active et propre, est fait un grand éloge. Le voyageur continue par delà Sofia un voyage qui paraît tant l'amuser.

Description pittoresque de Constantinople. La caricature, qui est de bon alloi, y a une large place. Indispensable description du sélamlik, sans le portrait, qu'on pouvait attendre, d'Abdoul Hamid.

Au retour on aperçoit la princesse de Bulgarie „qui a la modestie de la violette de Parme“. Tout de noir enveloppée et fuyant le regard, petite, maigre et penchée. „Elle nous a paru glisser, et ne pas même oser marcher“ (p. 311). Son mari la conduit jusqu'à Tzaribrod.

N. Iorga.
